



~~7/3~~ ~~5/6~~ ~~17/12~~ ~~5/4~~ ~~17/5~~ ~~8/6~~ ~~11/10~~ ~~12/4~~ ~~20/12~~ ~~15/6~~ ~~16/3~~



Q 6499 / 1

max 1.394.031

BPU NEUCHATEL



32000 000676850

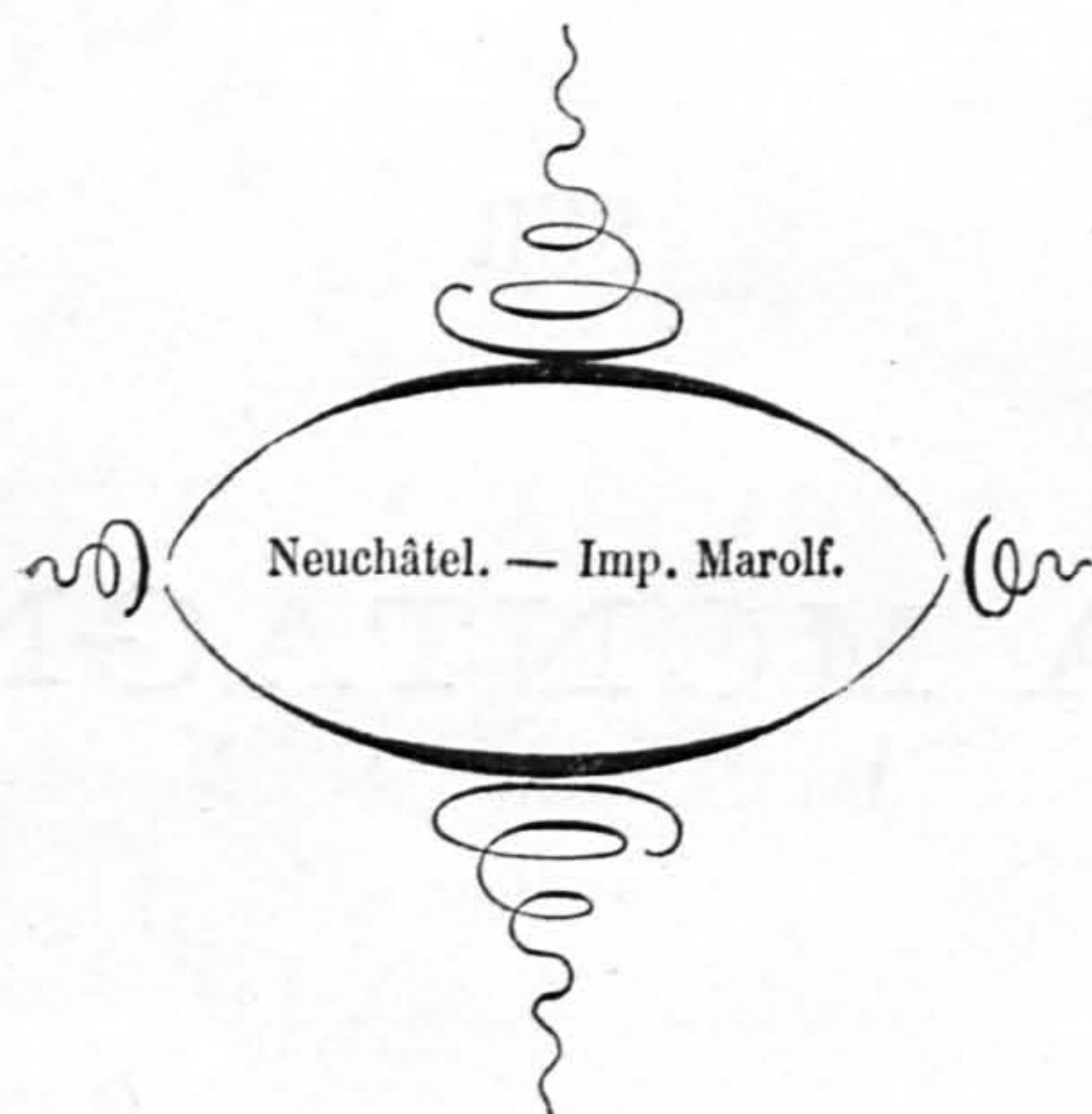
nas 1.394.022



SUR  
LA MONTAGNE









*Don de Monsieur Josseume président*

FRITZ BERTHOUD

—  
SUR

# LA MONTAGNE

—

PREMIÈRE PARTIE

ALPES ET JURA



NEUCHÂTEL

LIBRAIRIE DELACHAUX ET SANDOZ

rue de l'Hôpital, 4.



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE

rue de la Monnaie, 10.

—  
TOUS DROITS RÉSERVÉS

—  
1865



Q 6499 / 1



14122

Ex. de remplacement





## SUR LA MONTAGNE

---

Sur la montagne ! Enfant, j'y montais avec mon père. Nous suivions lentement la vieille et rude charrière ; je lui donnais la main, et par des récits, des conseils, des leçons, il savait abréger la route et me faire oublier toute fatigue. Arrivés au sommet : « Maintenant, disait-il, va, cours, prends tes ébats. Voilà des papillons, voilà des fleurs ; sois heureux et tâche de trouver des fleurs qui ne se fanent pas et des papillons dont l'éclat soit durable. »

Et lui, pensif, reprenait le sentier que foule en chaque saison, d'un pas actif et cadencé, le courageux montagnard.



Plus tard, j'ai gravi la montagne, avec d'in-souciants camarades, les jours de fête et de congé. Nous allions droit aux rochers, droit aux buissons, droit à la cime; les chamois craignent les routes tracées et les écoliers les dédaignent. Point d'obstacles pour eux. D'ailleurs les nids d'oiseaux, les halliers où la noisette abonde, et les champs rouges de fraises, se cachent à l'écart, loin des passages, loin des chemins, loin des hommes, comme la sagesse, comme le bonheur.

..... Dès lors, bien du temps a passé, les années pesantes, l'une sur l'autre tombant, ont accumulé sur ma tête un dur fardeau..... Mais sans cesse je suis revenu sur la montagne, j'y reviens encore tantôt seul, tantôt avec des amis, tantôt joyeux, tantôt triste, et jamais ma course n'est stérile, ni ma peine perdue.

Qu'on vante les terres fertiles et les riches contrées, que les poètes célèbrent les coteaux aimés de la vigne et les grasses prairies que baignent les grands fleuves! la pauvre, l'aride montagne, n'est pas moins généreuse pour ses



enfants. On ne descend pas de chez elle sans avoir les mains pleines et le cœur content.

Demandez aux grives, aux abeilles, aux blanches génisses et aux taureaux puissants. Demandez aux jeunes gens, aux hommes faits, aux vieillards. Chacun y trouve ce qu'il aime. Celui-ci la plante savoureuse et celui-là le miel ; le gracieux et l'utile, ce qui charme et ce qui nourrit, la retraite sauvage et sombre, où l'âme se replie et s'apaise, et les perspectives ouvertes sur le vaste monde !

Un air pur, vivifiant, gonfle les poumons, les brises harmonieuses emplissent l'espace de voix, de chants, de murmures ! Odes, fanfares, molles élégies, soupirs, cantiques, courent et se poursuivent à travers les rameaux, et de feuille en feuille, clavier immense touché par un maître de chapelle incomparable. La poitrine se dilate : l'âme s'épanouit.... on respire, on sent la vie en soi couler avec force comme une onde impétueuse, et les souvenirs, les rêves, les espérances, doux fantômes, rondes invisibles, passent et repassent dans l'esprit.



C'est ainsi sous les grands bois, par les prés et les pâturages, brin à brin, sans y songer, un jour l'un, un jour l'autre, que j'ai dessiné ces croquis et noté ces pages. Scènes fugitives, images évanouies, réminiscences, impressions rapportées des courses lointaines ; échos d'intimes et chers entretiens que je ne puis plus entendre ; lueurs entrevues aux heures douteuses du crépuscule ! Voilà tout ! Rien de plus. Pas même une grappe d'épis d'orge et d'avoine, les blés du haut Jura ! Pas même un bouquet d'anémones ou d'orchis, ou de gentianes !.... Non ! un herbier, moins la science, un peu de foin.... Mais, à votre tour, gravissez les pentes, ô mes amis, et les fleurs, les vraies fleurs, fraîches, parfumées, vivantes, vous les trouverez encore, vous les trouverez toujours, sur la montagne.

Fleurier, juin 1865.





**DIX JOURS DE SOLEIL EN 1845.**



# DIX JOURS DE SOLEIL

EN 1845.

---

## PROMENADE EN SUISSE.

---

Les malheurs de Tristram Schandy commencèrent neuf mois avant sa naissance : les petits bonheurs du touriste commencent bien des jours avant le départ. Il faut consulter la carte, choisir l'itinéraire, préparer le sac de voyage, retrouver le bâton ferré, compagnon fidèle dans nos Odyssées de montagnes. Et quelle émotion, chaque matin, jusqu'à ce qu'on ait reconnu qu'aucun nuage sinistre ne se promène à l'horizon, et que le baromètre, d'accord avec les promesses du Messenger boiteux,



poursuit imperturbablement sa marche ascendante !....

Ce n'est pas sans avoir éprouvé toutes ces alternatives, que je montais, l'autre semaine, dans la voiture de Neuchâtel à Berne. L'air était lourd, quelques éclairs traversaient le ciel sombre et, triste présage ! une autre diligence, le lugubre corbillard, allait conduire un autre voyageur à sa dernière étape.

Croyez-vous aux pressentiments ? Je sais des gens qui y ont une foi entière, j'en sais qui n'y croient pas du tout : d'autres les prennent au rebours de leur sens. S'ils ont rêvé d'une chose, ils comptent positivement sur l'événement contraire. — Pour moi, je pense volontiers qu'il y a du vrai dans ces trois opinions, et suivant le jour, l'heure et le moment, j'incline tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre. — Ici, par exemple, je ne pouvais me défendre d'une impression triste : cette pluie menaçante, ce mort qui passait là tout juste pour nous montrer le chemin inévitable, je ne sais enfin quels accès de vague tristesse m'auraient sans doute fait rentrer chez moi, si par bonheur mon guide,



mon cicerone, n'avait été dans une disposition tout opposée. Selon lui, l'orage devait purifier les cieux et nous assurer le beau temps; ce cercueil était un ami qui nous disait clairement : Partez, jeunes gens, allez admirer les beautés de la terre, tandis que Dieu vous les prête; jouissez de la vie et du soleil, jusqu'au jour où vous viendrez me rejoindre dans les sombres demeures.

Le médecin Tant-mieux (mon compagnon de voyage n'était ni plus ni moins qu'un membre de la Faculté), a eu raison cette fois. Hélas! ce n'est pas la coutume.

Mais, ô voyageur inexpérimenté! savez-vous quel est le meuble le plus utile en voyage, celui qu'il faut choisir avec un soin extrême, retourner cent fois avant de l'accepter; celui qu'il ne faut prendre qu'avec garantie et après l'avoir soumis aux épreuves du chaud et du froid, de la pluie et du soleil? — Un paletot? — Non, pas tout à fait. Ce vêtement est important, je l'accorde, et je pourrais vous donner aussi à ce sujet d'excellentes directions. — Du tabac? Des cure-dents? — Non. Le meuble essentiel et délicat, c'est le compa-



gnon de route, le camarade de chambre, et quelquefois de lit, l'ombre de votre corps sur le chemin, le reflet de vos pensées, l'écho de vos paroles, comme vous êtes son écho, son ombre et son reflet. C'est l'instrument qui doit être d'accord avec le vôtre: restez plutôt chez vous, je vous en avertis, s'il chante en *ré*, quand vous êtes en *sol*.

O Madame Herter, acceptez le juste tribut de louange que méritent vos fricandeaux et vos côtelettes. L'abbaye du Singe, je le dis sans malice, doit être le rendez-vous de tous les vrais touristes.

De Berne on va à Thoune, et en allant à Thoune, on s'arrête à Munzingen: c'est classique. Toutes les jolies Bernoises, qui sourient en servant la schoppe de bière, ne sont pas des Bernoises: celle de Munzingen est Argovienne. Elle connaît plus d'un peintre célèbre à Paris, et un auteur très-grave lui a fait présent de ses œuvres. Cependant Mademoiselle Betti n'aimait pas certain docteur défunt, et elle ne peut en porter le deuil, car il



devait être son époux. Elle chantait tristement le joli refrain :

Oui je m'en vais épouser Jean Bauvais,  
Mais l'bon Dieu sait qu'c'est pas lui qu'j'voulais.

Peut-être les livres de son ami le philosophe lui auront-ils fourni des consolations pour la circonstance.

Je ne suis pas guerrier, mais j'aime Thoune.

On y arrive par une belle route sinueuse, et les environs ne respirent pas le moins du monde la poudre et le canon. — La vue de l'église est célèbre; allez-y vers le soir. Là, près des tombeaux, la nature vous semblera plus divine, et vous sentirez mieux que votre vie, semblable à ce soleil couchant, retrouvera demain une nouvelle aurore et un nouveau jour.

L'Aar affecte des habitudes assez différentes de celles de ses sœurs les autres rivières: elle semble plus belle, plus large, plus puissante à mesure que l'on remonte son cours. Triste à Aarberg, impétueuse à Berne, magnifique à Thoune, et plus grande encore à Untersee, telle je l'ai trouvée pa-



reille à ces existences agitées, bruyantes dans leurs commencements, nobles et fécondes plus tard, puis laissant enfin couler leurs jours en détours indolents dans une tranquille vieillesse.

J'indique l'hôtel Bellevue aux voyageurs qui aiment à dîner aux bruits harmonieux du langage britannique. Cela change, cela repose après l'allemand bernois, et plus tard on retrouve avec plaisir son accent patriotique sur le bateau à vapeur.

Dans les mœurs actuelles, le facteur est un dieu : c'est lui qui répand sur la terre, avec un front inaltérable, la paix ou la guerre, la tristesse ou la joie. Il y a longtemps que les Grecs, à notre place, l'auraient mis au rang des divinités de l'Olympe, à côté de Mercure, à la droite de Jupiter.

Je faisais ces réflexions en passant devant le temple du dieu à Thoune, une boutique assez sale, quoiqu'en forme de voûte comme l'Empirée. J'examinais les tableaux indicatifs des voyages du messenger céleste et la tournure malheureuse des ministres de l'autel. Aucun ne semblait se douter de l'importance de ses fonctions. — Tout-à-coup, suspendue à un fil, derrière la vitre, une petite



lettre appelle mon regard : elle semble demander protection. La pauvrete est là comme l'oiseau pris aux rêts ; elle voudrait partir, elle voudrait voler, ... mais elle est retenue faute d'affranchissement : tels sont les décrets immortels. — Alors je pensai à la personne qui l'attendait, à celle qui l'avait écrite, — puis je me souvins de Léonard de Vinci, achetant à Florence des oiseaux en cage pour leur donner la liberté.

« Monsieur, dis-je à un jeune lévite en lunettes, qui prenait son café, combien faut-il payer pour cette lettre ? »

« *Trois baches,* » répondit-il, en emplissant sa bouche.

« Les voilà ! »

Elle est partie, et moi j'ai suivi ma route. Pauvre captive, as-tu été bien reçue ?

Cependant la cloche du bateau à vapeur sonnait son dernier appel ; mon compagnon m'y attendait déjà. — Bientôt dépassant l'île riante de Schadau, nous nous trouvâmes en plein lac. — Le ciel était voilé, les sommets des montagnes, perdus dans les nuages, ne nous offraient pas cet imposant



spectacle que le soleil emplit de sa magnificence, mais le doux tableau qui s'offrait à nos yeux avait aussi ses beautés; ce qu'il perdait en éclat et en grandeur, il le retrouvait en tranquillité et en mélancolie. — Les eaux bleues du lac réfléchissant les vertes rives, nous les rendaient plus fraîches et plus charmantes. Des bateaux sillonnaient les ondes, chargés de paille ou de bois. Les uns passaient près de nous, les autres effacés, perdus dans les vapeurs du matin, semblaient de hauts navires dans une mer immense.

Tout-à-coup, au détour d'un promontoire escarpé, je ne pus retenir une exclamation de joie, en apercevant une fraîche cascade, la première que je découvrais, et tout à côté l'habitation la plus riante, le plus joli coin de verdure, le plus paisible ermitage qui se puissent imaginer. C'est la cascade de saint Béat; derrière est la grotte célèbre dans les légendes du pays, me dit le capitaine. Salut à toi, saint Béat! m'écriai-je aussitôt; heureux cent fois le mortel favorisé qui peut vivre sous ton saint patronage avec la compagne de son choix! Il aura réalisé ce rêve impossible: une chau-



mière et son cœur! — Oui, impossible, dit un voyageur, en secouant tristement dans le lac les cendres de sa pipe éteinte. Le propriétaire croyait l'avoir trouvée, votre chimère; mais un jour (saint Bêat dormait sans doute au fond de sa grotte), le cœur est retourné au ciel, et il n'y a plus dans la chaumière que solitude et tristesse.

Pourquoi, saint Bêat! avoir si mal protégé leur bonheur?

Voici Untersee, voici Interlaken. Untersee, c'est le village suisse; Interlaken c'est le village étranger. Il a de beaux noyers, des maisons bien carrées et bien peintes, des stations de fiacres et des Anglais. Il a son boulevard et ses magasins comme Paris. Le gant blanc y règne dans toute sa gloire, et la Jungfrau ne dédaigne pas de se mirer dans les bottes vernies de ses adorateurs exotiques.

Amis, allez plus loin, l'Oberland n'est pas là.

« C'est une montagne, savez-vous, que la Jungfrau, et une fameuse encore!... Parlez-moi des voyages pour s'instruire. » C'est ainsi qu'un beau trio.... de touristes, s'exclamait en la voyant, cette Jungfrau magnifique. Les heureux!... ils arrivaient



de loin sans jamais en avoir entendu parler, et l'innocence de leur jeune âge n'avait point été troublée par les doux songes que fait naître ce mot gracieux : Jungfrau !...

J'ai rencontré là cette variété de touristes, qui semblent avoir pour seul but de vérifier Murray et d'inspecter Keller. La carte et le livre toujours ouverts, ils suivent du doigt les lieux, ils en font l'appel pour ainsi dire, et dès que tout y est, ils sont contents, leur rôle est rempli.

De grâce, encore une fois, hâtons-nous d'aller plus loin : la Suisse n'est pas là.

Le lac de Thoune est charmant, celui de Brienz l'est davantage ; il est à la fois plus mignon et plus grandiose, ses bords montent plus haut et plus droit, et Bœnigen, Iseltwald, Brienz, Oberried, semblent sortir du lac comme la fleur des eaux, tout cachés dans la verdure abondante des bords.

C'est là que sont les belles fermes oberlandaises ; c'est là aussi que florissaient autrefois les belles batelières. On dit qu'il n'y en a plus : c'est qu'on monte en bateau à vapeur. Lorsqu'on voyagera en ballon, il n'y aura plus de montagnes.



Mais faites comme nous, mettez hardiment le sac sur l'épaule, prenez le grand bâton et suivez les sentiers. Voici d'abord Boenigen : un verger habité, un nid d'hommes dans les arbres. La rue principale n'est pas large ; les plus modestes attelages y seraient mal à l'aise ; c'est tout simplement un sentier propre et soigné sous les rameaux chargés de fruits, le long d'un ruisseau murmurant. — Il est impossible de se défendre du désir de s'arrêter quelques jours dans cet endroit délicieux. Mais nous n'avions pas le secret de ce parisien fameux qui allait toutes les semaines passer quinze jours à la campagne, et le terme irrévocablement fixé pour le retour ne permettait pas le moindre séjour inutile. Nous passions donc tristes, sans nous le dire, de la même impression, lorsque mon compagnon, logicien fameux, me présenta le syllogisme suivant : « Ce pays est beau, la végétation abondante, le sang superbe (en effet, deux jeunes filles gracieuses arrivaient en ce moment à la fontaine), donc le kirsch doit être excellent, et nos flacons sont vides. »

La conclusion n'était pas rigoureuse, mais elle



pouvait être juste. C'était d'ailleurs un agréable motif de halte, et, à défaut de quinze jours, nous pouvions être quinze minutes à Bœnigen. Toujours autant de gagné.

L'orateur de la troupe (ce n'était pas moi, je vous prie) possédait peu d'allemand, mais beaucoup d'habileté pour s'en servir. Il avait au suprême degré le talent de germaniser ses phrases, et j'avoue que ses discours, tout composés au fond de mots français, me semblaient aussi allemands que possible. Un diplomate célèbre a dit, qu'un honnête homme doit prendre pour base de sa dépense cent mille francs par an, surtout lorsqu'il n'a rien. Mon compagnon paraissait avoir adopté ce principe à l'égard de l'allemand, et n'en sachant guère, il pouvait passer pour en savoir beaucoup. Heureusement ici les ressources de son art furent tout à fait superflues. A peine eut-il lancé dans un formidable accent le mot très *welche* de *Kirschenwasser*, qu'une des jeunes filles répartit aussitôt : « de l'eau de cerises, monsieur, nous en avons d'excellente ; ma mère vous en cédera volontiers, si vous voulez prendre la peine de nous suivre chez elle. » Nous



allons en causant, l'hospitalité nous est offerte; le pain et le vin sont servis, et nous voilà de la famille. La confiance, si revêche souvent, parfois aussi s'épanouit au premier mot. Cette famille connaissait notre patrie et même un peu nos amis. Vinrent les longs discours, les récits, presque les confidences. — « Vous dessinez, me disait la plus jeune, oh! faites mon portrait; cela *lui* fera tant de plaisir! et, si vous voulez, en échange je vous donnerai cette fleur; c'est moi qui l'ai cueillie. »

L'aînée souriait de la gaité de sa sœur, mais son sourire était grave, triste même; elle semblait craindre, en les comprenant, ces élans d'un premier rêve; l'expérience amère avait passé là. — Elle nous l'a dite, son histoire; je ne vous la raconterai pas. Elle est commune et vous la savez sans doute, et vous en ririez, si ma voix émue ne savait pas mouiller vos yeux de pleurs, comme la sienne fit venir des larmes à nos paupières.

Le portrait était terminé; il fallait partir. Nous reprîmes nos bâtons et nous quittâmes ce toit, où nous n'avions séjourné qu'une heure, comme on quitte un seuil familial. Au détour du chemin,



nous nous détournâmes encore pour rendre de la main un dernier salut, pour voir encore à travers le feuillage ces deux charmantes figures qui nous souriaient amicalement.

Ainsi l'on part et tout s'envole. Non, il reste au cœur la fortifiante pensée que la sympathie rapproche toutes les douleurs, et que le sentiment de la solidarité humaine vit et demeure en dehors de toutes les barrières de langage, d'institutions et de mœurs, que le temps a mises entre les hommes. Combien de fois, sur le chemin, nous avons abordé des passants, interpellé des faneurs, arrêté sur sa porte la fermière qui rentrait avec son enfant ! Je vous ai dit ce que nous savions d'allemand ; ces paysans ne savaient pas le français ; mais nous nous entendions toujours, précisément parce que nous trouvions toujours partout sur leur figure cet air affable, ouvert, amical, qui appelle la confiance, et que, sans doute, eux lisaient sur nos visages ces signes non trompeurs du vrai socialisme humanitaire, si tristement défiguré par les rêveurs de nos jours.

Les Oberlandaises ont presque toutes un beau



caractère de tête, grand, prononcé; les yeux pleins de franchise, la bouche énergique, le front développé, les cheveux abondants et superbes. Souvent dans ces paysannes j'ai retrouvé le type des créations de Raphaël et du Titien... Une gardense de chèvres assez mal vêtue, m'a vivement rappelé le portrait de la Fornarina, qui est au musée de Florence. Elle était pâle et semblait souffrante. — Tout auprès nous avons salué une jeune fille bien différente, non moins belle, mais ne respirant que le bonheur et la joie; c'était une fiancée, nous l'avons appris depuis. Elle coupait très-prosaïquement des choux dans son jardin. Un grand chapeau de paille protégeait contre le soleil son cou et ses épaules, et un certain air de coquetterie élégante régnait dans son riche costume national.

Iseltwald est un village épars sur le bord du lac et sur le plus riant coteau. Rien de plus ombragé, de plus vert, de plus frais. Il n'y a là que la pure maison bernoise, aux larges galeries, aux vitres étroites, aux devises bibliques. J'en excepte une campagne bâtie par un étranger sur un joli pro-



montoire, et qui n'est visible que du côté du lac.

Trois batelières nous conduisirent au Giesbach et à Brienz. Certainement, sans qu'elles fussent jolies, il faisait beau les voir ramer d'un bras vigoureux, en chantant les rondes alpestres. Nous quitions le Giesbach, la nuit tombait, l'air était calme, le ciel pur, et leurs chants, si bien faits pour le pays, semblaient la voix même du lac et des montagnes. Je ne sais pas l'allemand, hélas ! ni la musique, et je n'ai rien pu fixer en moi de ces refrains si doux, mais je n'oublierai pas que :

Jamais le vent du soir et les chants sur les vagues,  
N'avaient émus mes sens de voluptés si vagues....

O mes gaies batelières ! un jour aussi je ferai une chanson pour vous.

Brienz est un village tout à fait champêtre. Il paraît fort grand et l'œil ne découvre pas dans ses alentours d'assez riches cultures pour nourrir tous ses habitants. Sans doute, comme dans le reste de la contrée, les hommes vont soigner les troupeaux sur les hauts sommets, laissant leurs foyers à la garde de leurs robustes compagnes. Et certes, ils



peuvent le faire en toute tranquillité d'esprit. Chez aucun peuple les femmes ne se sont aussi souvent et aussi bien mêlées de guerre. On trouve des Suissesses sur le champ de presque toutes nos batailles, et souvent seules elles ont livré d'assez rudes combats.

Le passage du Brunig ne présente aucune difficulté, et n'a rien que de très-agréable. Au sortir de Brienz, le sentier se déroule dans une jolie vallée, puis s'élève doucement dans des bois magnifiques. Chaque contour a son point de vue. Comme si nous avions marché entre le passé et l'avenir, tantôt nous pouvions voir Brienz, son lac et ses doux rivages, tantôt Meyringen et sa verte vallée où nous devions revenir. Asseyez-vous sous un vieux hêtre, en face de l'Olschibach, la plus mignonne et la plus gracieuse des cascades. Je me réjouis déjà de la saluer au retour.

Avant de descendre à Lungern, en s'écartant un peu du chemin, l'on découvre, du haut d'un rocher, toute cette première vallée de l'Unterwald, étendue à vos pieds, comme une carte animée et vivante.



Dieu fait bien ce qu'il fait, sans en chercher la preuve,  
Au lac de Lungern je la trouve.

A peu près au niveau de la vallée, il l'inondait parfois; mais il était gai, riant, et les habitans des ondes hantaient ses eaux. Un travail admirable l'a baissé de 25 pieds; la montagne a été percée l'espace d'une lieue. Plus d'inondations, mais plus de poissons, et ses bords désolés lui donnent l'aspect fâcheux d'un étang mal fermé.

On dit qu'encouragés par cet heureux exemple, les Sarniens ont aussi le projet de baisser leur lac Hélas!... Saint Nicolas de Flue, protégez votre lac! guérissez les aveugles, puisque vous guérissez les boiteux. J'ai fait cette courte prière au tombeau du saint. S'il a daigné m'entendre, les touristes futurs devront aussi un pèlerinage à ma tombe. — Les cendres du pieux ermite attirent beaucoup de croyants à Saxelen. Après avoir fait pendant sa vie le plus beau des miracles, celui de sauver sa patrie, il guérit maintenant, à ce qu'on l'assure, les infirmes et les impotents. Sa chapelle est remplie d'ex-voto. Des faisceaux de béquilles sont suspendus aux murailles.



L'église de Saxelen est remarquable : elle a de superbes colonnes en marbre noir des Alpes, et de bien misérables fresques, représentant la vie de saint Nicolas. Les tombeaux qui l'entourent sont couverts de croix dorées, d'ornements brillants, de peintures. C'est du clinquant de fort mauvais goût et peu digne d'un cimetière. Mais qui s'attendrait à trouver, au fond d'un pauvre village, tout ce luxe un peu équivoque, qui semble annoncer déjà le catholicisme méridional ?

La nuit nous surprit à Sarnen. Il fut décidé néanmoins que nous irions coucher à Beckenried. Un petit char, un petit cheval, un petit homme nous y conduisirent. La nuit était sereine et deux belles étoiles semblaient nous suivre et nous protéger. Ainsi nous avons traversé des bois, des prés, des villages. Ainsi nous avons passé Stanz et la maison de Winkelried.

Cette manière de visiter un pays a bien son côté poétique : elle aide à la rêverie, ou permet aux grands souvenirs de saisir plus fortement l'imagination. Je ne jurerais pas, pour ma part, que je n'aie pas rencontré des guerriers tout bardés de



fer, la lance au poing et Arnold lui-même les conduisant à Sempach. J'ai peur aussi d'avoir entendu les chefs suisses assemblés se quereller à haute voix, et se défier avec amertume, comme aux jours où frère Klaus ramena la concorde dans la diète de Stanz.

Il était minuit lorsque notre cocher nous arrêta devant l'hôtel de Beckenried : mauvaise heure pour arriver. On a trop faim pour dormir, et trop sommeil pour manger. Cependant nous voulûmes faire l'un et l'autre, mais quel souper ! et quels lits ! Tout sentait déjà le voisinage de l'Italie ! L'hôte parlait un jargon français-allemand, avec l'accent italien, et le vin avait aussi cet accent. Povero ohime !

Avant le jour nous étions sur le bateau qui devait nous conduire à Gersau. Tout était tranquille et pur :

On n'entendait au loin, sur l'onde et dans les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence,  
Les flots harmonieux.

C'était une heure délicieuse. L'ombre enveloppait le lac et ses rivages, tandis que le soleil animait



déjà de ses clartés les cimes du mont Pilate. Nous glissons lentement sur les ondes, et je laissais aller mes pensées vers l'infini, comme les vapeurs du matin montent vers l'espace ; ou bien je rappelais de mon cœur les doux souvenirs, les saintes affections, afin de les retremper pour ainsi dire aux sources mêmes de l'harmonie et de la beauté.

Voici le bateau à vapeur ; il marche comme un paquebot transatlantique ; de bonne mine d'ailleurs, propre et magnifique en tous les points, c'est la malle-poste de l'Italie.

Parmi les passagers, je découvre avec une vive satisfaction nos trois touristes d'Interlaken ; ils continuent leurs profondes études et leurs savantes découvertes géographiques.... Mais laissons-les feuilleter le Guide du voyageur et questionner les matelots. Nous avons mieux à faire. La branche du lac qui conduit de Schwitz à Fluelen est le plus admirable panorama qui se puisse voir. Il fallait un tel théâtre à cette noble histoire. Voici le Grutli ; presque en face voilà la Chapelle de Tell. Ici fut la pensée, là fut l'action. De tous côtés des pics inaccessibles, des sommets de neige, des pentes



abruptes; au pied, dans les anses, de riantes habitations, de vertes prairies. Ce spectacle est magique. Nul n'en rendra jamais l'aspect sublime, si ce n'est le lac lui-même qui le complète et l'embellit. La vague large et profonde, que le bateau ouvrait sur ses flancs, nous représentait un côté de ce tableau de la manière la plus admirable. C'était d'abord le pic dans toute sa hauteur; puis le flot, en s'éloignant, élargissait l'image, sans rien ôter à la beauté des détails, et les montagnes devenaient à nos yeux des plaines infinies où le regard se perdait dans l'immensité.

A Fluelen nous avons pris la diligence du Saint-Gotthard. C'est un crime de lèze-pittoresque, mais il porte avec lui sa punition, surtout lorsqu'on est condamné au supplément: c'est un supplice perfectionné. Il faut pour le supporter, avoir reçu du ciel une constitution énergique et une philosophie à toute épreuve. La voiture, le cocher, les chevaux, tout était maigre, aigu, dur, anguleux.

Une blonde anglaise (je dis blonde par politesse), occupait le fond de la voiture avec sa bonne; sur le devant étaient assis tant bien que mal, mon com-



pagnon et un jeune touriste imberbe; pour moi, j'étais à côté de notre automédon: c'est la place d'honneur des gentilshommes de la Grande-Bretagne. Hélas! je m'en apercevais à la difficulté de s'y maintenir en équilibre. Je n'avais pas trop de toutes mes forces et de toute mon attention pour lutter avec avantage contre les dangers d'une position aussi élevée. A l'intérieur les occupations étaient plus agréables; la blonde insulaire était aimable et causait volontiers; elle dessinait *currente stylo*, même en voiture, tout ce qui s'offrait à ses regards, une araignée, un pont, un roc, un touriste, un crétin. Tout lui était un, et il est juste de dire qu'il en était à peu près de même de ses dessins. Du reste elle avait pratiqué Linneus; mon compagnon, qui se pique aussi de botanique, fut bientôt lancé avec elle dans la plus intéressante conversation. Seulement ils ne pouvaient pas s'entendre. Miss\*\* ne connaissait que les classes de Linnée; Georges était pour la division de M. de Candolle; et les pauvres modestes fleurs se fanaient dans leurs mains, honteuses d'être la cause de si savants débats.



Altorf mériterait certainement les honneurs d'une halte ; l'ombre de Guillaume erre encore dans ses rues, et remplit leur solitude. Mais, hélas ! j'étais en supplément, je vous l'ai dit : à peine ai-je pu saluer la tour historique. Pardonnez-moi si je ne vous en dis pas davantage, ou plutôt, sachez-m'en gré, car l'occasion serait belle pour aborder le vaste champ des hypothèses à l'endroit du fondateur de l'indépendance helvétique.

La vallée est riante jusqu'à Amstægg. Là elle se resserre tout-à-coup ; ce n'est plus qu'un défilé étroit, au fond duquel la Reuss coule en mugissant. La route est belle, facile, bien entretenue ; elle passe et repasse sans cesse le torrent, se déployant tantôt à droite, tantôt à gauche. Chacun de ces ponts est une petite merveille, de sorte que lorsqu'on arrive au fameux Teufel's Brücke, le sentiment admiratif est déjà émoussé, et la première impression est moins vive qu'on ne s'y était attendu. Il est cependant jeté entre deux rochers avec une hardiesse incroyable ; tout auprès la Reuss se précipite avec fracas et remplit l'espace de bruit et de vapeur. Le vieux pont existe encore ; il est plus



étonnant lorsqu'on songe à l'époque assez reculée où il fut construit. C'était un trait de génie alors, et le premier qui eut l'idée de passer là était certes un voyageur audacieux. On prétend que ce fut un moine : le nom du pont m'en fait douter.

Quelques rares villages sont échelonnés sur la route. Wasen est le principal. Nous nous y sommes arrêtés, dans le doux espoir de dormir un peu, sur l'herbe tendre, à l'ombre d'un granit. Le lieu était bien choisi. Nous avions devant nous l'église, dont les murailles blanches se détachaient sur le fond sombre de la montagne ; tout autour, sur les coteaux rapides, des groupes de faneurs. J'admirais l'habileté de tous, et surtout l'adresse et la vigueur de ceux qui portent sur leur tête d'énormes fardeaux de foin. Les chemins les plus dangereux ne les effrayent pas, ou plutôt ils ne suivent aucun chemin. J'en ai vus, ainsi chargés, descendre ou gravir les pentes les plus escarpées. — Les habitants d'Uri ont en général l'air pauvres et misérables, très peu ont des souliers, quelques-uns des sandales, la plupart marchent nu-pieds. Je n'ai rencontré qu'un seul homme portant le national sar-



reau de toile. Presque tous sont vêtus comme nos paysans du Jura, c'est-à-dire assez mal, du moins au point de vue artistique.

Au-dessus de Wasen, l'aspect des montagnes devient plus sévère ; la végétation cesse ; quelques mousses seulement couvrent les fentes des rochers. De rares oiseaux habitent seuls ces régions, et on n'entend que le bruit des torrents qui précipitent du haut des sommets leurs flots argentés. Ce spectacle est grand, mais triste. Aussi, après le trou d'Uri, lorsqu'on découvre tout-à-coup la vallée d'Andermatt, la première vue de cette verdure ranime l'esprit ; le cœur se dilate ; on sent que l'homme peut vivre là, mais ce bien-être est passager, et l'on regrette bientôt les cascades et les rochers. De très hautes montagnes nues, arides, désolées, entourent le petit vallon, où ne croissent que quelques arbrissaux chétifs, et sur les prés, une herbe maigre et jaunâtre, que l'on récolte avec soin pour la nourriture des chèvres. Jadis ces coteaux étaient couverts de forêts ; il n'en reste qu'un petit triangle de sapins, au-dessus du village d'Andermatt ; c'est son palladium contre les avalanches. Il est



entouré d'un mur, et des arrêts sévères en défendent l'entrée aux profanes, c'est-à-dire aux bûcherons.

Les hivers durent huit mois, souvent neuf, dans ces contrées : aussi les habitants ont-ils forcément les habitudes de leurs concitoyennes, les marmottes. Aux premières neiges ils se blotissent au coin de leurs poêles, et s'endorment là jusqu'au retour de l'été.

Nous avons visité à Andermatt le musée d'un savant. Mon honorable ami assure qu'il est fort curieux, riche surtout en oiseaux de passage. Les amis d'ornithologie peuvent l'en croire. Ce qui m'en a semblé à moi, frère très-digne de la sainte société des ignorantins, la pièce la plus curieuse, sans contredit, c'est le savant lui-même. Il est grand, bien taillé. Sa chevelure rouge tombe avec un désordre furieux sur ses larges épaules. Sa barbe est longue à la façon antique, ou à la mode actuelle ; pour ses vêtemens, je ne saurais vous les décrire. Il en avait assurément, mais toutes mes observations n'ont pu découvrir leur nom, leur forme et leur couleur. Au reste tout ceci n'ôte rien à ses



mérites ; il est savant, comme un autre est savetier, c'est-à-dire pour vivre, et certes c'est là une raison en conscience. Il vend des nids d'oiseaux et des pierres rares, des simples du pays et des bouquetins, des cornes de chamois et des peaux de marmottes. Messieurs les fournisseurs de musées, vous n'avez qu'à dire. Il ne manque à sa collection qu'une chaise pour les gens fatigués, et j'avoue que cela a beaucoup nui à mon admiration pour toutes ses merveilles.

Hospital devait être notre gîte : nom fâcheux pour une étape ! Heureusement elle n'en est pas moins excellente. Le jeune hôtelier pourrait-il seulement proscrire de sa cuisine le potage au mouton ? Il rendrait service aux palais peu habitués à ce genre de consommés. Je lui demanderai encore de frire ses ortolans au beurre, si je ne savais trop bien, hélas ! que n'a pas qui veut du beurre à mettre dans ses épinards... ou dans ses ortolans...

Un des plus beaux moments du voyage m'a toujours paru celui du coucher. C'est l'heure du repos et celle des souvenirs. Le jour on se fatigue, on sème en courant les germes précieux que la médi-



tation fécondera plus tard : le soir on récolte, on case dans sa mémoire les choses que l'on a vues, on fait sa provision d'hiver, et l'on jouit d'avance du plaisir de la répandre en intimes causeries, au coin du feu. Nous passions gaîment en revue les incidents de la journée, lorsque, vers neuf heures on frappe à la porte : « Entrez ! »

C'était un grand et joli garçon, que nous avions arrêté pour nous conduire le lendemain au Grimsel par la Fourka : il devait nous fournir un cheval pour porter tour-à-tour l'un de nous et nos effets. — « Je viens savoir, dit-il en entr'ouvrant la porte, à quelle heure ces messieurs ils voudraient partir. » — A six heures. — Bonsoir ; » repartit mon compagnon en s'enfonçant sous les couvertures. — « Ah ! pon ! » — Il ferme la porte à demi, puis revient : — « Ces messieurs ils ont beaucoup de bagache...? » — « Nei, nei, zwei tout petits sacs : que vous importe ? » — « Ah ! pon ! » Il se retourne encore, comme pour partir, puis revenant : — « Mein ross il être choliment fatigué. » — « C'est bon, c'est bon, allez vous coucher et laissez-nous dormir, cela reposera votre cheval. » — « Ja, Ja,



pon !... ces messieurs ils tiennent absolument à prendre leurs sacs...? » — A ces mots, dits avec un sangfroid imperturbable, mon camarade n'y tient plus, il se met sur son séant, et du ton le plus concentré : Saprem.... ! venez-vous ici pour vous moquer de nous? » — « Oh ! nei, repartit tranquillement notre Bernois, mais mon cheval foudra jamais porter deux sacs ; jamais ce être son coutume. — « Mais savez-vous, » en se dressant tout debout sur son lit, « savez-vous que nous ne sommes pas des conscrits? » — Rien ne pouvait troubler le flegme à la fois niais et malicieux de son interlocuteur : toujours prêt à s'en aller, il revenait toujours avec la même objection. Démosthène ne l'aurait pas convaincu : il avait deux chevaux, nous n'en voulions qu'un, l'affaire ne pouvait pas s'arranger. De sa tribune, mon défenseur était bravement descendu sur le plancher, dans ce costume simple et pittoresque, qu'affectionnait, dit-on, M. de Taillégrand pour écrire ses notes diplomatiques. Tout fut inutile ; nous étions battus par la ténacité stupide de notre adversaire. Alors, par une tactique admirable, abandonnant tout-à-coup le côté



mesquin de la question, George voulut au moins remporter les honneurs de la guerre, à défaut des avantages matériels. — Le Bernois parlait toujours du Sousten. Son cheval, il en était sûr, ne se serait point refusé à porter nos sacs par ce passage. — « Allez, s'écria mon compagnon d'une voix tonnante, et certain cette fois de fermer la bouche au Bernois opiniâtre; allez, nous connaissons le Sousten, et la Fourka, et les Alpes mieux que vous. Sachez que nous sommes allés à la Strahleck, et avec Jacob encore, un brave homme celui-là, qui ne manquait pas à sa parole et qui ne chicanait pas pour un sac, ni lui, ni son cheval. Allez ! Quand vous aurez été à la Strahlek, vous viendrez nous le dire ! . . . . »

Pour le coup le guide ne répondit rien et s'en alla décidément. C'est alors que je vis clairement l'effet que les grandes choses produisent sur les hommes, et je me promis de ne pas rentrer au logis sans avoir fait aussi mon ascension.

Ainsi désarçonnés, nous partîmes gaîment le lendemain. Un paysan de Meyringen se chargea de nos deux formidables sacs, et nos jambes,



jalouses de nous montrer combien nous avions eu tort de ne pas compter sur elles, se conduisirent vaillamment.

Réalp est le troisième village de la vallée; il est plus triste encore que les deux autres. J'y ai vu une seule maison passable; elle est habitée par un gras et sale capucin, qui du reste vend d'assez bon vin rouge aux passants. De quoi vivent ce capucin et ses ouailles? Que font-ils là? Ce sont des énigmes. Le troupeau a l'air hâve et misérable, le pasteur a la face large et le ventre proéminent. Les gens des montagnes, ceux d'Uri particulièrement, ont mille bonnes raisons pour rester secs et maigres; cependant leurs capucins ont presque tous une tendance à l'obésité.

Après Réalp, le sentier tourne à droite, puis à gauche jusqu'au sommet de la Fourka, en suivant toujours la Reuss, dont la source est cachée sous une masse de neige.

La désolation, l'aridité, la tristesse de ce coin du monde passent toute idée; tout est chétif, maigre, mesquin, l'ensemble et les détails. Je ne



sais pas de retraite si sauvage et si déserte, qui ne soit belle en comparaison. Pourtant on y rencontre encore des insectes, des papillons, des oiseaux, et même des hommes. Ceux-ci ont pour toute habitation des espèces de huttes, appuyées sur un bloc de granit ou contre la pente de la montagne. L'intérieur y répond parfaitement à l'apparence : il y a harmonie de misère. Une chaudière est près de la porte ; au fond un peu de bruyère : c'est le lit de la famille. J'ai parlé à un vieillard d'assez bonne mine qui préparait le fromage. A côté de lui, dans l'ombre, était assise une jeune fille admirablement belle ; elle semblait une statue non-seulement par la régularité de ses grands traits, mais encore par son immobilité. Elle n'a pas semblé nous voir ni nous entendre.

Un peu plus loin nous fîmes la rencontre d'une caravane très pittoresque. Des hommes conduisaient des chevaux chargés de fromages ; chaque cheval était chargé par poids égal des deux côtés, et chaque homme marchait derrière son cheval, le conduisant par la queue, ainsi qu'il est d'usage dans les mauvais chemins. Maîtres et chevaux sen-



taient le voisinage de l'Italie par l'arrangement des harnais et des costumes. Les hommes portaient le grand chapeau de feutre et la veste lombarde, les culottes courtes, des bas ou je ne sais quelle pièce d'étoffe roulée autour des jambes, puis les sandales classiques d'Uri. Leur mine, assez sauvage, s'alliait avec le reste : ils seraient beaux dans un tableau.

Notre guide nous a assuré que du haut de la Fourka on a un fort beau panorama des Alpes bernoises. Ce jour-là, de grands nuages se promenaient sur l'horizon, et nous n'eûmes pas à le regretter. J'aime à retrouver par moments à travers les nuées, ces pics dentelés, dont la base est voilée ; j'aime à les suivre, à les perdre, à les deviner dans leurs groupes mobiles ; j'aime à les voir poser leurs pieds gigantesques dans les gouffres de la terre et leur tête dans les orages. Le côté merveilleux de ce tableau mouvant plaît à l'imagination ; elle se laisse aller volontiers à tous les caprices qu'il inspire, et l'on se trouverait bientôt dans un monde fantastique, s'il ne fallait songer à poursuivre sa route.



De la Fourka on descend au glacier du Rhône. Il est beau, ce glacier; l'aspect en est grandiose et magnifique; il tombe en cascade et s'étend comme un prodigieux éventail dans le fond de l'étroite vallée; moins grand que celui de l'Aar, il paraît peut-être plus pittoresque aux yeux du simple touriste.

Mayenwand veut dire, je crois, *Côteau fleuri*: en effet, on y trouve toutes les plantes des Alpes. J'en ai rempli les feuillets de mon album, comme tout honnête voyageur doit le faire. De grâce, indiquez-moi le charme de ces collections de cadavres, sans formes, sans couleurs, sans parfum. J'aurai beau dire, j'aurai beau écrire: ceci est la Mayenwand; je n'y reconnaitrai ni mes touffes éclatantes de rhododendron, ni mes violettes, ni mes renoncules, ni surtout ces petites étoiles bleues si fines, si délicates et si charmantes!

La nature est artiste, elle aime les contrastes. Au-dessus de la Mayenwand, si animée par les marmottes, les oiseaux et les fleurs, se trouve le lac des Morts. A le voir, on devine son nom: rien ne vit sur ses bords, ni dans ses eaux; il est d'une



teinte sombre et funèbre. La chronique assure que son nom a une étymologie plus lugubre encore. Des Bernois et des Valaisans se livrèrent tout auprès un terrible combat : les Valaisans battus s'enfuirent, en laissant un grand nombre des leurs sur la place, et les vainqueurs, pour simplifier les funérailles, jetèrent tous les morts dans le lac.

N'y a-t-il donc pas un lieu sur la terre qui n'ait été trempé de sang humain? . . . . .

Nous voici au Grimsel. Il y a là aussi un petit lac, mais celui-ci s'associe au dessein charitable qui a fondé l'hospice sur ses bords : il fournit d'excellentes petites truites. Sans doute des moines ont eu les premiers la pensée de fonder sur ces hauteurs un refuge pour les pèlerins égarés. Maintenant il appartient au révérend père Zibach, qui en fait, on peut le dire, le plus admirable usage. Sa femme et ses enfans le secondent dans cette pieuse entreprise, sans compter un domestique fort nombreux ; mais c'est toujours lui que le voyageur aperçoit d'abord sur la porte, souriant à tous ceux qui arrivent, grands et petits, riches et pauvres.



Ceux qui connaissent l'hospitalité exquise du Grimsel, n'ont pas besoin que je leur en fasse une longue description, et je dirai à ceux qui n'y ont pas été : Allez-y, je vous prie, et ne manquez pas de faire mes compliments au révérend prieur de l'hospice<sup>1</sup>.

Nos bonnes étoiles, celles sans doute que nous avions vues dans l'Unterwald, nous réservaient au Grimsel la rencontre la plus agréable et la plus inattendue. A peine nous étions entrés, que notre ami D.... arrivait. Je laisse à penser la joie.....

Nous avions certainement le projet d'aller voir le glacier de l'Aar et l'hôtel des Neuchâtelois : c'était un devoir patriotique. Mais quelle différence de visiter, solitaires, un royaume désert sans guide et presque sans but, ou de le parcourir en triomphateurs avec son maître, son roi, son conquérant, au bruit joyeux des longs échos !

Nous partîmes donc le lendemain toute une caravane, deux savants, un docteur, et moi, indi-

<sup>1</sup> Cela était vrai alors, mais depuis !.... Hélas ! chacun sait que l'administration du père Z.... a fini par un procès criminel.



gne, qui représentais le public, cinq guides, un chèvresier, des chèvres, des moutons : une civilisation complète, un monde en miniature.

Il ne m'est pas permis de parler du glacier : de plus habiles et de plus savants l'ont trop bien fait connaître. Mais que de fois, dans la vie des cités, je regretterai cette petite république du *Pavillon* ! (c'est le nom donné par son fondateur, M. Dolfuss, au nouvel hôtel des Neuchâtelois). L'organisation en est simple et semble réaliser une heureuse fusion des systèmes anciens et modernes. On y vit, comme au temps d'Ulysse, avec la loi de Fourier et la règle de Saint-Simon. Chacun sa besogne, ses devoirs et ses droits.

Les habitants des villes ornent leurs cabinets du tomahawk indien et du manteau de peau des sauvages. Au Pavillon, j'ai vu, cloués à la paroi, des sous-pieds et des gants, monuments d'une civilisation inconnue dans ces parages.

Tandis que l'infatigable monarque de ces lieux va continuer au loin ses ingénieuses observations, le docteur se couche au soleil et lit des élégies de Millevoeye ; M. H., le savant, cherche de la neige



rouge, qu'il ne trouve pas, peut-être parce qu'il la cherche avec des lunettes bleues; et moi, sous prétexte d'art :

Nonchalamment couché près d'un rocher, qu'y fais-je?  
Je suis l'ombre qui tourne autour des monts de neige.  
La nuit tombe et le temps de son droit redouté,  
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Oublierai-je cette soirée homérique auprès du foyer qu'alimente le genévrier odorant? Nous causions de toutes choses, comme des héros de l'Odyssée, mêlant à la science le rire insouciant, aux graves sujets, la gaîté, si rare au milieu des agitations de la plaine.

En vain je voulus dormir, je me levai avant le jour; la nuit était belle; une lumière douce et mélancolique éclairait le panorama admirable qui m'entourait. Le glacier à mes pieds semblait un large fleuve aux ondes d'argent, et les moraines paraissaient de grandes îles obscures, gardées par les hautes forteresses des pics d'alentour. Peu à peu les teintes sombres du ciel prirent un ton violacé assez vif le long des crêtes; c'étaient les premières traces de l'aube matinale. Les rochers se colo-



rèrent d'un ton brun vigoureux, et la neige devint plus matte et plus blanche. Puis, à mesure que le ciel s'éclairait, il perdait ses teintes violettes ; et lorsque le soleil atteignit les plus hautes cimes, celles-ci jaillirent tout-à-coup dans l'espace comme des crêtes de feu. Neige et granit, tout était rose, et les légères ombres des arêtes se dessinaient sur les pentes en sillons bleuâtres.

Mes compagnons vinrent saluer avec moi ce spectacle admirable. Après avoir entonné à l'aurore un *salve regina*, nous nous mîmes en route pour une excursion alpestre : il n'était pas décidé laquelle. D'abord il avait été question d'une ascension sur un pic quelconque ; puis cette idée avait été abandonnée. A peine en marche, elle fut reprise, sur les assurances de M. D., que celui qu'il nous indiquait n'offrait pas de danger ; et nous voilà à escalader le premier échelon de la grande échelle.

D...devait nous rejoindre plus tard ; nous étions trois, plus un guide. L'un de mes compagnons, celui qui se souvenait de la Strahleck, craignant les crevasses ne partait pas de bon cœur. L'autre



était animé par l'espoir de trouver de la neige rouge, malgré ses lunettes bleues. Pour moi, j'étais très heureux. J'oubliais toute fatigue, en songeant à l'avantage de pouvoir fermer la bouche aux guides récalcitrants par ces paroles terribles : Avez-vous été au Triften-Horn, vous?

Après les excursions fabuleuses de M. D.... et les récits charmans qu'il nous en a donnés, notre ascension assurément ne peut avoir aucun intérêt. Ce n'est qu'une plaisanterie, comme il nous le disait lui-même pour nous encourager. Il m'est impossible, en effet, de dire que nous ayons rencontré de grandes difficultés; la *montée* m'a semblé longue, rapide, fatigante parfois; voilà tout. Je me préoccupais seulement des périls de la descente, tant il est vrai que l'homme se crée des sujets d'inquiétude, lorsqu'il n'en a pas de véritables.

Le dernier col était seul assez difficile; c'était un couloir étroit et rapide, entre des rocs énormes, effrayants par leur apparence peu solide.

Ce passage eût décidément fait reculer notre aimable compagnon, sans l'espoir qu'il avait toujours de découvrir enfin cette bienheureuse neige rouge.



« Je ne m'y fie pas, disait-il; j'ai peur que ce ne soit un *faux-col*. A supposer que je parvienne jusqu'au haut, jamais je ne pourrai redescendre. »

« Eh bien! lui répondions-nous, vous vous coucherez au sommet, et ce sera un *lit-col*<sup>1</sup>. »

Enfin, tant bien que mal, travaillant des pieds, des mains, des genoux, tantôt nous poussant, tantôt nous retenant, nous arrivâmes au but. Et quel spectacle!....

Ma première impression, je dois l'avouer cependant, fut une impression de désappointement. Je m'attendais à voir toute la Suisse à mes pieds, des plaines, des lacs, des villes, des campagnes : je ne voyais que de la neige et des rochers. Mais à mesure que je considérais davantage cet immense panorama, j'en sentais mieux la grandeur, et j'aurais été bien fâché à la fin de découvrir par-delà une fourmilière humaine. C'était comme un in-

<sup>1</sup> Voltaire a dit :

Le calembourg, enfant gâté,  
Du mauvais goût et de l'oisiveté....

On pourrait ajouter; et de la lassitude. Nos lecteurs voudront bien faire grâce, comme nous à ceux-ci, eu égard au lieu, aux circonstances et au sans-gêne de ce récit.



commensurable océan gelé dans une tempête, des vagues gigantesques, immobiles. Nulle part trace de végétation et de vie. l'Eternel est grand, l'homme est petit. Il nous avait fallu quatre heures de labeur et de peine pour escalader le plus petit de ces colosses, et nous trouvions sur la neige l'empreinte des pas d'un oiseau....

Nous étions fiers pourtant ! Un air plus généreux gonflait nos poitrines, et nos cœurs battaient plus vite. Mais, comme il arrive d'ordinaire dans ces moments où l'homme se croit décidément d'une nature tout à fait divine, la faim se hâte de venir le tirer par le pan de l'habit pour le rappeler à son infirmité native : aussi, nous nous aperçûmes bientôt, que nous n'étions que de simples mortels.

Notre appétit est le seul thermomètre que nous ayons consulté pour savoir à quelle hauteur nous étions parvenus : s'il faut l'en croire, elle était prodigieuse.

Nous étions là sur un monstrueux amas de blocs granitiques, tout à fait détachés les uns des autres. Nous les sentions trembler sous nos pas, et notre guide n'eut pas de peine à en faire rouler



sur la pente d'énormes morceaux. Ceci explique aisément la grandeur des moraines : ainsi toujours, perpétuellement, sans cesse, pour une cause ou pour une autre, des pierres se détachent, tombent et roulent dans les vallées. Au point où la science en est venue, je crois qu'elle peut affirmer qu'aucune, même la plus petite, ne remonte jamais. Cela ne promet-il pas à nos arrière-petits neveux une plaine générale, comme le progrès leur prépare un bonheur universel ? Plus de précipices, plus de chagrins, plus de crevasses, plus de mécomptes ! Chers petits enfants, que vous serez heureux !...

L'heure de la descente était venue. Nous n'avancâmes d'abord qu'avec les plus grandes précautions, mais bientôt je vis que mes craintes étaient chimériques, et que surtout on dégringole plus aisément qu'on ne monte. C'est sur les pentes de neige que la descente est facile : il n'y a qu'à s'asseoir, en un clin d'œil on se trouve au bas. Les guides se laissent glisser debout ; c'est plus économique.

Tout allait donc au mieux ; j'en étais presque



fâché; je n'avais tremblé ni pour mes amis ni pour moi, je n'avais frissonné de crainte nulle part. Il semblait que les Alpes avaient voulu ménager mon inexpérience : c'était humiliant. Mais il ne faut désespérer de rien, car tout-à-coup je me trouvai, sans m'en douter, au bord d'un rocher immense, droit comme un mur. En m'avancant un peu, je voyais sa base se perdre sous le glacier.

— « Tiens! voilà Melchior qui s'est trompé de chemin : il faut remonter. » — Melchior ne m'entend pas, il continue. — Nous le suivons. Pour cette fois nous étions dans les Alpes; le moindre faux pas nous conduisait droit dans les profondeurs de l'abîme. Je regrettais un peu mes vœux imprudents; mais dès que j'eus mis le pied sur le glacier, je repris toute mon assurance et je mesurai d'un regard ferme cet effrayant rocher. Un chamois, disions-nous, un chamois n'oserait certainement pas suivre le chemin que nous venons de faire! Un chamois, c'est possible; mais un regard sur notre guide Melchior apaisa bientôt cette petite bourrasque d'amour-propre. Il nous avait conduits, soutenus, protégés. Sans son secours, il est



douteux que nous fussions arrivés à bon port ; et à peine nous avait-il déposés sains et saufs sur le glacier , qu'en un instant il était remonté jusqu'au haut du rocher pour prêter son aide à M. H., qui était demeuré en arrière.

Certainement Melchior avait alors sur nous une incontestable supériorité. J'ai admiré pendant toute la course son adresse, sa vigueur, son intelligence, en même temps que son dévouement et sa modestie. Sans avoir l'air de s'en douter le moins du monde, il possède plus de courage, de coup-d'œil et de sang-froid, qu'il n'en faut souvent pour s'immortaliser sur le champ de bataille. Sans doute, il est né dans ces montagnes , il en a l'habitude , il les connaît, il les aime ; mais notre vaine science, notre valeur intellectuelle dont nous nous targuons, n'est-ce pas aussi l'habitude et l'éducation qui nous les ont données ? Et tout cela nous servirait moins sans doute dans un danger pressant que le bras de Melchior et son inébranlable cœur. De tels hommes, assurément, sont rares partout, et partout ils honorent une nation.

Décidés à aller coucher au Grimsel, malgré la



fatigue de la journée, nous avons dit adieu au Pavillon et à son maître hospitalier, non sans regrets, et sans désirer vivement de nous y retrouver quelque jour.

Descendre du Grimsel à Meyringen, le sac sur le dos, est un exercice gymnastique excellent contre les affections de cœur et les émotions trop vives. Je le recommande aux esprits romanesques et aux imaginations exaltées. Toutefois, il est nécessaire de fixer son but d'avance et d'y marcher résolument. Le cours de l'Aar est si pittoresque, si varié dans sa marche audacieuse et bruyante, qu'à chaque pas un point de vue nouveau, un détail piquant invite au repos et à la rêverie. Et la cure que je recommande risque alors d'être bien compromise.

Tout le monde connaît la Handeck, cette chute de l'Aar remarquable entre toutes dans cette patrie des cascades. Un affluent arrive avec elle au même gouffre; tous deux y courent avec furie : on dirait de nobles coursiers qui prennent leur élan pour un saut prodigieux. C'est un bruit, un fracas,



une rage, que rien ne peut dépeindre. Il semble que les eaux vont se perdre dans les abîmes de la terre, ou qu'elles veulent remonter vers les cieux en poudre et en vapeur ; et, chose étrange, dans cette vapeur on retrouve distinctes les deux nuances des eaux verdâtres et troublées de l'Aar, des eaux pures et neigeuses de son affluent de la Handeck.

Du Grimsel à Meyringen, c'est une suite de vallons tous pittoresques, tous admirables, d'abord rocailleux, nus, dépouillés, puis couverts successivement de sapins, de hêtres, de chênes, de noyers et de fruits. C'est une progression rapide et charmante, une gamme merveilleuse des productions de la nature, depuis les glaces de l'Aar aux riches vergers d'Im-Ground.

Quel est le touriste impertinent qui ose se dispenser de porter sa carte au Reichenbach ? Hélas ! c'est nous, irrévérencieux que nous sommes. Combien j'ai apprécié par contre la petite rosse et la mauvaise voiture qui nous ont conduits à Brienz ! Jamais chevaux anglais, jamais landau moëlleux n'ont fait tant de plaisir. Les cahots me semblaient



doux ; la nature me paraissait embellie. Tout à l'heure, je ne cherchais des merveilles que pour avoir le droit de me reposer en les admirant ; maintenant tout avait repris de l'intérêt à mes yeux, et ma jolie cascade d'Olschibach me parut plus charmante encore que lorsque je l'admirais sept jours auparavant en montant le Brunig.

A Brienz, nous avons repris le chemin déjà parcouru ; il est doux de repasser ainsi sur ses propres traces et d'en renouveler l'empreinte. Si la vie est un voyage, comme on l'a dit si souvent, que ne peut-on de même vers sa fin retrouver, avant de s'éloigner pour toujours, et les choses et les personnes qui, les premières, ont pris place dans le souvenir !

Ces dernières journées ont eu leur charme, et même leurs événements ; mais ceux-ci ne nous intéressaient plus. Nous étions, mon camarade et moi, tout pleins des impressions de cette course heureuse ; le ciel nous avait souri ; notre âme débordait ; et avant de rentrer dans les soucis de la vie que nous avions si bien oubliés, je ne sais quel



sentiment commun de reconnaissance ou d'effroi fit échapper de nos cœurs tous les douloureux secrets que nous y croyions ensevelis pour toujours. Heures délicieuses où la douleur a des charmes, où l'amitié ranime l'espérance, où l'on se reprend à croire à un facile avenir !

Tel fut mon premier voyage alpestre. Si Dieu me prête vie, j'en ferai d'autres, j'espère, ne fût-ce que pour mieux me convaincre que rien ne vaut après tout la tranquillité d'une vie paisible et la monotonie des studieuses habitudes. La vraie philosophie des voyages, c'est la fable des deux pigeons.

Août 1845.

---



**CROQUIS ET MENUS PROPOS D'UN TOURISTE**



CROQUIS

ET

MENUS PROPOS D'UN TOURISTE

---

ALBUM DE VOYAGE

---

Lis bien ce titre, ô lecteur téméraire,  
Et ne viens pas chercher dans cet album  
L'exact récit d'un lourd itinéraire,  
Fait à l'école où règne le pensum.

J'ai, sans dessein, sans méthode et sans style,  
Sur chaque page, en courant, esquissé  
Ce que j'ai vu d'amusant ou d'utile,  
Et plus encor tout ce que j'ai pensé.

Et maintenant, si j'ouvre ici mon livre,  
Si je permets à chacun de le suivre  
D'un œil sévère et peut-être ennemi,



C'est que mon cœur garde cette espérance,  
Qu'un seul de ceux que poursuit la souffrance  
Dans ces feuillets saura voir un ami.

## I

**Départ.**

Ce matin-là, je n'y songeais pas, je l'atteste. Jamais je n'avais mieux savouré la béatitude de ma douce vie de célibataire, jamais l'oisiveté ne m'avait semblé si charmante. Oui, disais-je, bien fou qui se tourmente, bien fou qui s'agite; le bonheur c'est le repos, la sagesse c'est le repos, la vertu c'est le repos : tout est là. Pascal a beau dire, Cincinnas a raison, Pyrrhus n'est qu'un insensé. Ne rien faire, songer moins encore, mépriser même un peu ceux qui agissent et ceux qui pensent, ah ! la belle existence, et que je suis fier d'avoir dans mon pays tant de gens qui l'apprécient et qui la mettent en pratique ! Pour moi, lorsque Susette ma gouvernante est de bonne humeur, je me crois aussi heureux que Diogène ; cela n'arrive pas tous les jours, et j'en rends grâce au ciel ; car de tous les spleen, le plus incurable à coup sûr naît de la



monotonie du bonheur. Mais, de temps en temps, quelle joie dans la maison lorsque Susette a fait un beau rêve ! Chacun en prend sa part, jusqu'à mon chien, jusqu'à mon vieux serviteur. Oh ! Susette ! vous êtes semblable au soleil : des dispositions de votre lever dépendent tous les événements de la journée, et cependant je vous ai quittée hier ! Hier !... jour pur et radieux, ciel sans nuage, atmosphère embaumée des plus suaves parfums de vos casseroles ! Incompréhensible mystère des destinées humaines !

Je rentrais, midi sonnant, tout distrait des plus savoureuses préoccupations gastronomiques, lorsque je fus arrêté tout à coup par une multitude furieuse qui assiégeait la paisible demeure d'un boulanger. Celui-ci, pâle et blême sous sa farine, se tenait avec effroi derrière un homme tout noir (un magistrat, sans doute), grand, sec et maigre, et lui donnait des pains pour les distribuer au peuple affamé. — Bon Dieu ! voilà donc aussi l'émeute à nos portes !

Eh ! pourquoi pas, monsieur ? Etes-vous à l'abri de ces grandes vagues qui bouleversent le siècle,



et pensez-vous que l'océan des idées, tout agité par la main de Dieu, doive écarter ses flots pour ne pas toucher en passant votre égoïste orgueil?

Une juste colère à ces mots fit bouillonner mon sang; mais je sus me contenir, et, plaçant ma main dans mon gilet avec dignité, la tête haute, le regard ferme, le corps légèrement penché en arrière, je fis cette réponse qui me vaudra, j'espère, quelque reconnaissance de mes concitoyens :

« Monsieur!.... notre patrie possède, l'univers le sait, la philosophie de la perfection.... Elle est le centre, elle est le résumé de la sagesse humaine. Les temps peuvent venir, ils n'ont plus rien à nous apprendre. Nous regardons avec dédain les nations s'épuiser en vains efforts pour trouver le secret de la vie. Tout ce que nous leur demandons, c'est de nous fournir en abondance des foies gras, des volailles truffées, des vins exquis, les poissons de leurs fleuves, les gibiers de leurs forêts..... Mais quant à leurs systèmes, qu'elles les gardent, nous n'en avons nul besoin.

— « Hourrah! du pain! du pain! »

Entendez-vous ces cris sanguinaires?.... Le di-



ner de Susette sera brûlé, et nous allons retomber dans les orages.

Un éclat de rire m'interrompt, je levai la tête et je reconnus, à ma grande confusion, que cette horde de barbares n'était qu'une joyeuse troupe d'écoliers en vacances. Suivant toutes les règles d'un art fort avancé, ils avaient formé le blocus hermétique de leur mentor, et c'était lui qui, debout au milieu d'eux, assisté du panetier à la mine enfarinée, découpait, distribuait, avec une importance magistrale, cette nourriture évangélique.

Je n'oublierai jamais ce tableau, auquel la réaction de mes idées prêtait un attrait de plus. L'air soucieux, inquiet, un peu pédant, bon toutefois et grave suffisamment du précepteur, faisait un charmant contraste avec les mines enjouées de ses disciples. Tandis qu'on ne voyait sur les rondes figures de ceux-ci qu'une insouciance admirable, tempérée par un appétit trop modérément satisfait, on lisait sur les traits composés du ministre..... (je crois bien que c'était un ministre) toute la responsabilité dont il se sentait chargé.

Ceci n'était toutefois que le premier service de



leur repas, je devrais dire la première scène de cette petite guerre contre la faim. L'escalade de la fontaine en fut le second épisode et non pas le moins amusant. Il fallait voir ces pauvres altérés d'eau fraîche, grimper sur les bassins, lutter avec les jeunes filles qui lavaient leur salade, et faire entre eux ces mille polissonneries que l'on trouve de si mauvais ton à quarante ans, mais qui sont si récréatives à douze !... Un des mutins alla même, Dieu me pardonne, jusqu'à embrasser une jeune femme qui s'en allait sa cruche pleine, et ne pouvait ainsi se défendre... Mais celui-là anticipait sur les années...

Enfin, pour dessert, la troupe s'avança en bon ordre vers une frêle échoppe de marchande de fruits. Jamais citadelle ne fut plus vivement enlevée. Le digne général eut même beaucoup de peine à empêcher le pillage. En vain il brandissait son parapluie ; j'ai vu le moment où les plus grands malheurs allaient arriver : mais, grâce au ciel, on n'eut à regretter d'autres pertes que celle d'une quantité de petites poires très peu dignes d'être pleurées. La rage des vainqueurs, je dois le dire,



ne s'arrêta que lorsque la bonne marchande n'eut plus rien à livrer à leur voracité.

Toute la troupe se replia ensuite sur le rivage ; l'air retentit de chants de triomphe ; puis le chef ayant donné l'ordre d'appareiller, les rameurs vigoureux se penchèrent sur leurs bancs, et la flottille disparut à l'horizon.

Pour moi, je restai longtemps pensif sur la rive. Vraiment, me disais-je, ce n'est qu'en voyage qu'on est heureux ainsi. Chez soi tout déplaît, tout ennuie, on y devient paresseux, exigeant, gourmet et triste par-dessus le marché. Ailleurs tout est bien : la fatigue a des charmes, les privations leurs plaisirs, les lits les plus durs sont moëlleux, et les plus chétifs repas deviennent des festins. — Parbleu ! bien sot qui n'en fait pas au moins l'expérience.

Et ce fut là-dessus, cher lecteur, que je partis.

## II

### L'enseigne.

J'ai horreur des conseils. Depuis Eve, notre



mère, ils n'ont jamais servi à rien. Aussi, je le déclare, si je me permets d'en donner dans le cours de ce récit, c'est uniquement, comme tout le monde, pour ma satisfaction particulière : non pas que je ne sois parfaitement convaincu de la vérité de mes paroles ; mais je n'en ai pas pour cela plus d'espoir d'être écouté. Au contraire : plus on a raison, moins on est compris.

Sur ce, je conseille vivement à tous les voyageurs de partir tard et d'arriver de bonne heure. Tout le confortable de la vie du touriste repose sur ce principe.

En effet, les ennuis d'un départ matinal ne sont que trop connus : mauvaise humeur des domestiques troublés dans leur repos, déjeuner malfaisant, danger de rhumatismes ou tout au moins de rhume, fatigues d'un sommeil interrompu, préparatifs nocturnes, oublis inévitables dans la surprise d'un réveil anticipé, et cent autres que j'omets.

L'arrivée tardive n'a pas moins d'inconvénients : point de chambre dans les hôtels, au plus une mansarde ouverte à tous les vents : un souper



cuit, recuit, réchauffé vingt fois dans la journée : un accueil équivoque. Voilà ce qui ne manque jamais au pèlerin en retard.

Tout est changé pour celui qui sait partir et arriver à propos. Il est entouré de soins, de prévenances, d'attentions. Vert-Vert n'est pas mieux reçu chez les Visitandines.

Mais les diligences sont impitoyables !... Bon gré, mal gré, il faut obéir à leur itinéraire : partir avant l'aube, cheminer tout le long sur une route poussiéreuse, dans une boîte étouffante, le long de frais ombrages qu'on ne fait qu'entrevoir, et la nuit parcourir une ville inconnue, à la quête d'un gîte. O postes cruelles ! ce sont là vos arrêts.

Ainsi, à l'heure où l'époux bienheureux souffle avec empressement l'importune lumière, j'allais de porte en porte demander une petite place pour abriter mon serviteur et moi, et je n'en trouvais pas. Des refus sur tous les tons accueillaient ma requête. Je finis même par m'amuser beaucoup de l'impertinence gracieuse que savent prendre en cette occasion messieurs les maîtres-d'hôtels,



pour ne pas dire les aubergistes. Ils ont alors la politesse des grands seigneurs : une bouche mielleuse, avec un grand air de dédain. Tous leurs discours en résumé pouvaient se traduire ainsi :

— Vagabond que vous êtes !... pour qui me prenez-vous, de penser qu'à cette heure il me reste une place dans mon hôtel ? Sachez que j'ai trois maisons , cinq maisons , huit maisons , toutes pleines !... J'ai refusé bien d'autres gens que vous ! Ah ! la bonne tournure pour croire qu'on vous garde un appartement !.. Allez, mon ami, allez au diable. Avec un sac sur le dos , on ne doit pas s'adresser ailleurs.

— Ceci est vrai, Laurent, et s'il y avait quelque part une hôtellerie du diable, du pauvre diable j'entends, c'est là que je voudrais loger. La cuisine y serait peut-être un peu noire, les lits un peu chauds ; mais là j'ose parier qu'il y aurait toujours de la place, et sur le seuil toujours un hôte joyeux pour souhaiter la bienvenue à l'étranger sans équipages.

— Bien possible ! monsieur, répliqua Laurent, homme judicieux ; mais en attendant que cette au-



berge philosophique soit ouverte, il faudrait, je crois, en chercher une autre.

— Avons-nous été au Singe?

— Nous avons commencé par là, monsieur, et nous avons bien vu l'ingratitude de cet animal. Vous refuser, vous! qui avez vanté ses côtelettes et ses fricandeaux!...

— Laurent, le singe ressemble beaucoup à l'homme : garde-toi des médisances. — Allons voir au Faucon.

— M'est avis, monsieur, que le Faucon perche trop haut pour nous.

— Hé bien ! peux-tu me conduire à l'Ours?

— L'Ours ! j'en ai peur : dans ce moment on dit qu'il ne sait trop sur quel pied danser.

— Tu es insupportable avec tes observations... Mène-moi au Sauvage....

— Ah ! monsieur, le Sauvage, quelle triste enseigne ! Je ne m'y fierais pas.

— Est-ce que le nom y fait quelque chose, nigaud !

— Qui sait ? — Pour moi, si j'avais une auberge, je lui choisirais un titre agréable, avenant, tenta-



tif, comme, par exemple, à *la belle Française*, ou bien *au Mouton*. C'est tranquillisant, et les voyageurs y pourraient dormir sans faire de mauvais rêves.

— Mais s'il n'y a pas d'hôtels sous ce patronage, faut-il pour cela coucher à la belle étoile?...

— A la belle étoile... ah! oui, monsieur, j'en suis! voilà encore une enseigne qui me plaît. — Où se trouve-t-il, cet hôtel?

— Mon brave Laurent, je te l'indiquerai demain. Pour aujourd'hui, tâchons d'en découvrir un autre....

— Hé bien! monsieur, si nous nous adressions à la Couronne? Il y a longtemps que je désire y aller.

— Et pourquoi cela?

— Quand je lis les Gazettes, je vois qu'il y est souvent question des Couronnes. C'est celle de France par ci, celle d'Autriche par là, celle d'Angleterre a dit une chose, celle de Prusse en a fait une autre, et il paraît que c'est du cosu. Et je n'ai jamais rien vu de la Couronne de Berne... L'occasion serait belle de savoir ce qui en est, ce me semble.



— Tu es en veine, ce soir, mon pauvre garçon. Et bien! monsieur le lecteur de journaux, frappons à la Couronne de Berne.

Là, comme ailleurs, point de place; aussi, en nous remettant en quête, jecrus devoir faire à Laurent cette petite leçon: — Que ceci t'apprenne, lui dis-je d'un ton pénétré, que les sages se tiennent toujours à l'écart des Couronnes.

— Ah! monsieur, je ne m'en serais pas douté.

Cependant les lumières disparaissaient une à une des habitations; les passants devenaient rares, et nos pas résonnaient sous les arcades désertes. Enfin, dans je ne sais quelle abbaye sans abbé, je trouvai un vaste dortoir vacant: au lieu d'un lit j'en avais trois. Un seul, ç'eût été trop déjà de moitié.

### III

#### **Le cocher, le cheval et le sabot.**

C'étaient, en vérité, un cocher comme il y en a peu, un cheval comme il n'y en a guères, et un sabot comme il n'y en a pas. Le premier appartenait à la triste et nombreuse famille des crétins: le



second n'était qu'un fantôme, une apparence, une ombre ; le troisième moins encore, un débris, un reste informe d'une chose quelconque. Du premier coup d'œil je compris qu'avec cet assemblage j'allais me trouver bientôt dans ce dilemme inquiétant : ne pas avancer du tout, ou marcher si vite, que rien ne pourrait m'arrêter. Mais j'avais donné des arrhes, ma bourse était engagée pour un écu, et avec elle, je ne sais quel faux point d'honneur économique. Puis l'espérance, cette folle compagne, secouait sa poudre d'or sur le chemin, en me criant : « Courage ! tout ira bien... » Et la réflexion ajoutait : « Tout ira bien, même si tout va mal ; » car alors quel pittoresque épisode n'aurai-je pas pour mon album ! Cette pensée me souriait : pour une côte cassée je n'aurais pas donné le chapitre merveilleux dont j'entrevois le sens et la base dans ce fantastique équipage. Lancé sur ce véhicule douteux, n'étais-je pas en effet la représentation de ces existences hasardées sur une idée incertaine ? Ce cheval hyperbolique, cet automédon crétin ne figuraient-ils pas l'esprit de l'homme boiteux, essoufflé, poussif, conduit par l'erreur,



par le corps, si vous voulez? Et cet inutile sabot, n'était-il pas la raison, toujours impuissante à enrayer le char des folies humaines?... Sur combien d'incidents ne devais-je pas compter ensuite pour étendre, pour embellir, pour rendre plus piquant ce thème assez neuf déjà? Des contestations nombreuses ne pouvaient manquer de s'élever entre le sabot et la bête, entre la bête et l'homme, entre l'homme et moi. Récriminations graves, coups, révoltes, murmures, guerre ouverte. — Allons, fouette cocher, tout cela doit arriver. Tout cela arriva en effet et mieux encore que je ne pouvais l'espérer. Jamais route ne fut plus *accidentée*; j'eus de fréquentes angoisses; maintes fois mon autorité fut méconnue; et, pour finir, il fallut aller débattre mes griefs devant l'alcade du lieu, un honnête père de famille qui fumait sa pipe dans le calme du foyer domestique, à côté de sa femme et de ses enfants. Je ne pouvais désirer un tribunal plus paternel; mais ce juge, troublé dans le plus intime coin de ses jouissances, nous renvoya d'assez mauvaise humeur, avec un petit discours moral fort semblable



*aux considérants* de l'arrêt rendu par le singe contre le loup et le renard :

Toi, loup, tu te plains fort, quoiqu'on ne t'ait rien pris.  
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Nous sortîmes donc de là, le cocher et moi, tous les deux battus et tous les deux contents, mon crétin d'avoir son argent, moi de ce nouveau coup de pinceau à ajouter au tableau que je méditais.

#### IV

##### Le sermon.

— Laurent, pourquoi me troubler? Vous savez que, lorsque j'ai entendu un sermon, j'aime à y réfléchir pendant trente-cinq minutes.

— Mais, monsieur!

— Laissez-moi, vous dis-je. Oui, j'ai toujours blâmé ces habitudes frivoles, qui poussent à se répandre au sortir de l'église en visites, en causeries vaines ou méchantes, comme si l'on craignait que, par hasard, une impression sérieuse ne demeurât dans le cœur.

— J'en demande pardon à monsieur, mais...



—Point de mais : vos objections sont insupportables. Laissez-moi. — Et je me levai dans une vive agitation. A peine Laurent fut-il parti que j'eus honte de ce mouvement de colère. Je venais d'entendre sur l'amour du prochain un discours qui n'était pas trop indigne de ce texte, le plus beau, le plus admis, et le moins pratiqué des principes chrétiens.

Aussitôt je sonnai.

— Laurent, j'ai eu tort, que me vouliez-vous ?

— Oh ! monsieur, c'est moi qui suis en faute ; je le disais bien et je ne voulais pas entrer, mais notre hôte a insisté pour parler de suite à monsieur.

— Eh bien ! fais-le venir.

Sur-le-champ M. Geldengufer entra. C'était un petit homme tout rondelet, tout souriant, tout gracieux. Je devinai à sa mine qu'il s'agissait d'une attaque contre mes propriétés, et, sans tenir compte le moins du monde ni du sermon, ni de mes sympathies pour la fraternité chrétienne, je me tins prêt à me défendre de mon mieux.

Après force courbettes et sourires, il s'assit enfin sur le siège que Laurent avait avancé.



— Monsieur est-il content de notre pays? —

— Superbe. En vérité! vous êtes favorisés des cieux.

— Ah certainement! Nous avons beaucoup de voyageurs, beaucoup, beaucoup! Tout le monde trouve la vue magnifique.

— Et vous, monsieur, n'êtes-vous pas du même avis?

— Oh! je suis né ici, vous savez, l'habitude! et puis je n'ai pas le temps de regarder, nous avons tant de besogne!

— Je comprends.... La vue des louis d'or qui roulent dans votre coffre est infiniment plus réjouissante que celle des lacs et des montagnes.

— Hélas! il le faut bien. Et encore que de peine pour mener à bon port ses petites affaires! Sept mois de chômage et des frais sans nombre! L'entretien des maisons, le service, la chapelle, monsieur, la chapelle! une grande dépense, un prédicateur distingué : vous l'avez entendu ce matin?... — Jusque là, je ne comprenais pas le danger, mais à ce mot je vis de quel côté l'ennemi voulait tenter l'assaut; aussi répondis-je négli-



gemment : — Oh ! j'y suis entré en effet quelques instants.... je me promenais, la porte était ouverte, et j'ai voulu voir.

— Ah ! vous avez dû être bien satisfait ! Tous les voyageurs me font des compliments du talent de mon chapelain. Un grand personnage m'a assuré qu'il n'avait rien entendu de mieux à Londres.

— C'est bien flatteur pour vous, monsieur, lui dis-je en m'inclinant.

— Oh ! certainement, je ne l'entends jamais sans verser des larmes.

— Vous connaissez l'anglais ?

— Du tout, mais son ton est si pathétique ! Aussi je suis fier de ce succès et j'espère que monsieur ne refusera pas de témoigner sa satisfaction en mettant son nom sur ce petit livre. Et il m'avancait en l'ouvrant un grand in-folio qu'il avait sous le bras.

— Mais c'est une liste de souscripteurs cela ! m'écriai-je.

— Non, pas précisément. Nous avons seulement pensé que les personnes pieuses qui *auraient été*



*satisfaites, seraient heureuses* de contribuer aux frais considérables de cet établissement religieux.

— C'est une idée bien charitable que vous avez eue là.

La retraite devenait difficile; déjà mon adversaire m'avait mis la plume fatale dans la main : j'étais perdu, si je ne faisais marcher le corps de réserve. Aussi, m'adressant à mon domestique qui se tenait debout derrière moi :

— Voyons, lui dis-je, indiquez aussi *pour combien* vous avez été content.

La manœuvre était habile, j'ose le croire; mais Laurent n'en comprit pas la finesse. — Que de grandes batailles ont été perdues ainsi par la faute d'un lieutenant maladroit ou d'un ordre incompris ! Je fis cette réflexion à part moi, et, machinalement, je continuai à haute voix : — Peut-être Napoléon serait-il encore sur le trône sans une circonstance semblable ....

— Sans un sermon, dit le naïf hôtelier.

Ceci me rendait l'avantage, lorsque Laurent fit cette réflexion profonde :

— Certainement, un sermon n'a jamais pu faire de mal à personne, et surtout....



— Surtout, monsieur le bavard?

— Surtout celui de ce matin qui avait des passages..... ah! monsieur, des passages!.....

L'hôte redevenait radieux et il m'indiquait le registre d'un geste encourageant.

Sans avoir l'air d'y prendre garde : — Hé bien! Laurent, dis-je d'un air dégagé, cite-nous ces passages si beaux. Monsieur, qui n'a pas eu le temps d'aller à la chapelle aujourd'hui, sera charmé, j'en suis sûr, de les entendre, et peut-être y trouvera-t-il encore l'occasion de s'attendrir.

— Si monsieur voulait, il pourrait bien mieux.

— Non, Laurent, non, je suis bien aise de voir comment tu profites d'un sermon. Mets-toi là et commence.

— Ah! monsieur, le commencement, c'est ce que je sais le moins : à mesure que le ministre avance vers la fin, je l'oublie toujours, j'ai beau faire.

— Eh bien! voyons la fin.

Ici Laurent se grattait l'oreille sans répondre.

— Tu nous fais attendre, Laurent.

— Monsieur, pardon, mais j'ai peur d'avoir peut-



être un peu dormi à la fin. Il faisait si chaud, et puis toute la nuit j'avais eu le cauchemar. Ce malheureux punch que j'ai bu hier soir. Ah ! je n'en ai pas fermé l'œil.

— Cependant, ces passages si beaux !

— Ah ! c'est quand il a dit en frappant la chaire et en criant de sa voix la plus forte (car c'est cela qui m'a réveillé). « Oui, ne l'oubliez » plus. Nous sommes tous des frères, les pauvres » et les riches, les maîtres et les domestiques ! » Oui ! il faut vous aimer et partager ensemble » tout ce que vous avez ! »

— Laurent, a-t-il dit cela ?

— Oh oui ! qu'il l'a dit, ce brave homme ! j'en ai pleuré, monsieur.

— Ainsi, Laurent, tu partagerais bien avec M. Geldengufer ?

A ce mot, celui-ci fit le mouvement d'un homme qui voit passer près de lui une bête venimeuse. Jamais je n'ai vu une si drôle de mine effrayée. Mais Laurent, sans y faire attention, répondit simplement d'un grand air de convoitise :



— Oh oui , monsieur, que je partagerais bien !

— Parbleu ! je le crois , et moi aussi ! Mais partagerais-tu avec ce pauvre diable qui va demander l'aumône de porte en porte ?

— Oh ! monsieur, j'ai si peu de chose...

— Tu as beaucoup pour celui qui a moins encore. Des millions d'individus ont , à te demander une part de ton petit revenu, les mêmes droits que tu as à envier ceux de notre hôte. N'est-il pas vrai, M. Geldengufer ?

Je me retournai , il était parti.

## V

### Le Staubach.

Aigle ou pinson, si j'étais oiseau j'aimerais à vivre dans la vallée de Lauterbrunnen. Quel orgueil de planer sur ces abîmes , de gravir, de descendre en un instant ces pentes escarpées ; quel plaisir d'aller visiter d'un coup d'aile ces villages suspendus sur les précipices, comme les nids des vautours, et quelle joie de voler sans cesse des retraites profondes aux sommets éclatants !....

Mais tant que mes pas seront attachés à la



terre, je préférerais des climats plus doux, des contrées moins sauvages, et je me contenterai d'admirer en passant, dans les beaux jours, ces rochers fabuleux, ces hameaux aériens et leurs courageux habitants.

Il est impossible en effet d'imaginer rien de semblable avant de l'avoir vu. De tous côtés la montagne se découpe en parois verticales. On a beau chercher du regard tout à l'entour; nulle pente accessible ne se présente pour y conduire; et cependant à mesure que l'on chemine, partout, en haut, en bas de ces rocs immenses, sur les moindres plateaux, dans les plus petits coins de verdure, tantôt au milieu des granits monstrueux, tantôt à l'ombre des sapins, d'innombrables chalets viennent surprendre et réjouir l'œil du pèlerin.

Il faut croire absolument qu'ils sont là tombés du ciel un beau matin de printemps. Leur architecture pittoresque et gracieuse se marie admirablement avec le grandiose du cadre qui les entoure : la simplicité et le charme de ces tableaux champêtres prennent une saveur particulière au



sein de cette nature puissante. On sent que ceux qui vivent là doivent avoir sous leurs vêtements de laine un grand cœur, sous leurs habitudes naïves une énergie que rien ne brise.

C'est ce qui fait, à mon sens, la merveille de cette vallée, bien plus que le Staubach lui-même. Je serais désolé de faire de la peine à cette cascade ; je ne nie point son mérite, et certainement je reconnais qu'elle a des droits à l'estime de ses compatriotes qu'elle enrichit. Mais ne pourrais-je point lui reprocher l'affreux torticolis qu'elle impose à tous ses admirateurs ?

Je viens d'apprendre à son sujet une chose bien étrange. On dit, et, sans horreur je ne puis le redire ; on dit qu'un spéculateur du pays, un génie *hydraulique*, a eu cette heureuse idée : arrêter les eaux du Staubach sur le sommet de la montagne, et ne leur laisser faire leur chute prodigieuse qu'avec approbation, permission et privilège, à des heures fixées, et à tant par personne pour les spectateurs. — Robert Macaire, le dieu de la commandite, serait jaloux de cette inspiration..... Je vous le disais bien, tout est gigantesque dans cette vallée.



Ce projet, je l'avoue, n'existait pas quand j'ai passé à Lauterbrunnen, et j'ai pu, sans prendre de billet au bureau, me tordre le cou tout à mon aise pour voir tomber du ciel cette averse de perles. Mais je l'avoue aussi, j'ai mieux aimé admirer à ma hauteur, tout près de terre, des tableaux non moins agréables. J'ai crayonné les mélancoliques figures d'une pauvre famille qui vit, qui chante au pied du Staubach, et un peu à ses dépens. Cette famille est composée de cinq filles avec leur mère; quant au père, je ne l'ai pas vu, mais, à en juger par ce petit marmot de trois mois qui crie si affreusement, je dois penser que son absence n'est pas sans solutions de continuité. La différence de taille de l'un à l'autre de ces enfants est d'ailleurs d'une précision mathématique. De l'aînée, qui a cinq pieds quatre pouces, jusqu'à ce petit criard pas un échelon ne manque, pas un degré n'est oublié entre cet *alpha* et cet *oméga* de la langue patriarcale. — O vertu antique! me disais-je en lorgnant du coin de l'œil la figure passablement antique en effet de la vénérable matrone! que de femmes opulentes, jeunes et gra-



cieuses, envieraient ces richesses maternelles!...

Au Staubach, comme ailleurs, comme partout en vérité, j'ai été frappé de la facilité avec laquelle s'entendent des gens qui ne parlent pas le même idiome; non pas peut-être pour ces échanges de paroles inutiles, pour ces conversations sans but et sans résultat, dont il est, au surplus, si j'ai bonne mémoire, recommandé de s'abstenir; je veux dire, qu'il est aisé de s'entendre pour tout ce qui est nécessaire, indispensable, même un peu au delà; et je suis obligé d'en inférer logiquement que nos pères de la tour de Babel étaient bien arriérés. Il est vrai qu'ils ne possédaient pas encore ces lettres merveilleuses, ces signes polyglottes, si universellement compris de nos jours, de quelque nom qu'ils soient baptisés. Batz, penny, sous, creutz, centimes, c'est tout un. A leur vue toutes les portes s'ouvrent, toutes les bouches sourient. Suivez la gamme crescendo, allez jusqu'aux notes élevées des louis, des frédéric, des napoléons... Heureux mortels! je n'ose pas prévoir les effets d'une éloquence si irrésistible. Des chagrins, des difficultés, vous n'en aurez plus, à



moins qu'ils ne vous arrivent de l'abondance des biens, ce qui est très fréquent, Dieu merci !

L'Orient nous envoie la lumière et il en est encore au langage des fleurs : pauvre Orient ! nous savons, nous autres Européens, si le myosotis a jamais empêché l'oubli. Et quelle triste figure n'aurais-je pas fait au Staubach en m'y présentant un bouquet à la main. Pour toutes les fleurs de la création, les nymphes et les prima-donna de la cascade, n'eussent daigné me sourire et chanter ; moins encore abandonner leurs travaux et venir poser devant mes crayons. — Cependant, pour obtenir tout cela, je n'eus qu'un mot à dire, une pièce à montrer, un signe à faire : mes désirs étaient satisfaits aussitôt qu'exprimés. Ces demoiselles m'ont dit toutes leurs chansons : elles ont cédé avec une grâce parfaite à mes exigences de dessinateur : et enfin, prêts à nous séparer, elles m'ont offert en souvenir des pierres précieuses recueillies par leurs mains, au péril de leurs jours, dans les retraites les plus sauvages de la montagne. La plus jolie de ces jeunes filles voulut même saluer ma venue de plusieurs coups de canon. — Non, lui



dis-je en lui serrant la main ; les sentiments vrais ne veulent pas de bruit ; notre amitié n'a pas besoin de pétard.

Plus loin je rencontrai encore des vieillards, des femmes, des enfants, avec lesquels je fis bonne connaissance par le même moyen de conversation. — Toutefois, je dois en prévenir, ce procédé a un inconvénient : il s'épuise. En rentrant à l'auberge ma cervelle était vide, je veux dire ma poche. Alors, ne voulant pas être en reste de politesse avec toutes les bonnes gens qui me saluaient, je donnais, et c'était également bien reçu, un cigarre aux garçons, aux jeunes filles..... un baiser.

## VI

### **Le papillon du Grindelwald.**

Qui ne se souvient de la tragique histoire de ce ministre vaudois mort au Grindelwald, dans une crevasse de glacier ? Les véritables Messagers boiteux de la Suisse l'ont racontée, voire même illustrée, et il n'est pas un ami de cette littérature



patriotique qui n'ait versé des larmes sur le sort de l'infortuné Mouron. Sa tombe est au cimetière du village de Grindelvald. Une pierre noire, debout contre le mur de l'église, rappelle en lettres d'or cette fin prématurée. Elle en accuse son imprudente ardeur à admirer les merveilles de la création, et elle apprend au monde que ce sont ses amis qui lui ont élevé ce souvenir.

O mes amis, quand je mourrai  
Ne m'élevez aucune pierre  
Sur la terre où je dormirai ;

Car, pour prix de ce généreux sacrifice, vous pourriez vous croire aussi le droit de me charger d'une part de vos misères, et les miennes suffisent à ma mémoire.

Je me porte garant pour M. Mouron : il n'a pas cru qu'il était besoin de venir au milieu des Alpes et de chercher le vertige sur le bord d'un gouffre pour connaître, pour sentir la puissance infinie. Il aimait la nature, il voulait en deviner les secrets. Mais il savait qu'un brin de mousse, qu'un insecte, en disent autant que ces colosses sur les grandeurs de l'Eternel.



Cette vérité m'est apparue ce jour-là d'une manière bien vive et bien frappante. A l'heure où le soleil jette son rose adieu aux cimes élevées, je laissais errer mes regards parmi ces champêtres habitations éparses sur les coteaux, comme les nids d'hirondelles au toit de nos maisons; j'allais demander à toutes le secret de cet air de paix et de calme qui les environne, plein de ce doute amer que peut-être la tristesse se cache aussi sous ces dehors rians: et, lorsque cette pensée me revenait, comme la première colombe partie de l'arche sans avoir trouvé le rameau consolateur, alors mon âme affligée s'élançait sur ces pics inaccessibles, dont le rude et imposant aspect forme un si vif contraste avec la paisible paroisse qui dort à leurs pieds.

Ainsi allait ma rêverie de la montagne à la plaine, de la forêt au vallon, suivant la nuit qui, par degrés, montait, montait, enveloppant tout, la nature et mon cœur, dans les plis de son voile assombri.

Bientôt je tombai dans une méditation si noire, que Young, le nocturne poète, l'eût enviée. et



qu'elle eût fait honneur au plus chevelu des désenchantés romantiques. Le ciel, qui aime la joie, quoi qu'on en dise, eut pitié de moi. Il m'envoya une fée, un bon ange, mieux encore, un ami, et bientôt mon esprit calmé remonta dans les sereines régions de l'espérance, avec ce compagnon de ma jeunesse, avec cet ami d'autrefois... Mon Dieu ! puis-je lui donner une seconde fois ce nom, moi qui jadis n'aimais sa race que pour la clouer ignominieusement en croix sur des planchettes de naturaliste?..... Ami, oui, sois-le désormais, sphinx magnifique, admirable insecte du crépuscule. Car ce n'était rien autre qu'un de ces beaux papillons du soir. Je le reconnus bientôt ; il vint à double reprise passer devant mes yeux, comme pour appeler mon attention ; puis il se dirigea vers une belle touffe de phlox que je voyais à quelques pas devant moi, au milieu d'un jardin. Je l'y suivis : d'un coup d'aile il disparut, revint, tourna plusieurs fois sur ma tête, et satisfait sans doute de mon air pacifique, il se mit à faire son repas sous mes yeux. Le couvert était splendide, table de prince, service de roi : chaque étoile ouverte



lui présentait sa part d'ambroisie et de miel. Aussi quel empressement, j'allais dire quelle gloutonnerie ! Il allait et venait avec une activité merveilleuse, frappant l'air de ses ailes si rapidement qu'elles semblaient immobiles. On eût dit qu'il ne s'approchait pas des fleurs, cherchant seulement la plus belle pour s'y poser, mais sa trompe toute déployée n'en oubliait aucune, et je les voyais toutes frémir tour-à-tour sous son baiser gourmand.

Qu'il était beau ainsi, libre, fier, heureux, roi des airs ! roi des fleurs ! Que les couleurs diaprées de son corps et de ses ailes paraissaient éclatantes aux dernières clartés du couchant !

Homme vain, homme orgueilleux, viens maintenant ; regarde et dis si cet être si frêle, si éphémère, ne porte pas en lui l'empreinte de la main toute-puissante, aussi bien que ces rocs effrayants, aussi bien que toi-même, être également frêle, également éphémère, et cent fois plus misérable que lui ! Plus docile que toi, il cède sans révolte à ses instincts : plus sage, il ne se crée pas des besoins factices ; plus heureux, il a de belles



amours et nul calcul impie n'en vient troubler la douceur!

Je faisais en moi-même cette belle apostrophe, en songeant à ce pauvre M. Mouron et à son épitaphe; puis revenant à mon ami le papillon, je laissai échapper ce vœu un peu sybarite : que je voudrais être aussi sûr que toi, mon cher sphinx, de trouver ce soir

Bon souper, bon gîte et le reste !

Que te manque-t-il, et que ne m'est-il donné d'aller passer la veillée avec toi? Aimable compagnie t'attend sans doute, mon gaillard! Al-lons, fais bonne provision. Viens de ce côté : tiens, voilà un chèvre-feuille qui ne veut pas se fermer avant d'avoir reçu ta visite. Approche avec toute confiance; ne crains rien; ils sont loin, bien loin pour moi les jours de l'enfance sans pitié. Je ne vous aime plus d'un amour égoïste et cruel, je vous aime pour vous, je vous aime, fleurs vivantes, comme un mot admirable de cet admirable livre de la création, dont moi-même je ne suis qu'un autre mot triste et désolé....



A ces pensées d'autres succédèrent. Le mirage des rêves de la jeunesse reparut à mes yeux, et son éclat rendit le présent si nu, si dépouillé, si stérile que... que... je ne sais ce qui se passa en moi... mon cœur s'arrêta, un frisson courut dans tout mon corps,... le bonheur de ce petit animal me troubla, je devins jaloux... avant que je me fusse rendu compte de cette sensation, je l'avais saisi, je tenais dans mes doigts cette fleur, cette merveille, cet ami... j'allais lui donner la mort... — Non, non, dis-je plein de confusion, qu'au moins l'un de nous soit heureux !...

## VII

### Le touriste philosophe.

En montant au Giesbach, je fus arrêté par un vieillard ; il demandait l'aumône ; tout en lui, je l'avoue, autorisait cette manière de vivre. Rien de plus délabré que son costume ; le fil blanc en maint endroit s'y montrait avec la fierté d'un protecteur impertinent. Des souliers à semelles hypothétiques, un chapeau ventilateur, une barbe in-



culte, un sac de toile sur l'épaule, un bâton de houx à la main : voilà mon homme.

Je le questionnai sur son pays, sur son état, cherchant naturellement dans cette enquête des raisons pour lui donner le moins possible; mais ses réponses détendirent la fibre argentifère, et ma bourse eut des regrets de mon indiscretion. Moi, je n'en eus pas.

Il était Valaisan et parcourait l'Oberland... pour le voir, comme vous, comme moi, comme le plus ennuyé de tous les lords de la Grande-Bretagne.

Et pourquoi pas? .... il était touriste, mais pauvre; ce n'était pas sa faute. Il eût bien préféré naître riche et pas touriste du tout.

Toute sa vie il avait rêvé courses et voyages, et pour surcroît de tentation, la destinée l'avait fait barbier. On l'était de père en fils dans sa famille, de temps immémorial. Noblesse oblige. Deux rasoirs sur un écusson valent bien deux épées en sautoir. C'est mon avis; c'était le sien; et ces armes de famille, peintes sur sa maison, l'indiquaient aux passants. Aussi nul voyageur ne s'arrêtait dans son village sans se faire *accomoder*



par lui, et sans laisser en même temps dans sa boutique quelque souvenir de voyage. Celui-ci contait son ravissement à la vue de tant de choses nouvelles; celui-là ses aventures piquantes; aucun ne parlait de ses ennuis, de ses mécomptes, encore moins de ses dépenses : de sorte qu'un beau jour la vieillesse venant, notre coiffeur s'était dit : l'ouvrage ne va pas, le pain manque, si j'allais faire aussi mon petit tour.... et le voilà sur le chemin.

— Oui, monsieur, me disait-il; pour un pauvre diable, voyager c'est consolant. On voit de plus près l'ennui des gens riches, le vide de leurs plaisirs. Je n'ai remarqué que des airs tristes, des visages sombres. L'habitude gâte tout. Le repos et la paresse, qui nous semblent si bons à nous autres, deviennent bientôt insupportables. Pour moi, je suis content de m'en être donné une bonne fois, de la paresse, tout mon soûl. Je suis sûr maintenant d'avoir la force de travailler jusqu'aux derniers de mes jours. Les gros messieurs et les grandes dames crient beaucoup contre les malheureux qui se grisent quelquefois, ou qui





s'amusent un peu, ou qui ont un enfant de trop. Je ne savais pas pourquoi ceux qui ont tout à foison étaient si durs pour les petits extra du pauvre... Eh bien! je comprends à présent. Dire du mal d'autrui est le seul plaisir qui leur reste, tant ils sont rassasiés des autres. Celui-là ne lasse jamais. Puis, ils se font accroire ainsi que s'ils ont beaucoup de biens, c'est par leur sagesse, par leur vertu, et qu'ils n'en doivent rien à de moins heureux. Petit calcul doublement agréable.... Après cela, si cela leur plaît, qu'ils en prennent à leur aise; je n'en veux rien pour mon compte, et j'ai, Dieu merci, rencontré de bonnes gens. Je ne parle pas de vous: vous avez l'air pas méchant. Vous me donnez sans grimace et vous me parlez, ce qui est encore une bien meilleure charité. Mais enfin tout cela vous amuse, vous courez pour dépenser, et vous laissez tomber quelques creutz le long du chemin.... Ce n'est pas encore là de quoi aller en paradis. Mais j'ai trouvé de bons paysans qui me prêtaient un lit, me faisaient une place au coin de leur feu, et mettaient mon couvert à leur table. Il n'y en a pas partout de ceux-là, et j'ai



dormi plus d'une nuit dehors, sans souper. Mais enfin il y en a.

—Et quel chemin avez-vous suivi? dis-je en l'interrompant.

—J'ai passé la Gemmi ; je suis venu à Thoune, beau pays, dommage que le vin n'y soit pas meilleur. — C'était le camp et jour de revue. Toutes les chances!... Oh! les beaux soldats et les bons enfants! J'ai trinqué avec eux : ils régalaient, bien entendu, vu l'état de ma caisse. De là, tout piétinant, je suis venu à Untersee, m'arrêtant par ci, me reposant par là, et, comme de juste, je n'ai pas manqué de faire une petite dévotion à saint Béat : cela ne peut pas nuire. Savez-vous ce que j'ai trouvé de beau à Untersee! C'est la femme du *buraliste* de la poste. Oh! la Jungfrau? toute Jungfrau qu'elle est, est bien peu de chose à côté : c'est mon sentiment. Pour Interlaken, voilà, j'ai été bien aise d'y passer : cela m'a donné une idée de l'Angleterre ; mais je n'aurais pas voulu y rester une heure. On ne m'y comprendrait pas, bien sûr. Puis tout est plat et humide à l'entour. J'aime bien mieux Bönigen et Isetvald : c'est ça de la



Suisse, et de la belle, et de la bonne. Un sentier qui monte ou descend toujours, tantôt sous les arbres, tantôt sur le rocher, et ce beau petit lac, couché au soleil, entre les vertes montagnes, comme un enfant qui se balance dans son berceau. — Je viens de voir le Giesbach : nous avons mieux, vous savez. Demain, je vais à Meyringen, de là au Grimsel, puis à la boutique, et vogue la galère ! La plus belle existence n'est pas celle qu'on croit, et avec de la bonne humeur on est bien partout.

— Oui, répondis-je, même chez soi...

— Ah ! monsieur, il faut tout dire, j'ai une femme, et les absences, de temps à autre, ne font pas mal dans un ménage.

## VIII

### La pluie.

Il pleut, il pleut, bergère !... Quelle charmante inspiration de Fabre d'Eglantine ! Je ne pourrais croire qu'elle est née au milieu des plus vives préoccupations républicaines, pendant la Terreur



peut-être, si je ne connaissais la puissance de la *réaction*, et si je n'avais lu le discours de M. Scribe, lors de sa réception à l'académie française<sup>1</sup>. La réaction en effet est une force immense, encore inconnue et dont je recommande l'étude aux jeunes mathématiciens sans emploi ; il y a là peut-être le secret d'une machine de la force de cinq cents chevaux. Qu'on se figure Fabre sortant d'une séance orageuse de la Convention, agité, sombre, plein d'inquiétudes, sur l'avenir de son pays, sur le sien propre que troublent de noir présages : tout-à-coup calmé, attendri par ce tableau que rêve son imagination : « Il pleut, bergère.... » — Pardon, dit un censeur, Philippe-François-Nazaire Fabre n'a point inventé : « Il pleut bergère : » il n'a fait que traduire. Avant 92 ma vieille grand-mère chantait cette romance, en patois romand ; elle l'avait apprise de son aïeule, et, s'il faut l'avouer,

<sup>1</sup> M. Scribe, dans son discours, développait fort spirituellement ce paradoxe ; l'esprit général de la chanson a toujours été opposé au caractère du siècle ; ainsi idyllique et vertueuse sous Louis XV, sentimentale sous l'empire, guerrière sous la restauration, etc., etc.



l'original est plus naïf, plus gracieux encore que l'imitation, toute charmante qu'elle soit.

Qu'importe! il s'en est souvenu, lui, le poète, dans une heure d'amère tristesse. Cette image de la vie champêtre a rasséréné son cœur: il l'a comprise, il l'a écrite à son tour. Et même, si je m'en souviens, il y est revenu à plusieurs reprises; n'a-t-il pas écrit une *suite*? Ah oui.... mais les *suites* sont de trop le plus souvent, et celle-ci ne fait pas exception. Le tableau étant fini, achevé, rien n'y manquait.

Deman ma mère et mé  
N'audrein trova ton peire,  
Savei cein que deré.

Au mot de mariage la poésie s'arrête: elle ne doit pas aller au delà. Ce sont ses colonnes d'Hercule. Plus loin règne la prose, bonne ou mauvaise, limpide ou troublée, mais prose toujours.

Pour moi, touriste aventureux, qui chemine au hasard du temps et de l'occasion, je me permettrai de faire ici, à propos de la pluie, quelques excursions dans le domaine conjugal. Il faut que



je le dise : ce n'est point un vain caprice qui me pousse. Ce que j'ai vu, je l'ai sur le cœur et je le raconte le plus gaîment que je puis, parce que... parce que....

Cette raison en vaut bien une autre.

La chose est grave toutefois, et je prie très sérieusement les demoiselles à marier de lire ce chapitre.

Elles y trouveront la preuve d'une vérité importante, que je formule tout de suite par cette aphorisme philosophique.

« Ne pas faire son voyage de nocces après le mariage, mais le faire avant. »

On pourrait ajouter : « Et par le plus mauvais temps possible. » Ah ! si vous saviez, mademoiselle, comme l'amour et le soleil s'entendent pour tromper les jeunes filles. Il n'est cœur si glacé qui ne s'échauffe un moment sous cette double influence. Vous avez vu un glacier par une belle journée de juillet. De petits ruisseaux sortent en gazouillant de tous côtés, des fleurs s'empressent de naître trompées par cette eau et par ce ciel brûlant, puis un nuage passe, le froid revient, et



l'éternel hiver, un seul instant détrôné, reprend son sceptre d'une main plus ferme et plus sûre. Ainsi du cœur de beaucoup d'hommes. Ne jugez pas du soir par le matin, de l'automne par le printemps; ne mettez pas votre espérance sur un fugitif rayon d'été!

Vous souriez, et ce petit air d'incrédulité vous rend, s'il est possible, encore plus jolie. Votre miroir a raison; je devrais avoir tort. Ecoutez cependant mon histoire.

Il y avait une fois, c'était hier, une princesse belle comme le jour. La nature, qui vaut bien une fée, l'avait ornée de tous les dons; la fortune était le moindre de ses agréments. Jugez, mademoiselle, si les prétendants furent nombreux. Elle en choisit un, le plus beau, le plus aimable, le plus spirituel, le plus... tout ce qui vous plaira; et ainsi ferez-vous, je l'espère.

Ils partirent dès qu'ils furent unis : c'est l'usage; usage charmant et très convenable, quoi qu'en disent les mamans. Quelle joie d'être seuls, quand on a tant de choses à se dire ! Une bonne voiture, un beau pays à visiter, la Suisse, les Alpes ! Heureux



les jeunes, les riches et les amoureux! — J'ai rencontré ce couple à toutes mes étapes! à Thoune, au Staubach, au Grindelvald, partout,... et nulle part je n'ai pu glisser un petit mot dans leur tête à tête. Les simples politesses de touristes paraissaient les fatiguer l'un et l'autre. Enfin, me disais-je, Dieu merci, en voilà deux qui peuvent se passer de tout le monde. Que Dieu les bénisse et leur donne beaucoup d'enfants!

Je ne devais pas garder cette illusion.

Le hasard nous rassembla une dernière fois à l'hôtel du Reichenbach. Il pleuvait ce jour-là, comme il pleut sous l'équateur. Les montagnes avaient disparu dans l'épaisseur des nuées; on ne voyait que torrents, mares, lacs, déluge. — Il fallait se résigner, attendre, et ce n'était pas un spectacle sans intérêt que celui de cette foule de touristes désappointés. Tous prirent d'abord gaiement leur parti. Ces gens, inconnus hier, indifférents l'un à l'autre, se réunirent pour supporter en commun le poids du mauvais temps. L'adversité est un grand socialiste. Chacun mit ses petites ressources à la disposition de tous, et les



heures passèrent légères et gaies, au grand étonnement de plusieurs. N'y a-t-il pas là une de ces leçons profondes, peu neuves, mais très consolantes, comme celles que débite l'illustre Bilboquet?

Notre couple toutefois ne parut pas s'en apercevoir. Il se tint à l'écart et d'abord rentra dans ses appartements. J'enviais les douces occupations que la solitude devait lui fournir!... Mais bientôt le jeune homme descendit au salon, l'air affreusement ennuyé; sa femme le suivit. Une légère ombre de tristesse la rendait encore plus séduisante; elle alla s'asseoir auprès de son mari : il n'y prit garde...

Je le vis bientôt se lever, errer dans les salons, prendre un journal et le rejeter sans le lire, allumer un cigarre, ouvrir un livre, retourner au baromètre, et le frapper avec colère, dessiner sur la vitre humide des profils fantastiques... et tout cela de l'air le plus maussade et le plus conjugal qui se puisse imaginer. Il m'aurait diverti, je l'avoue, si je n'avais vu toute cette maussaderie se réfléchir en noire tristesse dans le regard de la jeune épouse.



— Mon ami, lui dit-elle en s'appuyant amicalement sur son épaule, vous êtes triste....

— Parbleu ! il y a de quoi ! — et il fumait plus fort, comme une locomotive qui se fâche.

— Pourtant, nous sommes ensemble... reprenait la belle Danoise avec tendresse.

— Beau plaisir dans une auberge pareille ! répondait aigrement le doux préféré. — Et il fumait.

— Nous ne sommes pas les seuls, ajoutait-elle avec une persévérance et une douceur admirables.

Lui, à ce mot, repartit en pirouettant sur ses talons : — Parbleu ! je le vois bien ; mais cela n'en est pas plus amusant.

— Grand merci de la politesse ! répliqua gaiement un Français, que le domino n'empêchait pas de prêter l'oreille à ce qui se disait autour de lui, — Il a raison de s'en aller, ce grand blond ! Il fait de l'embarras comme un double six, et il est bête comme un double blanc !... Pauvre petite ! quel gros lot elle a eu là.

Pour moi, je suivis mes deux personnages dans



la chambre voisine, et, sous prétexte d'examiner des ouvrages en bois, voici la conversation que j'entendis. Vous y mettrez aisément l'accent convenable; figurez-vous un ours et une fauvette s'entretenant ensemble :

*Elle.* — Le Reichenbach sera bien beau demain.

*Lui.* — Oui!... mais nous n'y retournerons pas, j'espère!

*Elle.* — Eh bien! nous poursuivrons notre route!

*Lui.* — Par ce temps-là peut-être?

*Elle.* — Il cessera, mon ami.

*Lui.* — Bah! Dieu sait quand. Dans ce damné pays, le soleil a peur de s'enrhumer!

*Elle.* — Alors, nous retournerons directement chez nous.

*Lui.* — Ce sera bien agréable, après un voyage manqué!

*Elle.* — Manqué! Ah! Jules, vous avez peu de mémoire.

*Lui.* — Oui, certes! manqué et bien manqué! On ne m'y reprendra pas à courir le monde!

Alors je vis des larmes trembler aux paupières de la jeune femme.



Hélas ! pensai-je, les plus cruels ravages de ce mauvais temps ne se seront pas fait sentir au dehors, dans ces campagnes qui demain déjà auront retrouvé leur sourire. Les cœurs blessés sont consolés moins vite, si jamais ils sont consolés !

## IX

### Un chat.

La scène que je venais de voir m'avait attristé. Je montai à ma chambre dans la ferme intention de résoudre le problème du bonheur conjugal, dussé-je y passer trois ans et aligner autant de calculs que M. Leverrier en a faits pour découvrir sa planète. Car enfin, si les perturbations d'une planète peuvent se calculer d'une manière si sûre que la cause en puisse être déterminée, pourquoi ne trouverait-on pas aussi les influences mystérieuses, les raisons, les causes des perturbations visibles et invisibles, favorables ou néfastes de ces autres étoiles, les femmes ? Cette découverte, certes, vaudrait bien celle d'un astre nouveau et ne mériterait pas une gloire moins grande.



Elle aurait même, il faut le dire, une application si directe, elle serait d'un usage si général et si multiplié, qu'elle ne manquerait pas d'éclipser toutes les inventions de la terre et toutes les comètes du ciel.

De quoi s'agit-il? De peu de chose, à ce qu'il semble. Dieu ayant fait les âmes paires, il ne faut que les réunir : tout est là. Rien ne paraît plus aisé; et pourtant, que d'erreurs la société, le monde, l'occasion, les convenances, font faire dans ce choix si facile ! Que de gens prennent, au faux éclat des lumières terrestres, le bleu pour le vert, le jaune pour le blanc.

J'ai vu deux femmes malheureuses retrouver le bonheur par un échange mutuel de leurs époux. Remède héroïque, j'en conviens, et dont il vaudrait mieux se passer. Précisément, c'est le problème à trouver. En voici la formule :

Indiquer les justes conditions de sympathie qui peuvent assurer la paix du ménage.

Une première chance favorable sans doute, c'est de faire le contraire de ce qui se fait généralement. Mais ceci n'est pas assez mathématique. Cherchons donc l'X miraculeux.



— Laurent, des plumes, de l'encre, du papier ; beaucoup de papier , une rame tout entière. Laurent ! Eh ! bien , vous ne m'entendez pas ! Qui donc vous intéresse si fort à cette croisée ?

— Monsieur. .... pardon ! .... mille excuses. . je regardais un chat.

— Ne dirait-on pas que c'est un animal bien rare ! Un chat ! ....

— Il y a chat et chat , monsieur, et celui-ci m'a rappelé une petite histoire conjugale...

— Conjugale, vraiment ! Eh ! bien , voyons. Cette histoire vaudra bien peut-être un calcul algébrique. Commence ton récit et tâche d'être clair.

— Je ferai de mon mieux, monsieur. Hum ! hum ! j'y suis. — Je regardais donc l'averse tomber, pour me distraire, car c'est très amusant de regarder la pluie tomber, quand elle tombe bien, et je pensais : Bien sûr, on ne mettrait pas un chien à la porte par ce temps... Je disais cela, monsieur, et que vois-je ! ... Un chat qui s'en allait trotinant, la queue en l'air, le nez au vent, comme si de rien n'était. Ce chat, monsieur, était tout blanc et il avait la queue noire.



— La couleur y fait-elle quelque chose ?

— Oh ! ça fait tout, car je suppose qu'il eût été jaune, ou gris ou tacheté, je n'y aurais pas seulement fait attention, et je ne vous raconterais pas mon histoire.

— Ainsi, Laurent, sans cette juste appréciation des couleurs, la vérité philosophique qui va jaillir de ton récit, j'en suis sûr, eût été enfouie peut-être longtemps encore. Ceci est gros de conséquences.

— Quant aux conséquences, monsieur, je n'en peux pas parler ; mais il n'y a peut-être au monde que ces deux chats blancs avec la queue noire, et celui-ci m'a tout de suite fait songer à l'autre. J'en ai, au premier coup-d'œil, reconnu les allures, et je l'ai apostrophé ainsi (dans ma pensée, monsieur, vous comprenez) : — « Certainement, toi, « ce n'est pas pour prendre des souris que tu vas « courir les gouttières par ce déluge.... je te de- « vine, va, trotte ; mais si M. Rémy était là, « il saurait bien te mettre à la raison. »

— Quel est ce M. Rémy ?

— C'est un propriétaire de mon pays, un vrai



et bon Champenois et pas du tout mouton, quoiqu'en dise le proverbe. Il avait, monsieur, un chat et une femme avec lesquels il vivait de son petit revenu, partageant sa tendresse entre ces deux chers objets. — Le chat était tout comme celui que je viens de vous dépeindre, et sa femme, monsieur, ah ! sa femme, était aussi toute blanchette et mignonne et câline.... câline, que c'était un plaisir. Rien qu'à la voir, on sentait je ne sais quoi vous remuer dans le cœur.

Par grand dommage, M. Rémy avait bien quelque vingt ans de trop. Son chat était toute sa famille. Aussi il l'aimait!.. mais il ne suffit pas d'aimer, monsieur, et Raton devait lui causer bien des chagrins. Hélas ! qui n'a pas les siens ! — moi, qui vous parle, monsieur...

— C'est bon, c'est bon ! Tu me les diras une autre fois. Poursuis ton récit.

Ici Laurent essuya une larme, puis il reprit.

— A peine Raton eut grandi, qu'il se laissa entraîner par les passions les plus désordonnées. A ce point qu'un soir il disparut de la maison.... je puis dire paternelle. — Vous concevez les in-



quiétudes et les pleurs. M. Rémy jura cent fois qu'il saurait l'en punir... Mais, enfin, l'enfant prodigue revint, et tout fut oublié. Pendant plusieurs jours sa conduite fut régulière ; on le crut corrigé. Vain espoir!... Un beau jour, il fit son paquet et repartit de nouveau.

Jugez du désespoir! on fit prendre des informations de tous les côtés. A défaut du télégraphe, on se servit, pour répandre cette nouvelle dans toutes les directions, des commères du quartier, et vous pouvez croire qu'elle courut avec la rapidité de l'étincelle électrique. Tout fut inutile : le fugitif sut échapper aux recherches les plus actives. Pour le coup, M. Rémy fut inexorable. Sa femme avait beau supplier. « Non, non, répondait-il, ton éloquence n'attendrira point l'inflexible justice. Récidive! cas grave! ne m'en parle plus. Je ne l'ai pas élevé, je n'ai pas pris soin de son enfance pour son plaisir à lui!.... »

— « Mon ami, on n'aime pas les gens pour soi; il faut les aimer pour eux!

— « Ah! l'ingrat, reprenait le Champenois infortuné en se couvrant la figure de ses mains, l'in-



grat!... Que lui manquait-il? n'avions-nous pas pour lui les soins les plus tendres? Sa pâtée à à toute heure et point de souris à prendre...

— « Sans doute! répliqua la bonne dame, mais quoi! la jeunesse a ses égarements.... elle ne passe que trop! hélas! »

— Soit repentir, soit nécessité, Raton revint, maigri et l'oreille pendante; il n'avait pas fait chère grasse dans ses voyages. Son air piteux ne désarma point le maître irrité; il s'en empara sur-le-champ, le mit dans un sac bel et bien lié...

— Hé bien! avec une pierre au fond, et il l'a jeté à l'eau. C'était bien la peine de me faire écouter si longtemps pour en venir à cette conclusion...

— Du tout, monsieur, il ne le jeta point à la rivière; mais le porta je ne sais où, et quand il revint une heure après : — « Maintenant, dit-il, il sera sage, j'en réponds.

— « Le pauvret! il sera malheureux, soupira madame Rémy.

En effet, bien des jours il fut triste, souffrant, abattu, puis la santé revint, mais non pas la gaiété; il



sembla toutefois se contenter des caresses de ses maîtres. Peu à peu on le vit reprendre ses petites habitudes intérieures, et jamais depuis il ne montra la moindre velléité de fuir le seuil domestique. Aussi M. Rémy triomphait, et souvent le soir il s'écriait : — « Je te le disais bien, ma chère, et tu le vois, tout cela n'est qu'affaire d'habitude. »

## X

**Dernière ressource.**

Décidément je déclare insoluble la grande question que j'aurais voulu étudier. Nul Œdipe pour cette énigme ne s'est encore présenté : c'est le cas de donner sa part au chat, non pas toutefois à celui de Laurent, et je suis bien fâché de vous avoir répété son histoire. L'ennui excuse bien des choses ; il pleut toujours. La tristesse semble avec l'humidité gagner de proche en proche tous les habitants de l'hôtel. Les jeux ont cessé, les causeries se sont éteintes une à une, comme des lampes qui n'ont plus d'huile.

— Quelle charmante chose que les voyages !



s'écria tout-à-coup l'un de mes compagnons d'infortune.

— Charmante ! ils forment le caractère ; c'est l'apprentissage de toutes les vertus, à commencer par la résignation, la plus utile sans contredit, dans cette vallée de larmes et d'averses.

Là-dessus chacun de dire son mot, et la gaiété reparut un instant. On sait que le mérite de la locomotion n'est jamais mieux apprécié que par les prisonniers ; mais bientôt ce sujet s'épuisa comme les autres et tout rentra dans le silence.

C'était le moment d'avoir recours à l'une de ces ressources suprêmes, que le touriste prudent ne manque jamais de tenir en réserve pour les grandes extrémités. Quand je vis qu'il ne me restait aucun moyen de gagner l'heure du souper sans mourir du spleen, j'ouvris mon sac, et j'en tirai... une liasse de vieux journaux.

Des journaux contre l'ennui ! c'est donc de l'homeopathie ?

Précisément ! il ne faut que connaître les doses et la qualité. — D'abord, cela va sans dire, peu, très peu, fractionnez le remède à des millionnièmes



de grain, dans votre régime habituel. Ce point est connu : c'est l'*a*, *b*, *c* de la doctrine.

Il n'en est pas de même de la qualité. Ici je me sépare complètement de la routine ; je deviens inventeur, et je me propose de demander un brevet à plusieurs cours étrangères.

L'usage veut qu'on se fasse servir son journal le matin, tout frais, comme un panier de framboises ; moi, je prétends que les journaux sont comme les vins ; ils gagnent en vieillissant, ils deviennent salutaires, légers, fortifiants, d'une digestion facile, d'une saveur douce et flatteuse ; en un mot, ils changent complètement de nature.

Que de tempéraments gâtés, de santés détruites, tout au moins que de temps perdu, par l'habitude journalière de cette nourriture indigeste ! On s'accoutume à s'ennuyer de tout et à vivre de cet ennui. Si les voyages sont utiles, c'est sans doute pour sevrer forcément de ce lait frelaté. Mais alors, au départ, que les touristes n'oublient pas de mettre dans un coin de leur valise une demi douzaine des plus vieilles gazettes de leur collection : ils verront bientôt la différence et ils apprécieront mon système.



Rien à perdre en fait de nouvelles : elles sont toujours les mêmes. Deux ou trois vols, autant d'assassinats, un suicide de jeune fille, le serpent de mer et le Mathusalem retrouvés. Voilà le fonds invariable.

En politique : le roi des Français marie un de ses fils, la reine Victoria est dans une position intéressante, l'Espagne change de ministère. Cela est encore de toutes les saisons.

Pour les discussions sérieuses, — ou soi-disant telles, — pour les grands problèmes à l'ordre du jour, ne vaut-il pas mieux les étudier, alors que toutes ces choses étant résolues, ou abandonnées, on peut y joindre le commentaire implacable de l'expérience?... N'est-il pas instructif de revoir, de loin et de haut, ces théories et ces personnages que le temps a remis à leur place véritable? — Bulles de savon, météores passagers, un instant lumineux et maintenant évanouis pour toujours.

Quoi ! nous nous sommes passionnés pour si peu ! nous avons combattu pour ces fantômes ! Ces hommes et ces idées, qui ont tant occupé le monde, où sont-ils ?



Où sont les neiges d'antan ?

Oh ! projets superbes, colossales petites intrigues ! douleurs, joies, mécomptes, victoires ! Comment ! vous n'étiez que cela, un peu de fumée, un peu de poussière stérile, que le vent a balayées et dont il ne reste plus de traces.

La lave ardente est devenue un marbre froid, que je puis toucher et tailler à mon gré.

Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ?

Il sera Dieu !

Il sera l'histoire. Je lis entre les lignes de cette polémique enterrée les leçons de Tacite, et de Suétone.

Le présent m'explique le passé et celui-ci m'enseigne l'avenir.

N'est-il pas agréable aussi, et utile, de reconnaître dans les sentiments d'un auteur inconnu, l'expression de ce que soi-même on a pensé autrefois, de se juger avec lui ou de se refaire jeune un moment en retrouvant quelques rêves laissés aux épines du chemin ? Dans ce siècle où l'on vieillit si vite, où l'avenir nous manque toujours, lequel



de nous ne se laisse pas aller volontiers à rappeler le passé pour supporter le présent !

Vous comprenez maintenant pourquoi la soirée m'a semblé courte avec mes vieux journaux, et vous n'oublierez plus d'en emporter dans vos voyages.

Si le ciel vous sourit constamment, si l'orage ne vous arrête jamais dans un hôtel Reichenbach, vous trouverez encore, en mainte occasion, à reconnaître les avantages de la presse quotidienne, gardée et mise en réserve pour les cas inattendus.

## XI

### Bains et cascades.

Je n'ai point parlé hier d'un précieux avantage que procure la lecture des vieux journaux, parce que, il en faut convenir, cette qualité appartient au même degré, pour le moins, aux journaux les plus récents : à savoir... un sommeil calme et profond. J'en ai fait la douce expérience; aussi mes premières pensées ce matin étaient toutes sereines; les nuages qui couraient



encore le long des crêtes des Alpes ne m'effrayaient plus : Bah ! disais-je en tirant mes bottes ; Hébel, mon ami, a raison :

Pâque fleuri viendra malgré le temps qu'il fait !

D'ailleurs Laurent assure que monsieur le *Baron-Mètre* a comme moi passé une bonne nuit : il est de très bonne humeur ce matin et porte le front aussi haut qu'il peut.

Et les cascades seront si belles ! C'est dit ; partons !

Je vais donc te revoir, Olschibach, mon mignon, de tous les Bach de la Suisse le plus charmant, le plus gracieux. Les autres se précipitent en furieux, la tête la première, comme des condamnés de la roche Tarpéienne. On voit qu'ils ont perdu toute connaissance, et leurs membres épars sur les rochers ne laissent qu'une impression de deuil et de malheur. En vain les premiers flots se sont brisés dans le gouffre, d'autres viennent de même, égarés, s'y jeter en insensés. Semblables aux moutons de Panurge, tous vont à la mer par le même chemin.



Mon Olschibach laisse une impression différente. Ses ondes argentées tombent lentement, mollement. Un instant arrêtées au sommet du rocher, elles prennent leur élan comme par plaisir. On dirait de joyeux enfants qui s'en vont sauter sur les granges, dans l'herbe fraîchement coupée ; ou plutôt, on croirait voir des légions d'anges descendre sur la terre, les ailes étendues, resplendissantes au soleil. Nul bruit, nul fracas. Le doux murmure de la cascade fait rêver de toutes choses ; l'esprit se balance sur ses blancs flocons, court avec eux vers la pente escarpée, ou, guidé par l'humide vapeur, remonte vers cette patrie céleste que sans cesse appelle l'âme de l'homme.

Le voilà!... mais comme il est grand ce matin, comme il a grossi depuis deux jours ! il enfle sa petite voix, il fait le fier vraiment ! Ce que c'est qu'un peu de prospérité ! Elle gâte tout de suite le cœur. Adieu, mon pauvre ami. Je t'aime moins ainsi ; je reviendrai te voir un jour de pauvreté. — Aussi bien, je suis pressé ; adieu donc ; et pourtant je t'aime toujours.



Ma première étape fut Weissembourg. Ces bains ne ressemblent guères à ceux de Baden-Baden, où l'on ne guérit je crois que les hydropisies de livres sterling et d'écus de cinq francs. Les ladies et les nobles dames n'y donnent point de rendez-vous. C'est un hôpital très sérieux au fond d'un entonnoir. On y boit de l'eau à satiété, on s'y promène en long et en large dans une cage de sapin, comme les ours dans le fossé de Berne ; pour le reste, on s'ennuie de son mieux : cela fait, dit-on, partie du traitement. — Au moins y retrouve-t-on la santé? Hélas!....

J'y ai rencontré deux amis malades de trop d'appétit et de trop de bonheur. Ceux-là, Dieu merci, retrouvèrent à l'automne toute la vigueur que ce régime aquatique leur avait enlevée, et, par compensation, ils ont alors pu faire sans danger une cure de vin blanc dans les caves de Champreveyres.

Mais j'en ai salué d'autres que je ne devais plus jamais revoir. O fragilité du bonheur, ô néant de la vie!... Allez à Weissembourg, jeunes gens, et vous verrez que la jeunesse n'est rien ! Allez à Weissembourg, riches et heureux ! et vous saurez que l'a



richesse, que la santé, que tous les biens ne sont rien, car ils échappent dès qu'on les a pu saisir, et nulle fontaine ne les peut rendre.

## XII

### Le frère et la sœur.

La pluie me poursuit, et, par contre-coup, pauvre lecteur, tu reçois toutes les averses que le ciel m'envoie. Pour éviter celle-ci, je me suis réfugié dans un chalet peu éloigné de la route, et là encore, chose étrange, la destinée vient changer cette averse en une philosophique ondée conjugale. Décidément ce sujet était à mes trousses : est-ce un présage ? est-ce un avertissement ?

Les maîtres de ce chalet m'étaient dès longtemps connus. Comment ? N'importe. J'étais sûr d'y trouver l'hospitalité la plus cordiale : en effet, à peine étais-je entré, la table fut couverte de tout ce que la maison renfermait de meilleur. Ce n'était pas le repas du rat de la ville ; au plus celui du rat des champs : du lait, du fromage maigre, du pain dur et noir composaient le festin.



L'économie et la frugalité sont des vertus forcées chez les habitants des hautes montagnes; et mes braves amis les avaient, on peut le dire, poussées à leurs dernières limites. Diogène n'aurait pu s'écrier en parcourant leur demeure : « Que de choses dont je n'ai pas besoin ! » Un seul objet de luxe, un seul témoignage de la civilisation avait trouvé grâce devant leur rigidité : c'était un objet d'art, un monument de la peinture moderne, le chef-d'œuvre à deux sous d'un grand artiste inconnu. Il était fixé bien proprement à la paroi par quatre clous de cuivre brillants et polis. Ce tableau, c'était tout un poème, une Iliade, l'histoire véridique en douze chants du grand Polichinelle. On a fait beaucoup d'histoires de cet homme illustre; celle-ci est peut-être une des meilleures; elle est pleine d'une verve sérieuse et comique à la fois. Je m'y suis laissé prendre, je l'avoue; j'ai ri, j'ai pleuré : ô génie ! ô réputation ! Je ne pourrais pas en dire autant de beaucoup d'ouvrages célèbres.

Mais je reviens à mes hôtes; cette digression, en apparence inutile, a jeté sur eux, je l'espère, dans l'esprit du lecteur délicat, quelques favora-



bles préventions. Il y a du goût et de la philosophie dans le choix de cette image. Des gens qui aiment Polichinelle ne peuvent être que de bonnes gens. Ces hôtes étaient un frère et une sœur, ou plutôt, pour suivre l'ordre hiérarchique établi dans la maison, une sœur et un frère. Occupés toute l'année du soin des troupeaux, ils vivaient là sans se permettre seulement de boire pur le lait de leurs vaches. Néanmoins ils étaient heureux ; le bonheur ne tient pas à une goutte d'eau de plus ou de moins. Grâce à leur activité, tous les ans grossissaient leurs épargnes, et jamais nulle part je n'ai rencontré une famille plus contente de son sort. Les riches atteints de spleen devraient aller se mettre à ce régime un mois ou deux, comme ils vont à Aix pour leurs rhumatismes : il y a des traitements pour les maladies morales, comme pour les maladies du corps. Mais l'esprit est si peu de chose souvent, qu'on trouve que ce n'est pas la peine de s'en occuper. Les médecins de l'âme n'ont jamais eu de clients ; et si mes chers fermiers de là haut n'avaient pas d'autres visiteurs que ceux-là, ils risqueraient d'être bien seuls. Ils



ne le sont pas; leur bonne humeur, leur naïve simplicité attire les voisins et les passagers. On aime leur entretien; on se complaît à voir dans leur maison cette propreté exquise à rendre jalouse une Flamande, cet air de paix et de joie sereine qui gagne le cœur. — C'est là peut-être que j'ai passé les heures les plus calmes, les plus apaisées de mon existence.

Et pourtant, il faut le dire : toute vie a sa plaie secrète, tout bonheur sa peine, toute réalité son rêve, toute âme humaine cache dans ses replis profonds un espoir inaccompli, un regret... Un projet, un désir, troublaient les pensées de Marguerite et de son frère. Marguerite s'était de bonne heure, résolument, sans retour, vouée au célibat; elle se sentait née pour le commandement, elle ne voulait pas obéir. On voit qu'elle ne connaissait que la théorie du mariage. Mais souvent elle avait espéré pour son frère des enfants, une famille, en qui se perpétueraient leurs habitudes et leur bonheur. Jean avait partagé ce rêve : il était haut de taille, bien de figure, et certes il pouvait se croire un *beau parti* en tous points, sauf en cu-



lottes peut-être, l'été, quand sa sœur, toute retenue à la cuisine ou aux champs, n'avait pas eu le temps de les raccommoder. La difficulté était de trouver une personne comme ils la voulaient, laborieuse comme eux, propre comme eux, économe, sage, intelligente comme eux, et plus encore..... une femme parfaite en un mot, et, pardessus le marché, une femme soumise..... à son mari?..... non, mais à sa sœur.

Il fallait tout cela, ou rien. — Hélas!..... le mariage! c'est une grave affaire; on n'y peut procéder avec trop de soins, prendre trop de précautions; il faut exiger le superflu..... pour avoir le nécessaire. En cela, notre siècle est sage; il recherche les qualités *solides* d'abord, et exclusivement; — l'amour a été mis à sa place, Dieu merci, et on le compte ce qu'il vaut. Sympathie! vieux préjugé, erreur d'autrefois. Quand on sort du collège maintenant, on sait ce qui en est; mais les convenances, c'est autre chose; aussi voyez de tous côtés fleurir le bonheur conjugal. Quelle joie! quelle paix partout! Ah! combien je plains les vieux garçons et les vieilles filles. La société leur doit



une réparation. — Ce n'est pas leur faute le plus souvent, mais celle de ces convenances impérieuses dont la liste s'allonge tous les jours, s'ils sont demeurés dans cet état fâcheux du célibat. Ainsi de mon pauvre Jean. Mainte fois il avait cru trouver la compagne qu'il désirait ; il l'avait trouvée, son cœur en était sûr..... mais sa sœur voulait être de moitié dans son choix, et toujours quelque insurmontable objection venait renverser ses projets.

Ce fameux roman en ébauche n'était point tenu caché ; j'en connaissais plusieurs chapitres, de sorte qu'il n'y avait pas d'indiscrétion de ma part à demander où il en était.

— Eh bien ! Marguerite ! comment vont les affaires ? Arrivez-vous à la conclusion du livre ?

— Ne m'en parlez pas, monsieur, c'est un guignon. Rien ne nous réussit cette année. Ce printemps, j'avais fait venir ici une petite cousine, et j'espérais !..... Mais bah ! les femmes d'aujourd'hui, voyez-vous, ne sont plus bonnes qu'à faire les dames ; il n'y a rien d'assez bon pour elles ; il faudrait, Dieu me pardonne, avoir des domestiques



pour les servir. Si vous m'en croyez, vous resterez garçon et Jean aussi.

— Votre parente était donc paresseuse ?

— Oh ! pour cela, non. Il n'y en a pas une à dix lieues à la ronde pour traire les vaches et manier le rateau comme elle. Toujours la première levée et la dernière au lit ; c'est un plaisir à voir. Aussi, je trouvais cela trop beau et j'eus un soupçon. Je me suis dit : il faut qu'il y ait quelque chose là dessous. Alors, j'ai regardé de près, j'ai surveillé, et j'ai vu... monsieur, ce qui en était... J'ai vu...

— Vous me faites peur, Marguerite, qu'y avait-il donc ?

— Il y avait, monsieur, que si elle se levait de bon matin, c'était pour boire du lait avant qu'il fût écrémé, et si elle se couchait tard, la gourmandise en était cause, encore bien plus que l'amour du travail ; elle s'en allait dans le garde-manger picoter les restes du dîner. Je ne voulais pas le croire d'abord, mais j'ai eu soin de faire des remarques. Et voici comment je m'y suis prise. Pour économiser le bois, nous faisons le



dîner pour deux jours. Une fois j'avais cuit du lard et...

— Enfin, dis-je en l'interrompant, vous avez été sûre du fait ?

— Si sûre, que je lui ai fait honte devant tout le monde et que je l'ai renvoyée.

— C'est affreux, en vérité, et je comprends votre indignation : mais Jean !

— Ah ! Jean a été un peu capot ; il en tenait, je crois, et il est vrai qu'elle était bien gentille du reste. Mais enfin !... il a bien fallu qu'il en prenne son parti. On ne peut pas passer sur ces choses-là ! Ah ! les femmes, les femmes ! c'est bien fragile !...

— Oui, répliquai-je avec distraction : Shakespeare l'a dit comme vous, Marguerite.

— Je ne connais pas ce monsieur... mais il a joliment raison, et les hommes sont bien bons de s'embarrasser de cette engeance... Pour moi, je n'ai qu'un regret, je vous assure.

— Et lequel ?

— C'est d'en être moi-même, monsieur.



## XIII

**Profils et souliers.**

La prétention d'être physionomiste est commune, mais rien de plus rare que ce talent, dont les bases sont faillibles au suprême degré.

Un melon ressemble tellement à un autre melon (pardon de la comparaison), que le plus fin s'y trompe. Il a beau calculer la pesanteur, examiner la taille, flairer le parfum, souvent il prend le pire. Ainsi des figures humaines :

Le commun caractère est de n'en point avoir.

Partant, rien de précis, rien de net, de certain, dans l'expression du visage.

Cependant une des qualités du vrai touriste est celle de deviner sur les moindres indices la famille, le genre, l'espèce des compagnons que le sort lui donne pour un instant. — Dans cette étude, tout a son importance. Les traits, le costume, l'allure, la manière de commander, de payer, de manger, l'air avec lequel on prend son chapeau, sont autant de signes qui peuvent met-



tre sur la voie. Il ne faut qu'un coup d'œil pour trahir une habitude.

C'est à table surtout, — je vous prie de remarquer que je ne vous ai point encore parlé de mes repas, — c'est à table surtout que les individualités se dessinent distinctement. Chaque nation a sur ce point des coutumes si diverses qu'il est impossible de s'y tromper. Si l'on a vu une seule fois à la même table des Français, des Allemands et des Anglais, on a de la peine à croire à l'unité de la race humaine. Mais ces grandes classes se subdivisent elles-mêmes en une infinité de groupes. Voici à ma droite le profil majestueux d'un nez romain considérablement augmenté et pas corrigé. Il appartient à l'espèce du héron. Cet animal vit seul, il est fort vorace ; on ne l'aperçoit qu'à la salle à manger ; dans l'intervalle des repas, nul ne peut dire ce qu'il devient. Il voyage pour explorer les tables d'hôtes.

A ma gauche est une demoiselle charmante ; je n'ai pu l'apercevoir encore qu'en profil perdu ; elle se tourne beaucoup vers un jeune gentilhomme placé près d'elle. Son voisin est donc bien aima-



ble?... Du tout, il ne dit mot, mais il lui passe régulièrement une bouteille de Chambertin en murmurant *good, good, very good*; et la jeune fille répond : « *Oh! yes, very good.* » Plus loin j'aperçois un bonnet, haut monté en rubans sur un cou très maigre : c'est la maman, le père est à côté.... Je n'ai jamais pu savoir à quel titre le jeune homme était intercalé dans cette famille, à moins que ce ne soit pour offrir du Chambertin.

J'ai devant moi un bon gros personnage, accompagné de sa femme, c'est évident. Il cause peu avec elle, mais il cause beaucoup avec ses voisins ; j'écoute, et bientôt je n'ai plus besoin de conjecturer : il a dit tout ce que je voulais savoir, son âge, sa position, ses goûts, ses revenus. Il a une terre en Gascogne et il voyage pour maigrir.

Plus haut, je vois la barbe d'un quidam s'enfoncer en murmurant dans tout ce qu'on lui présente ; il ne dit qu'un mot : « Encore ! » mais il le répète sans cesse. Il mange comme quatre et trouve tout mauvais : c'est un garçon tailleur enrichi.

Le quart d'heure de Rabelais venu, si j'aperçois un petit homme maigre marchander sa note et évi-



ter le *Kellner*, je suis sûr qu'il est riche. Au contraire, ces deux jeunes gens qui paient largement et n'oublient pas les domestiques sont, je le parie, des touristes sans fortune, qu'un peu d'or est venu trouver par hasard, et qui savent en jouir.

Parfois de nouvelles observations viennent à l'appui des premières conjectures ; on finit par savoir ce que l'on a deviné. Alors c'est un succès dont on est fier. Au cas contraire, on se tait.

Un faiseur de pièces de théâtre se plaignait un jour que notre siècle n'offrait plus de sujets à traiter. Fabre lui répondit : « Deux personnes se rencontrent, elles s'abordent, elles causent. Ecoutez leur conversation. Supposez ensuite l'entretien qui a précédé, celui qui doit suivre, et vous aurez une comédie ou un drame. »

Ainsi faut-il faire en voyage, et souvent pour ma part j'ai bâti des romans sur des bases plus légères. Un soir, entr'autres, je me suis mis à parcourir les longs corridors du vaste hôtel où j'étais logé, examinant avec soin les chaussures déposées à chaque porte.

Je ne vous dirai pas les longs récits dont mon



imagination a trouvé là le prétexte. Voici tout simplement le résultat de mes observations, et vous vous raconterez à votre tour mille scènes tristes ou charmantes; vous ferez, à propos de bottes, repasser devant vos yeux le panorama de vos souvenirs et de vos rêves. Il n'est pas de meilleur livre, il n'est pas de plus douce distraction.

Au premier étage je ne vois rien. Gens à voiture, gens à livrée; les laquais suivent les maîtres, aucun souci, aucun soin du lendemain. Ces voyageurs-là sont-ils les plus heureux?

Je monte vingt-cinq marches, et je ne trouve pas grand'chose encore. Ce second degré participe aux avantages et aux inconvénients de la locomotion en poste. J'ai à signaler cependant d'un côté une paire de bottes, grandes, fortes de semelles, bottes de père de famille, à coup sûr, d'homme fait et déjà loin de l'époque des prétentions au pied fin; de l'autre des souliers de femme pas trop petits non plus, placés également avec ce soin qui distingue une ménagère expérimentée. — N'y avait-il pas là tout le tableau d'un ménage calme, apaisé



par les années, et dont j'entrevois le lien dans ces chaussures d'enfant jetées à la porte voisine ?

Plus haut je rencontre en foule des souliers ferrés de montagne, des guêtres boueuses, des pantalons maculés. — Ohé ! me dis-je, voilà des compagnons, des affamés de grand air comme moi, des pauvres diables échappés un instant à leurs affaires, à leurs études, à leurs travaux, ou des savants peut-être, des artistes, légers d'argent, mais chargés d'espérance, qui viennent arracher à la nature son charme et ses secrets ! L'examen au microscope de chaque chaussure et de chaque vêtement conduirait sans doute à connaître l'âge, les goûts, l'origine de mes voisins ; mais il est tard ; mieux vaut à leur exemple demander au sommeil la force de poursuivre aussi, sans broncher, la route longue et dure que je me suis tracée.

Pensant ainsi, je me dirige vers ma case numérotée ; je n'avais pas de lumière : le chemin était obscur ; je me heurte à la porte voisine de la mienne contre des objets placés négligemment au travers de la voie. C'étaient encore des chaussures, et pour savoir au moins sur qui faire tomber ma mauvaise



humeur, je m'assurai de leur espèce. Bottines de velours, élégantes, mignonnes; bottes minces, fines aussi, dépouilles de jeunes amoureux peut-être, si bien ôtées, si bien jetées ensemble, que bottes et bottines, entassées et couchées au hasard, témoignaient par leur désordre pittoresque de l'impatience qu'on avait eue à s'en débarrasser, ou du peu de soin de la jeunesse, ou de tout ce qu'il vous plaira.

Je dormis mal cette nuit-là; l'observation trop prolongée a ses inconvénients; je lui dus une insomnie dont je fais grâce au lecteur et qu'il comprendra sans doute, quand j'aurai dit qu'une cloison fort mince me séparait seule des derniers objets de mes combinaisons physiognomoniques.

#### XIV

##### **Le château de Chillon.**

La poésie de lord Byron prête à ce château un éclat qui fait pâlir sa vieille renommée. Chacun sait par cœur le chant lugubre du poète anglais; et bien peu de personnes cherchent dans les anna-



les du passé les récits plus effrayants encore des tortures réelles dont ces murs ont été les témoins. On compte sur les dalles usées l'empreinte des trois pas de Bonivard, et son histoire, on la connaît à peine. C'est un nom, voilà tout, un nom dont on se souvient parce qu'il représente dans une individualité ces milliers de captifs qui ont souffert comme lui, et qui, plus malheureux, non-seulement n'ont pas vu le jour de la délivrance, mais sont morts ignorés, sans que personne ait pu recueillir un souvenir de leurs misères.

Les noms que l'on retrouve gravés de toutes parts sur les murs, sur les colonnes, en bâtarde, en coulée, en anglaise, en ronde, ne sont que ceux des visiteurs oisifs que la curiosité ou l'ennui conduisent partout où va la foule. Quelques grands et rares génies y sont inscrits, mais je doute fort qu'ils aient de leur plein gré tracé eux-mêmes ces autographes. Quant aux mille inscriptions qui les entourent, toutes très claires, sans abréviations et en langage vulgaire, elles ne tourmenteront point les Champollions futurs. La postérité n'y trouvera qu'un beau témoignage de la supériorité des écoles primaires de



notre siècle, et peut-être, qui sait?... arguera-t-elle de là pour les supprimer, comme preuve d'abus.

Toutefois, sans avoir la moindre idée des époques antérieures, il est difficile d'entendre froidement la jeune fille du concierge réciter d'un ton monotone sa petite leçon. « Voilà comment on attachait les prisonniers; voici l'anneau de leur chaîne encore fixé au rocher; ici est la pierre où beaucoup de Juifs ont été égorgés parce qu'*ils ne croyaient pas en Dieu*. Ces taches noirâtres sont les taches de leur sang. Maintenant, mettez-vous là, dans l'ombre, et regardez cette poutre. — J'y suis. — N'y voyez-vous pas des entailles? Eh bien! ce sont les marques des cordes des pendus; il y en a tant eu qu'elles ont usé le bois. »

— Cela fait *frémir la nature*, rien que d'y penser, dit un gros bourgeois qui prend une prise de tabac pour se remettre de son émotion.

— Dis donc, ma femme, si on pendait aujourd'hui tous ceux qui ne sont pas orthodoxes?... Eh! eh! il y en a bien encore qui le voudraient peut-



être; mais il est trop tard pour se donner cette satisfaction.

Oui, trop tard, Dieu merci, et la vue des souterrains de Chillon laisse cette impression consolante. Notre âge ne connaît plus, j'aime à le croire, ces dures captivités, ces souffrances sans fin, ces jugements occultes dont la trace est si vivante à Chillon. Mais nous avons, il faut bien l'avouer, des tortures morales, autrefois inconnues; nous avons des désespoirs spirituels, des lassitudes de cœur, qui laissent après eux un désenchantement pire que la mort; et si l'on comptait bien, peut-être que tout serait encore assez bien compensé.

Malgré ces pensées, je ne puis dire avec quel sentiment de joie j'ai quitté ces voûtes sombres et retrouvé l'air, la lumière, le soleil, la liberté. J'ai oublié que dans ce même édifice, il y avait encore des prisonniers, par conséquent des douleurs; et en parcourant les vastes salles qui servaient d'habitation aux seigneurs du lieu, je ne songeais plus qu'aux grandeurs de la puissance, aux délices de la fortune, aux charmes que la vie féodale devait avoir... pour les maîtres et seigneurs.



Je faisais ce rêve d'être un des puissants de ce monde, d'habiter un manoir antique comme celui-là, et de lui rendre sa splendeur première. Il serait beau de voir, en effet, ces murs désolés, couverts des prodiges de l'art. Des tableaux, des statues : le bronze, le marbre, la toile, transformés par des mains habiles, par de grands artistes, et ces artistes eux-mêmes, et les écrivains, et les plus beaux talents de son époque autour de soi réunis, heureux, prospères, délivrés des soins inquiétants de l'avenir. Il serait beau de voir dans ces cours désertes une multitude joyeuse. Le pont-levis se baisse et la bruyante cavalcade va courir les bois, la chatelaine en tête. Tout est joie et chansons quand elle passe ; les serviteurs l'aiment et les pauvres la bénissent. Quand l'étranger fatigué aperçoit de loin la girouette mobile de la tourelle, il reprend courage, car il sait que la porte est hospitalière. — Pour moi, je ne voudrais pas d'autre gloire que celle d'avoir fait des heureux !

Ou bien, je rêvais encore que, studieux antiquaire, artiste patient, dévoué aux longs labeurs, je vivais là retiré au milieu de ces souvenirs,



comme on vit au milieu de ses amis, eux rajeunis par moi, moi vieilli par eux. Je les faisais revivre un à un dans des récits fidèles, ou bien je représentais tour à tour dans des peintures animées les scènes douloureuses des cachots, les événements plus gais de la vie intime de nos ayeux, tout plein d'un génie éveillé par les échos contemporains de cette retraite imposante. Bien loin qu'il en soit ainsi, hélas ! je ne suis rien, et cette demeure admirable est aujourd'hui un arsenal et une prison, comme je l'ai déjà dit. — On s'y promène au milieu des canons et des fusils cantonaux et fédéraux, très luisants, très bien entretenus, et très vierges de sang humain. Dieu veuille qu'ils vivent et meurent dans leur innocence native ! Néanmoins, ils réveillent des pensées bien différentes de celles qui étaient venues flotter devant mon imagination. Et puis, ces pauvres prisonniers, ils ne peuvent même pas voir ce beau lac, dont le flot murmure à leurs oreilles les chansons de la terre et des cieux !

L'admirable nature qui environne le donjon proteste avec puissance contre les sombres impres-



sions qu'il laisse à l'esprit. Il est impossible de s'y appesantir, dès qu'on a repris sa course le long de ce beau Léman, soit du côté de Villeneuve, soit sur la route qui conduit à Vevey. L'œuvre de l'homme ne parle que de destruction; l'œuvre de Dieu, d'une voix plus haute, parle d'harmonie et de bonheur.

## XV

Genève. — Bâle.

Voici une belle conclusion. Un chapitre très-court sur ces deux reines polaires du monde helvétique! Dix chapitres fort longs seraient à peine suffisants; si même l'on consultait ces dames, un volume entier, à leur avis, j'en suis sûr, n'aurait pas encore assez d'espace pour dire toutes leurs vertus et tous leurs charmes.

Aussi, je m'empresse de le déclarer, je ne veux point aborder un aussi vaste sujet; je mêlerais en louanges les eaux du Rhône à celle du Rhin, je laisserais couler à pleins bords ce fleuve d'adulation, que je ne parviendrais point à remplir les



artères de l'amour-propre gigantesque de ces deux incomparables cités.

Deux mots seulement sur chacune d'elles.

Genève est fière de ses richesses, intellectuelles et autres, mais surtout de celles-ci ; on dirait qu'elle est bâtie sur les rives du Pactole et non sur les rives du Rhône ; elle est fière de sa théologie et fière de ses remparts ; ses fossés et ses bastions ne sont pas rien que des souvenirs ; la foi aux ponts-levis demeure, et chaque soir les portes fermées laissent à la belle étoile les citoyens qui ont oublié dans les champs l'heure du couvre-feu.

Très bien ! ce n'est pas son devoir, mais c'est son droit. Toute république est libre de se donner le plus d'entraves possibles. Cependant il serait bien d'épargner les étrangers qui n'en peuvent, mais... Loin de là, à propos de passeports, voici ce qui arrive.

On le demande ; c'est encore un droit, je n'ai rien à objecter. Mais on ne se contente pas de le voir ; il faut l'abandonner à des mains subalternes, pour aller ensuite le retirer à la police centrale,



ou le faire retirer, ce qui annule le but de cette institution éminemment peu démocratique.

Ceci n'est même plus un droit, c'est une tyrannie, et je m'élève de toute la force de mes poumons de touriste contre cette vexation. Elle est attentatoire au *droit* et au *devoir* du voyageur, de ne jamais se séparer de son passeport. Ce point est reconnu dans tous les pays civilisés. Le passeport devient le sang et la chair de son maître. On ne divise point ce que l'autorité municipale a joint.

A quoi sert donc tant d'exigence? A faire acte de puissance. — A distraire les rentiers flâneurs. — A établir un petit impôt au profit des garçons d'auberge. — Hé bien! tout cela, je le confesse, ce n'est pas payer trop cher le plaisir de manger une *fèra* apprêtée par un cordon bleu genevois!

Je remets à la voile, je traverse l'équateur; des glaces du pôle sud, je vais aux glaces du pôle nord. J'arrive à Bâle; il est neuf heures du soir; toutes les lumières sont éteintes, tous les boutiquiers dorment, à l'exception des marchands de tabac, des confiseurs et des apothicaires. N'est-ce point là une petite révélation des habitudes locales? —



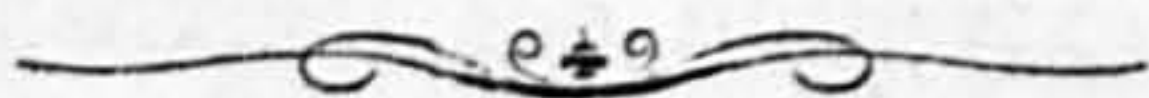
Faut-il aussi me plaindre de la Cigogne, qui dormait un pied en l'air, le cou sous l'aile, si bien qu'elle m'a laissé me coucher sans souper?

Non; une seule impression m'est restée de la vieille cité: elle est la patrie d'Holbein, et la bibliothèque conserve encore ses plus beaux dessins et peut-être ses plus belles peintures. C'est là que j'ai passé de longues heures d'admiration et de pure jouissance. Je ne veux emporter de Bâle aucun autre souvenir.....

Heureux les hommes qui laissent un tel attrait à leur patrie; heureuses les villes qui savent garder le culte de tels hommes!

---

NOTA. — Il n'est pas besoin de rappeler la date de ces *Croquis et menus propos*. La plupart des observations de ce chapitre et d'autres encore n'ont plus le moindre fondement. On sait assez que Genève n'a plus de portes ni de remparts, et que les passeports sont supprimés là comme dans toute la Suisse. Si j'attachais d'ailleurs la moindre importance à cette boutade, souvenir d'un temps éloigné, je ne la reproduirais pas ici, de peur d'exciter une seconde fois à mes dépens la verve railleuse d'un bon bourgeois trop susceptible.





## CAUSERIES D'UN VOYAGEUR



## CAUSERIES D'UN VOYAGEUR

---

### I

Pauvres touristes ! Que de mécomptes les attendent ! Tout est merveille, s'ils en croient les *Travel's Book*, et les *Cicerone* d'hôtellerie ; les réputations établies, les célébrités officielles même sont un leurre pour eux : témoin l'île de Saint-Pierre. Jean-Jaques lui a laissé un grand renom par la description charmante qu'il en fait dans ses *Réveries*. Ce tableau de maître est peint d'après



nature, et pourtant ce délicieux séjour m'a paru le plus maussade du monde. Loin d'avoir le désir d'être condamné à y vivre, j'ai gardé l'espoir que ma barque n'aborderait plus à ses rivages monotones. Je ne suis pas, il est vrai, Jean-Jacques, c'est ma condamnation ; c'est mon excuse aussi. La solitude me plaît, sans m'être nécessaire, et mon imagination n'est pas assez vive pour appeler à moi l'univers entier dans cette bienheureuse *Papimanie*.

Je l'avoue donc humblement : le souvenir de Rousseau est le seul attrait que j'aie trouvé à l'île de Saint-Pierre. En touriste bien appris, j'ai visité avec respect la triste chambre qu'il habitait. Elle est, dit-on, intacte ; aucune réparation n'en a dénaturé le caractère. Son lit, son bureau, sa chaise, sa table sont restés. Voici le trou fait par son ordre à la porte, pour qu'il pût reconnaître d'avance les visiteurs indiscrets, et voilà la trappe par laquelle il échappait à leur importunité. Parois, plafond, meubles, croisées, sont couverts des noms obscurs des pèlerins littéraires. Les mouches et les papillons de nuit que la lumière attire n'emportent rien de son éclat et de sa chaleur ; ils ne font que mon-



trer mieux à ses rayons leur petitesse et leur importance. — Quoi qu'il en soit, le prestige d'un grand homme vaudra toujours des visiteurs à Saint-Pierre, et toujours de nouveaux noms viendront effacer les premiers.

Les beautés particulières à l'île ne sont qu'en seconde ligne. Elle a de tout, il est vrai, dans ses étroites limites, de tout un peu, de rien assez. Prairies, forêts, vignes, vergers, champs cultivés, en une heure tout est parcouru; plus de retraites inconnues, plus de découvertes à faire. C'est son mérite aux yeux de beaucoup; aux miens c'est son défaut. Ce n'est pas, à ce qu'il semble, l'opinion des Anglais. Un de ces estimables insulaires a voulu, pour la posséder, lui faire une ceinture d'argent. Un autre a mis le rêve de sa vie dans l'espoir d'être enterré sous un mélèze, au point le plus élevé de l'île, en face du couchant. Son testament imposait cette fantaisie à ses héritiers; mais ceux-ci, du moins on nous l'assure, ont trouvé plus simple de couler son cercueil au fond de la Manche, par accident bien entendu.

L'île de Saint-Pierre se glorifie volontiers de ces



passions excentriques et des malheureux qu'elle a faits ; elle montre en cela un assez mauvais cœur. Par compensation, elle se livre tout entière pendant un jour chaque année aux adorateurs du dieu de la vigne. Les Bacchanales modernes des vignerons d'alentour font retentir l'île, après les vendanges, de leurs joyeux *Evohé!* Elle les fait danser, elle les amuse, elle les grise même un peu. C'est alors qu'il faut la voir, dit l'aubergiste du lieu. Tout est plaisir, amour, joie et chansons. Les verres se choquent, les cœurs s'abandonnent. Les pauvres malades de Berne, vrais propriétaires de l'île, y trouveraient ce jour-là, bien mieux qu'à l'hôpital, l'oubli et la guérison de leurs souffrances.

Pour moi je préfère la triste solitude avec le seul souvenir de Jean-Jacques. Il n'y a pas au moins discordance dans l'impression. L'un va bien à l'autre. En se rappelant les chagrins imaginaires ou réels du philosophe, on comprend sa sympathie pour l'espace isolé où il espérait trouver le repos.

Mais pour rencontrer Rousseau à cette époque curieuse de sa vie, ce n'est pas là seulement qu'il faut le chercher en Suisse. Il n'y passa que deux



mois ; à Môtiers, dans le Val-de-Travers, il demeura trois ans. La maison qu'il habitait a été repeinte et modernisée ; mais la fameuse *galerie* de la lapidation n'est pas détruite. Le tilleul sous lequel, en causant avec les femmes du voisinage, il faisait ses lacets maternels, est encore debout. Le premier enfant venu vous indiquera sa *promenade* ; vous pouvez la parcourir d'un bout à l'autre ; elle en vaut la peine. Suivant d'abord le fond aplani de la vallée, le chemin du philosophe (c'est son nom), s'élevait au retour le long de la montagne, et s'allongeait en détours charmants sous les premiers sapins de la forêt. A chaque pas c'est une vue nouvelle, une retraite pleine d'ombre et de calme, dont la paix invite à la méditation. Vous cueillerez les plantes qu'il a décrites, vous devinerez les étapes qu'il aimait. Et si tout cela n'est pas assez pour votre curiosité, interrogez les habitants de ces maisons rustiques : tous s'en souviennent sans l'avoir connu, tant leurs pères les en ont entretenus souvent. Je sais dans une habitation isolée, au pied du bois, une modeste chambre qui avait été préparée pour l'auteur des *Lettres de la mon-*



*tagne*; elle n'a jamais été occupée, et sur la porte inachevée existe encore le trait d'un ornement que Rousseau lui-même a tracé. Le propriétaire de cette maison était menuisier; homme de sens et d'esprit naturel, Jean-Jacques l'aimait beaucoup. Son fils m'a raconté qu'un jour, je ne sais pas l'époque, deux étrangers vinrent dans la contrée recueillir les plus minutieux détails sur le séjour de l'illustre écrivain au Val-de-Travers. Ce menuisier leur fut indiqué comme le meilleur de ses amis survivants; ils le virent, le questionnèrent sur ses habitudes, sur sa vie, sur tout enfin : — « Et sa figure, ajouta l'un d'eux, était-elle bien semblable à ses portraits? » — « Par ma foi, dit l'ouvrier en quittant son travail, vous m'y faites songer. Vous lui ressemblez d'une manière frappante... et vous seriez son fils... » A ce mot l'étranger coupa court à la conversation, prit congé et partit.

Ce n'est pas tout. Il existe encore une bonne dame nonagénaire qui se souvient parfaitement de Rousseau. Elle avait, quand il vint à Môtiers, six ans, et son heureuse mémoire lui retrace avec une incroyable netteté jusqu'aux moindres particula-



rités de la vie de Jean-Jacques. Tel était son costume, sa démarche était telle. Il avait pris en amitié cette jeune fille, et toujours de ses promenades solitaires il lui rapportait quelques fleurs ou quelques fruits. Les récits de cette bonne grand'mère sont si précis, si pleins de traits vivants, qu'en l'écoutant parfois je me suis étonné de ne pas voir apparaître, au détour du chemin, le bonnet fourré et la robe d'un bleu tendre, avec de grands ramages gris, de l'Arménien genevois.

## II

Mais il est temps de reprendre ma course.

Bienne au bord du lac, au pied du Jura, est dans une situation charmante. Les peintres de paysage trouveraient dans les environs des sujets d'étude variés et gracieux. Pour moi j'allais y chercher mieux qu'un tableau, mieux qu'un monument, mieux qu'un souvenir, j'allais y voir un ami.

Cet ami consentit à m'accompagner à Berne. L'exposition des tableaux était ouverte : circonstance heureuse pour ses goûts et pour les miens.



Dès le lendemain de bonne heure nous étions à la porte du Casino, et nous y passâmes la journée entière à voir, revoir, juger, savourer, critiquer les œuvres de nos compatriotes. Il y avait, il n'est pas besoin de le dire, abondante matière à nos réflexions. Mais ici je ne dois parler que des miennes ; il ne m'est pas permis de donner à mes impressions une autorité qu'elles ne méritent pas, en laissant croire qu'elles sont celles d'un artiste bien connu, et dont il est aisé de deviner le nom. D'ailleurs ce guide, ce Virgile de mes explorations artistiques de Berne, était *exposant* lui-même, et comme je serais obligé de louer son talent plus que sa modestie ne le voudrait peut-être, je me bornerai à quelques réflexions générales.

Ce qui frappe d'abord dans nos musées et dans nos expositions, c'est le nombre très-petit des tableaux d'histoire. On ne saurait le nier, les Suisses ont jusqu'ici peu favorisé les travaux de la peinture et de la statuaire ; aucun gouvernement, que je sache, n'a jamais rien fait pour cela. Leurs sympathies sont toutes pour les tableaux de genre, les scènes familiales, plus encore pour les paysages.



— L'amour patriotique des annales, que nous avons à un haut degré, passe néanmoins après l'amour de cette admirable nature au milieu de laquelle nous avons été élevés. Ce n'est pas assez de la posséder sans cesse à nos côtés; nous en voulons l'image dans nos demeures. Sur les plus lointains rivages, dès qu'il y a un Suisse, vous trouverez une image, cascade ou rocher, plaine ou montagne, un souvenir du pays. Le plus souvent, ces dessins, ces tableaux, ces vues, ces souvenirs, sont, tranchons le mot, détestables. Il faut toute la tendresse d'un fils pour reconnaître la terre natale, dans ces innombrables portraits. La Suisse, on le dirait, pour ramener plus tôt à elle ses enfants éloignés, refuse de se refléter dans la gravure, dans le dessin, dans les couleurs. Sa beauté veut être sentie, comprise, aimée dans son sein même. C'est à ses pieds qu'il faut adorer la déesse; ailleurs elle nous échappe toujours.

Si l'on en croyait sur parole toutes les copies de la Suisse qui circulent dans le monde, on confondrait ses lacs et ses montagnes avec tous les lacs et toutes les montagnes de l'univers; on aurait le



droit de contester l'enthousiasme des voyageurs pour ces teintes lourdes et crues, ces eaux sans limpidité, ces blanches cascades sans éclat, ces rochers sans grandeur que la plupart des peintres nous donnent pour la Suisse. Pourquoi résiste-t-elle à toutes ces tentatives? quelle est sa magie spéciale et d'où vient que cette magie se fait sentir à l'œil et à l'âme et ne se fixe point sur la toile? Cette question mériterait d'être étudiée particulièrement. Je me contenterai d'en indiquer quelques traits, à la suite d'un auteur anglais qui n'a fait lui-même que l'effleurer.

Ce qui frappe d'abord en Suisse, c'est une précision singulière dans le coloris des objets. Toutes les teintes sont vives et nettes. Les sapins échelonnés balancent sur les escaliers de leurs escarpements montagneux de plus noirs obélisques. Les fleuves n'y roulent point comme ailleurs une onde pâissante, et le vert feuillage des forêts n'a point sur les derniers plans une dégradation rapide.

L'idée générale des distances, la mesure qui s'est établie dans l'imagination, ne s'accordent ja-



mais avec ce que nous rencontrons à chaque pas. On croit toucher du doigt le glacier qui est à vingt lieues, on distingue le brin d'herbe sur la montagne, l'étincelle prismatique de la cascade lointaine, la vache noire qui se dessine à 600 pieds sur le Moléson. Sans cesse le voyageur est placé entre une réalité qu'il ne peut révoquer en doute et une incrédulité permanente, à laquelle son expérience le pousse.

De cette grandeur des masses et de cette finesse des détails naît un ensemble plein de charmes et que l'on ne peut imaginer sans l'avoir vu. La transparence de l'atmosphère rapproche les objets éloignés, arrête les contours, oppose des lumières éclatantes à des ombres fortes, et ne permet pas au regard de perdre une seule fraction du paysage que le spectateur embrasse. Cette nature gigantesque par ses grands traits, délicate par ses détails, découpée comme une décoration gothique, infiniment féconde en accidents qui se détachent au lieu de se confondre, en caprices qui se font sentir avec une vivacité piquante, trouve ainsi le moyen d'allier la majesté sombre, l'idée de l'im-



mensité, celle de Dieu et de l'éternité même avec la plus riante et la plus fraîche coquetterie.

Ce caractère en effet est particulier à la Suisse. On ne le retrouve, s'il faut en croire les voyageurs, nulle part ailleurs, ni dans les Pyrénées, ni dans les Apennins. On conçoit l'immense difficulté qu'il présente aux artistes. Comment rendre en effet une contradiction, un charme qui naît d'une invraisemblance? Par quels secrets faire servir les nécessités, les règles de la peinture à des beautés qui leur sont directement contraires. Un tableau, une œuvre d'art doit frapper avant tout par son unité; l'ensemble doit dominer les détails, l'œil ne veut pas que rien le retienne, qu'aucun détail l'arrête. Il veut tout voir, tout comprendre, tout sentir à la fois. Dès que le peintre se laisse entraîner hors de cette loi générale, son œuvre n'est pas complète, et quelque mérite qu'elle ait d'ailleurs, le spectateur le moins instruit sent qu'il y manque quelque chose. Ce défaut n'est-il point ce qui donne un air si étrange, si mesquin à plusieurs des paysages peints en Suisse? La plupart n'ont-ils pas deux tableaux pour ainsi



dire dans chaque cadre, celui du fond copié en levant les yeux sur un point très-élevé, celui du premier plan que l'artiste a étudié à ses pieds?

Toutefois, je ne hasarde ces questions qu'avec une grande réserve. La difficulté qu'elles indiquent est immense, elle n'a pas échappé à la sagacité de nos grands paysagistes, et s'ils ne l'ont pas toujours résolue complètement, ils ont montré qu'elle pouvait l'être, malgré le doute que j'ai entendu émettre à ce sujet par de très bons esprits.

Suivant eux, la Suisse ne se laisse pas saisir dans ses grands aspects ; il ne faut pas l'aborder hardiment en face, mais la surprendre sous ses ombres et dans ses retraites, la laisser deviner dans les bleuâtres lointains plutôt que de vouloir l'étaler nue dans toute la puissance de ses formes. Il y a là sans doute une source inépuisable de poésie et d'étude, source abondante et divine pour les forts, et où le faible aussi est admis parfois à puiser. Mais je ne crois pas que l'art doive se borner là ; il est infini comme la nature, et s'il a des limites, qui dira jusqu'où l'âme humaine peut les reculer ?

Une petite expérience fort commune m'a con-



vaincu que les Alpes helvétiques ne mettaient peut-être pas autant de mauvaise volonté à *poser* que notre infirmité nous le fait croire. Elles sont belles, et la plus charmante de toutes a le nom de femme. Il ne faut que savoir les prendre, comme on le disait pour Abd-El-Kader.

Sur la terrasse de l'hôtel Zæhringen à Fribourg il y a une glace brunie légèrement bombée. Eh bien ! regardez dans ce miroir, et dites-moi si les objets ne s'y reflètent pas avec une harmonie parfaite ? De quelque côté que vous le tourniez n'y trouvez-vous pas réellement un tableau complet, un dans son effet, et dont tous les détails se rapportent admirablement à l'ensemble. La perspective des lignes et des tons se fait sentir avec une précision inouïe. Tout est à sa place ; chaque plan se présente dans sa vraie lumière, dans ses vraies proportions. Les nuages flottent bien dans l'éther, et sans l'écraser les cimes lointaines dominant le tableau de toute leur grandeur. Soit que le soleil se couche, soit qu'il se lève, avec un ciel pur ou chargé de vapeurs, c'est la nature qui se peint elle-même et dévoile ses secrets. Ce n'est plus, semble-



t-il, qu'un merveilleux chef-d'œuvre à copier. Toutefois, ce n'est pas ainsi, je pense, que doit procéder un véritable artiste. Il y perdrait peut-être l'originalité de son sentiment personnel, c'est-à-dire, l'essence même de son talent. Mais je ne crois pas me tromper en disant que les jeunes peintres pourraient trouver dans cet instrument un guide sûr pour se rendre un compte exact de la valeur que chaque plan d'un tableau doit prendre par rapport à l'autre. Ils apprendraient ainsi à bien voir, à saisir la dégradation toujours proportionnelle, toujours juste dans le coloris et dans les dimensions, que la nature présente partout, même en Suisse, même au travers de l'air le plus limpide, bien qu'elle échappe alors aisément aux yeux inexpérimentés.

Je me suis laissé entraîner par ces idées, trop loin, j'en ai peur. Je n'ai pu m'en défendre; l'exposition de Berne les a réveillées dans mon esprit, et elles l'ont occupé pendant tout mon séjour en Suisse. Je ne les retranche pas dans l'espoir qu'elles engageront quelques jeunes amis de la peinture à les étudier plus complètement. Tout mon but



sera rempli, si j'ai provoqué chez un seul des essais et des réflexions qui lui fassent faire un pas dans sa carrière.

### III

Je devrais maintenant me hâter de regagner mon abbaye bernoise ; mais puisque cette digression m'a conduit à Fribourg, bien avant l'ordre des temps et la diligence, j'y veux rester encore un instant pour recommander aux touristes futurs, fussent-ils Juifs, de ne pas s'y arrêter le jour du sabbat. Je ne suis pas de ceux qui, ayant été pris à un piège, se consolent en y poussant autrui. Loin de là, je mets volontiers un lampion sur la pierre à laquelle je me suis heurté.

Or voici ma pierre, et voici mon lampion. Le samedi on ne joue pas les orgues ; du moins on ne les entend que par une faveur difficile à obtenir, à cause des confessions, la ferveur religieuse des Fribourgeois les prolongeant ce jour-là jusques fort avant dans la soirée. Dès notre arrivée le maître d'hôtel nous déclara qu'il était inutile d'y son-



ger, il fallait attendre au dimanche, peut-être au lundi. Nous pouvions d'ailleurs tenter une démarche auprès de Monsieur le Prieur ; elle serait sans résultat, il en était certain d'avance... Par bonheur le hasard me fit rencontrer là un mien ami, homme expérimenté dans les voyages, et que les obstacles n'effraient pas. Nous résolûmes de nous constituer les champions des dames déçues et de voir non-seulement M. le Prieur, mais toutes les autorités depuis le bedeau de la cathédrale jusqu'à l'évêque s'il en était besoin.

Après avoir, comme Sterne, donné un coup-d'œil à notre habit, et reconnu qu'il *pouvait aller*, nous nous acheminâmes avec fermeté vers les demeures presbytériennes. Notre expédition n'était pas sans avoir une certaine apparence imposante. Nous portions dans notre démarche et dans notre air toute la gravité d'ambassadeurs chargés d'une haute mission, et faute d'un hérault pour nous précéder, bannière déployée, nous faisons marcher devant nous le frère portier de l'auberge. Il avait bon air vraiment, la tête nue et le grand tablier blanc, insigne de son office, relevé par un



coin, comme une draperie antique. Si jamais j'avais l'honneur d'être député de Fribourg, je le demanderais pour messenger d'Etat. Mon compagnon le suivait; il était convenu qu'il porterait la parole:

*ed io li tenni dietro'...*

Je devais appuyer son éloquence de quelques gestes sentis et de mon expression pénétrée. J'étais le second député en diète, la ponctuation du discours.

C'est dans cet ordre que nous arrivâmes à la porte du terrible Prieur; une vieille gouvernante nous introduisit. Dès qu'on avait passé le seuil de cette maison, on était enveloppé de je ne sais quel parfum monacal. Nos pas résonnaient sur le grand escalier de bois comme dans une solitude. Il était impossible que le maître du lieu ne fût pas un vieillard paisible et bienveillant. Dès l'entrée, nous eûmes la certitude du succès de notre requête.

Nous conservions pourtant notre rang de bataille.

Le Prieur vint à nous le bréviaire à la main, en

<sup>1</sup> Et moi, je marchais derrière lui....

DANTE.



serrant sur sa poitrine les plis ouatés d'une chaude robe de chambre. Il se levait, et sa figure éteinte portait en effet les traces de la maladie.

Dès qu'il parut, notre hérault déclina nos titres, annonça le but de notre visite, et mon compagnon s'étant posé convenablement fit son petit *speech*. De mon côté, m'inclinant à chaque virgule, la main droite étendue sur la poitrine, je le faisais autant pour exprimer mon admiration que pour toucher monsieur le Prieur.

Le fait est qu'il le fut... et les larmes aux yeux : « Messieurs, nous dit-il, je voudrais pouvoir accéder à votre prière, mais, vous le voyez, je ne suis plus de ce monde. Ma vue se perd dans une ophthalmie cruelle. Voyez, messieurs, le premier chanoine; s'il le veut, je ne m'y oppose pas. Hélas! je ne m'oppose plus à rien! »

Là-dessus, nous nous inclinâmes tous les trois, et nous reprîmes le chemin de la porte, toujours dans le même ordre que j'ai dit.

Sur le seuil, nous nous retournâmes encore pour faire tous ensemble un dernier salut à ce digne abbé, qui nous répétait du haut de l'escalier :



« Pour moi, je ne m'y oppose pas, voyez monsieur le chanoine. »

— Et d'un ! dit le hérault, dès que nous fûmes dehors.

De chanoine en chanoine, de vicaire en vicaire, nous poursuivîmes notre tâche avec une persévérance infatigable. Toujours nous obtenions la même réponse : — Vous demandez là une chose grave, tout à fait hors des règles établies ; cependant.... nous complétions ainsi la phrase : — Cependant, monsieur (mon ami) parle si bien, et monsieur (moi, s'il vous plaît) fait si bien la révérence... Je ne m'y oppose pas pour ce qui me regarde, mais voyez mon collègue. »

Il ne nous restait à voir que le curé encore retenu au confessional ; il s'agissait de ne pas le manquer. La nuit tombait, l'église était sombre. Comme des chasseurs à l'affût, chacun de nous gardait un passage, l'oreille au guet, l'œil fixé sur notre proie..... Elle ne pouvait nous échapper. M. le curé répondit comme les autres : « Pour ma part, je ne m'y oppose pas, mais.... » Deux négations valent une affirmation. Tous ces mais s'annu-



laient l'un par l'autre. Nous avons la victoire, et elle était bien gagnée. Le maître de l'hôtel en tressaillit, et son garde-porte, j'ose le croire, a conservé notre souvenir.

Les châtelaines pour lesquelles nous avons combattu, étaient restées dans l'inquiétude prolongée du oui et du non. Cette anxiété les disposa mieux à sentir les molles jouissances de cette musique, qui avait failli être pour elles un fruit défendu, comme nous l'étions de notre côté par les labeurs de cette odyssée et les joies du triomphe. L'heure avancée, la nuit qui déjà remplissait les ogives de la nef et donnait à toutes les perspectives des mystères, à tous les objets des formes étranges, augmenta cette disposition. Jamais peut-être les divins accords des instruments de Moser ne produisirent plus d'impression ; jamais sous les arceaux gothiques l'esprit de l'harmonie du ciel n'étreignit davantage des cœurs mortels. Il me semblait à chaque note que mon âme courait dans tout mon corps, et ma pensée, entraînée malgré moi dans l'immensité, tantôt se perdait avec les gémissements de l'orgue au plus haut des régions



éthérées, tantôt s'affaissait écrasée sous l'éclat de ses tonnerres. On ne saurait dire la rapidité et le nombre des images qui se succèdent dans l'esprit de l'homme ainsi profondément remué. Il parcourt en un clin d'œil toute la gamme des sensations qu'il peut supporter; il fait dans un instant tout le voyage de Dante, des cercles les plus effrayants de l'abîme aux splendeurs de la lumière éternelle.

Le chœur des voix humaines est célèbre : il le mérite, non pas selon moi à cause de l'exactitude de son imitation. Je plains cet Anglais incrédule qui n'y voyait pas autre chose, et voulut passer dans les galeries pour s'assurer que des chanteurs et des musiciens n'y étaient point cachés.

C'est mieux qu'une imitation ; il y a dans ces chants quelque chose de pur, de vague, d'incertain, qui leur donne une puissance toute particulière. On sent bien qu'ils ne sont pas de la terre ; on croit entendre des séraphins chanter dans le ciel ! O vieux Moser ! artiste sublime, mort sans gloire, sans fortune, dors en paix dans la tombe. Ton nom grandira et ta mémoire sera bénie, car il n'est pas d'œuvre humaine qui mieux que la tienne révèle l'infini.



J'ai quitté Berne trop tôt. Je suis obligé d'y revenir ; j'ai des louanges et des reproches à lui adresser encore. Elle me permettra la critique pour que l'éloge ait quelque prix. Si cette noble cité aspire décidément à devenir la capitale de notre Helvétie, elle doit, je l'en préviens, montrer une sympathie plus vive pour les sciences et les arts ; elle doit les aider, les encourager, se mettre en un mot à la tête de toute étude, de toute entreprise intellectuelle.

Restaurer sa cathédrale, placer la statue de son fondateur sur la terrasse, c'est bien ; mais pourquoi enfouir je ne sais où les tapisseries prises au duc Charles à Grandson et à Morat ? Pourquoi ne pas rassembler avec méthode et mettre à la disposition des amis de l'étude les armes, les costumes, les gravures, les manuscrits, tous les restes enfin de ce passé dont la Suisse se glorifie et qui est aujourd'hui le but et la source de tant de travaux ? Ma voix est trop faible pour aller si haut et si loin, mais puisque Neuchâtel possède maintenant cinq représentants dans les conseils helvétiques, pourquoi l'un d'eux ne relèverait-il pas ce vœu pour



le porter jusqu'aux pieds des autorités fédérales ?

La restauration de la cathédrale de Berne aura un résultat très intéressant, si elle est bien faite. Son portail autrefois avait un grand renom, il est trop négligé aujourd'hui, me semble-t-il. — Voici ce qu'en disait un voyageur il y a une vingtaine d'années : « Un grand tableau occupe le fond du centre et représente le jugement dernier. Le goût du peintre a quelque chose de Michel-Ange et de sauvage qui s'empare de l'imagination, malgré les imperfections et les incorrections nombreuses de son dessin. A droite sont les justes, parmi lesquels vous retrouvez tous les costumes des paysans suisses ; à gauche sont les méchants précipités par les anges du ciel ; ils tombent par milliers sous la fourche vengeresse des démons. Cette légende chrétienne, que l'on retrouve partout diversement exprimée, a servi de point de ralliement au sculpteur comme au peintre. Du côté des damnés et tournant avec l'ellipse que décrit le cintre intérieur du portail, on voit six belles statues de pierre qui représentent les vierges folles ; elles sont de grandeur naturelle et d'un travail d'autant plus



remarquable que les moindres nuances de physiologie et d'ornements se laissent encore détailler. Les vierges sages qui leur servent de pendant sont également au nombre de six ; ces dernières ont choisi le bon chemin de la vie, et l'on peut lire sur ces calmes visages, empreints d'une quiétude germanique, la prudence, l'économie, la patience, la candeur. Les autres, environnées de symboles qui représentent les passions et les erreurs, offrent des expressions diverses, la plupart énergiques. Les draperies manquent d'élégance et de variété, mais pour l'histoire de l'art et pour celle des nations, peu de monuments sont plus précieux. Je ne parle pas des nombreux hiéroglyphes chrétiens, où l'imagination du peintre a paru se jouer d'elle-même et de la matière qu'il exploitait..... »

L'intérieur de l'église ne me paraît pas moins digne d'attention ; le chœur est entouré de deux rangs de sièges en bois, sculptés de la manière la plus remarquable. Je n'en ai pu voir que des fragments ; il était, quand je le visitai, tout encombré des pièces éparses d'un nouvel orgue, qui doit égaler, dit-on, celui de Fribourg. C'est une noble



ambition, et je désire de tout mon cœur qu'elle ne soit pas déçue.

## IV

Tout n'est pas plaisir dans les voyages, surtout pour les touristes non anglais. Messieurs les maîtres d'hôtellerie n'ont pas encore compris, qu'on puisse être honnête homme et se hasarder dans le monde sans une bonne berline à quatre chevaux. Sans doute, au besoin leur philanthropie les oblige à recevoir les petites misérables pièces de cinq francs aussi bien que les *sovereigns* ; mais on le voit, ils en sont humiliés, et ils s'y résignent uniquement par cas de conscience : quand le milord est peu abondant, nos seigneurs les aubergistes ont la philosophie du héron. J'en veux citer un trait. C'est encore un lampion que je laisse sur ma route, au bord d'une fondrière. Les nobles insulaires étaient rares cette année ; lorsque j'arrivai à Thoune, la maison de Bellevue était à peu près vide : je fus admirablement reçu. On me donna à choisir dans les appartements. Je pris une simple chambre au



second étage, séduit par une vue admirable, tellement que, en dépit de ma chère paresse, dès l'aube j'étais à ma fenêtre, attendant le lever du soleil pour peindre ses premiers rayons sur les glaciers du Blumisch-Thal. Mon ébauche faite, vers huit heures, laissant épars habits, couleurs, palette, je partais pour une excursion, me promettant de terminer le lendemain cette étude.

Quel bonheur, pensais-je en rentrant le soir, de trouver un gîte déjà connu. J'éprouve quelque chose de ce bien-être que l'on ressent toujours en revoyant son chez soi... Mais, c'est le cas de le dire, je comptais sans mon hôte. Il était sur sa porte; dès que je l'aperçus, je vis à sa mine douceuse qu'il avait une nouvelle désagréable à m'apprendre. En effet, il m'annonça, avec toutes les précautions oratoires imaginables en pareil cas, qu'il avait disposé de notre chambre. Je dis notre, car il faut le noter, je n'étais pas seul. Une famille *anglaise* était arrivée, il n'avait pas pu hésiter! Raison sans réplique aux yeux de tout aubergiste, et que son officieux *Kellner* me répéta à satiété, en me promenant de mansarde en mansarde, pour me prouver



que je devais être encore bien heureux qu'on voulût me loger ainsi. A toutes mes observations il n'avait que cette réponse : « Un Anglais a bien logé dans cette pièce ! » A la fin, poussé à bout : « Eh ! parbleu ! lui dis-je, je ne suis pas un Anglais, moi, et je ne me laisserai pas pour cela mystifier par vous. Ma note, ma valise, mes effets, et sur-le-champ je pars. »

Devinez où tout cela me fut apporté ? Simple-ment... sans façon... dans le vestibule. Un domestique vint verser au pied de l'escalier, pêle-mêle, en chiffons, tout mon petit bagage, et tout celui de ma femme. Robes, manteaux, sac de nuit, boîte de peintre, tout était entassé au hasard.

Ce devait être un tableau comique de nous voir discutant, maugréant, rassembler ces pièces épar-ses, tant bien que mal, les ployer, les serrer à leur place.... au milieu des allants et des venants, dont l'indifférence contrastait avec notre vivacité, au milieu du service du dîner que l'on servait en ce moment et dont les plats passaient et repassaient incessamment dans le corridor. J'en ris volontiers quand j'y pense ; je ne riais pas alors, on peut le croire.



L'hôte parut enfin sentir l'inconvenance de cette scène, et crut devoir, de son ton le plus mielleux, m'exprimer ses regrets et me répéter encore une fois les explications de cette manière d'agir.

« Certainement.... je suis désolé.... mais vous devez comprendre... Il y avait deux lits dans votre chambre... Un maître d'hôtel ne peut pas... Quand une famille anglaise... » Son embarras faisait pitié. — « Je comprends, lui dis-je, que vous n'êtes pas plus fort sur l'arithmétique que sur le savoir-vivre. Pour gagner deux francs, vous allez en perdre dix qui pourraient bien se multiplier plus que vous ne pensez. Dans mes outils de peintre, il y a une plume et vous pourrez compter quelque jour combien vous a rapporté cette erreur de calcul entée sur une erreur de procédé. » A ce mot, le même *Kellner* officieux et éloquent, que j'ai déjà cité, passait de la cuisine à la salle à manger un rôti de veau tout fumant sur les bras ; il l'entendit ; sa figure prenant aussitôt la teinte enflammée du plat qu'il portait : « Nous aussi, cria-t-il, nous avons des plumes... et nous saurons bien publier comme quoi.... une famille anglaise... deux lits... » Le



reste de son discours se perdit dans l'écho des couloirs.

Nos préparatifs étaient enfin terminés. Je chargeai héroïquement mon bagage sur mon épaule... et nous quittâmes cette maison inhospitalière, en secouant sur elle la poussière de nos pieds.

Le Freihof nous offrait un abri, cependant je n'y restai pas. Thoune me pesait, je regagnai le même soir le toit de Frau Herter, à l'abbaye du Singe.

## V

Le vent me pousse vers d'autres contrées. Je me rends à Genève par Lausanne. Dirai-je les enchantements de cette route qui se déroule sur les vertes rives du lac de Neuchâtel et du Léman? Tous les voyageurs en ont parlé. Pour les décrire encore il faudrait les parcourir à loisir, interrogeant tous les châteaux gothiques, saluant toutes les beautés... et je passe en diligence.

A peine ai-je le temps de donner un coup-d'œil à ce château de Grandson si plein de souvenirs, à ces plaines admirables où la nature étale toutes



ses richesses comme pour étouffer la mémoire d'un jour de deuil, de douleurs et de carnage !...

Au moins devrais-je parler de Genève. Mais comment faire pour ne pas m'attirer encore une fois les remontrances d'un citoyen trop susceptible !...

Ni mes louanges, ni mes épigrammes ne peuvent atteindre la gloire de la grande cité. Je le savais ; et il n'était pas besoin, hélas ! de me faire remarquer combien peu mes croquis ressemblent au voyage du jeune Anacharsis.

Toutefois, je remercie l'obligeant critique anonyme de ses observations, et pour lui prouver que je les ai mises à profit autant que je l'ai pu, je lui dirai que cette année j'ai tout admiré à Genève, tout, même la malle-poste qui m'a emporté vers la France. Elle ne m'a laissé qu'un regret, — je parle de la malle-poste ; — à peine j'y suis monté et déjà la Suisse était loin de moi. Ce regret, c'est la rapidité de sa marche. Il y a quelque chose de féerique et d'effrayant à circuler ainsi au grand trot de quatre chevaux sur les hauteurs du Jura, au travers des pâturages élevés, sur une route toujours coupée au flanc des rochers, tantôt gravissant les es-



carpements d'un précipice, tantôt s'y plongeant en spirale. J'aurais voulu aller moins vite pour savourer mieux cette impression presque douloureuse et pleine à la fois d'un charme étrange ; la nuit lui prêtait sa puissance mystérieuse.

Le bruit des grelots de l'attelage, le roulement sourd de la voiture, la voix du postillon qui, de moment en moment, criait au courrier : « Serrez... serrez fort.... plus fort... serrez toujours... » ne laissaient venir à mon oreille aucun des murmures nocturnes de la montagne.

Je sentais plutôt que je ne distinguais les formes insaisissables et bizarres des objets que nous passions, arbres ou rochers, et toujours à ma droite ou à ma gauche, le vide d'une vallée béante au fond de laquelle, parfois, une lumière, en me faisant deviner une habitation humaine, me rappelait au sentiment de la réalité.

Parfois, tout-à-coup, au plus profond de mes rêveries, la voiture s'arrêtait une minute. J'entrevois des rues, des hommes... une ville. Puis la course fantastique recommençait.

Ainsi se déroule notre vie vers le sombre avenir,



sur une route inconnue, au milieu des précipices, à la douteuse clarté d'étoiles incertaines dans un ciel nuageux...

Mais nous n'avons pas de courrier vigilant pour nous protéger et de postillon habile pour nous conduire...

## VI

Paris !.... Quel drame grotesque et sublime, magnifique et misérable, ce mot seul rappelle à l'esprit !..... L'imagination la plus froide évoque, dès qu'on le prononce, toutes les images de la grandeur et de la petitesse terrestres. Tous les contraires s'y touchent, toutes les oppositions s'y heurtent. Il a autant de spectacles tristes que de côtés imposants ; ceux qui le connaissent le veulent revoir encore et c'est le rêve de tous ceux qui ne l'ont pas visité d'aller l'étudier un jour.

Je n'essaierai pas de peindre la plus petite partie de ce tableau immense.

Sans sortir des bornes étroites de ces esquisses, je tenterai seulement de donner l'idée d'une séance de l'Assemblée nationale à laquelle j'ai assisté.



Un billet me vint à l'improviste et par bonheur la discussion fut vive, animée, brillante. J'ai entendu, j'ai vu en scène les opinions les plus opposées dans leurs représentants les meilleurs.

Il s'agissait du paragraphe 8 de la constitution ; c'est bien vieux aujourd'hui.

Plusieurs amendements ont amené à la tribune MM. Montalembert, Falloux, Pyat, Pierre Leroux, Victor Hugo, et presque tous les membres de la commission. La victoire est restée à ceux-ci avec raison, m'a-t-il semblé. La connaissance pratique des affaires, l'étude approfondie de toutes les questions leur donnaient une supériorité marquée dans cette circonstance.

Pour se faire une juste idée de leurs discours, il faut les lire dans le *Moniteur*. Je me suis convaincu que les autres journaux les rendent d'une manière tout à fait inexacte et incomplète.

La physionomie de l'Assemblée nationale est à peu près la même que celle des Chambres de la monarchie. Il n'y a ni *decorum* ni *tenue*. La plupart des représentants écoutent peu ou n'écoutent pas. Ils causent, ils lisent, ils écrivent, ils circu-



lent. On voit que là, comme dans les tribunaux, les discours, j'allais dire les plaidoieries, ont en général peu d'influence sur les votes. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'une tactique habile, un amendement, un mot heureux, un grand mouvement d'éloquence, déroutent les prévisions et changent les résultats.

Il faut être un habitué du lieu pour connaître toutes les célébrités. J'ai eu la bonne fortune de me trouver assis près d'un de ces amateurs intrépides qui assistent sans interruption à toutes les représentations.... j'entends à toutes les séances. Le nombre en est plus grand qu'on ne le croit, sans parler des journalistes qui sont dans une tribune particulière.

On m'a même fait remarquer une dame et sa fille, étrangères dit-on, qui n'ont pas manqué une séance depuis l'ouverture de l'Assemblée nationale, toujours les premières et toujours les dernières.

Elles sont fort connues, et messieurs les élus du peuple, me disait l'un d'eux, sont très intrigués de savoir le motif de cette patience ou de cette curiosité à toute épreuve.



Les célibataires ont fini par croire que c'était un piège tendu à leur indépendance, et de peur d'y tomber, ils ne regardent plus de ce côté. Les belles spectatrices ne leur manquent pas d'ailleurs. Le premier rang des tribunes, réservé aux dames, est toujours trop étroit pour le nombre des jolies curieuses. Ce n'est pas pour rien que chacun des honorables représentants a sa jumelle devant lui.

Il serait insipide de détailler ici les noms de tous les personnages qui m'ont été indiqués par mon obligeant voisin.

J'ai remarqué l'air malade et fatigué de Lamennais; il est resté presque immobile, courbé sur lui-même, les deux yeux cachés par sa double lorgnette.

Pierre Leroux est assis à ses côtés. Son corps gros et court est encore alourdi par une redingote plucheuse, de couleur foncée, doublement croisée sur sa poitrine; des cheveux noirs et longs couvrent son front, tombent en désordre sur ses épaules; sa parole est diffuse, pénible, lourde, vulgaire. Il est difficile de penser qu'un tel homme ait jamais une grande influence.



Proudhon est plus dangereux, quoiqu'il jouisse de peu de considération parmi ses collègues. On ne le croit point convaincu, mais froidement envieux et méchant, *capable de se chauffer tranquillement les pieds au foyer du monde embrasé*. Il est de taille plutôt petite que grande. Ses cheveux sont courts et blonds, et son regard semble vouloir se cacher derrière ses lunettes.

C'est un curieux tableau que celui de cette montagne toujours agitée, volcan d'où partent incessamment des éclairs et des tempêtes.

Il y a là certainement de nobles esprits, des cœurs chauds et pleins d'illusions ; mais aussi, je suis obligé de le croire, beaucoup du mauvais levain des révolutions, des passions funestes, envieuses de toute grandeur, de toute élévation, un entraînement terrible à tout renverser, une complète impuissance à rien fonder. Tout homme n'a-t-il pas rêvé aussi l'application bienfaisante des mots divins de progrès et de fraternité?....

Et pourtant qu'ont-ils produit dans les mains de ceux qui s'en proclament les uniques apôtres?.... Des ruines.



Les excès, les fautes, les corruptions, les iniquités, les petites et les grandes misères qui font crouler les monarchies, ils les ont reproduits. Ce qu'ils ont tant et justement blâmé, ils le font eux-mêmes. Hélas ! tous les partis sont aveugles ; ils marchent avec un bandeau sur les yeux comme la justice... mais ils n'ont pas sa balance.

L'avenir est sombre.

Revenir en arrière, c'est impossible ; le problème est posé, il doit être résolu sous peine de voir la société se perdre dans un gouffre, comme le Rhône, mais pour ne plus reparaître.

Ni les anciens maîtres du monde, ni les nouveaux ne peuvent parvenir à cette grande solution, ils l'ont bien prouvé.

Qui donc l'accomplira ?

Celui qui met un frein à la fureur des flots <sup>1</sup>.

## VII

Paris, cette année, est facile à quitter. Toutes ses habitudes sont changées ; son front jadis si

<sup>1</sup> J'aurais dû peut-être retrancher ce chapitre ou tout au



riant est devenu soucieux ; des rides profondes l'ont creusé. Partout on voit, on retrouve les douleurs d'un enfantement mystérieux. Cette nouvelle physionomie ne laisse pas que d'être pleine d'intérêt et d'attrait ; elle offre à l'observateur une source neuve de réflexions sérieuses, mais pourtant il faut l'avouer, on se sent ployer à la fin sous le fardeau de l'inquiétude universelle.

L'autre jour l'appel d'un ami m'est venu sur un rayon de soleil. — « Venez, m'écrivait-il, jouir avec moi des derniers beaux jours de l'automne, dans mes vertes prairies normandes. Venez, les hommes ont beau faire, la nature est toujours belle, toujours bonne pour ceux qui l'aiment. » — Et je suis parti, heureux, plus que je ne puis le dire, de voir devant moi trois jours de liberté et d'insouciance, trois jours de paix, de calme, de fraîcheur ! La plus longue perspective de vacances, en temps ordinaire, ne cause pas le même plaisir. Je me serais cru volontiers encore au collège et je n'ai pu

moins le rectifier et le compléter en plusieurs points. Je ne ferai ni l'un ni l'autre ; bien qu'aujourd'hui il semble faux et insuffisant, il est bien pourtant et pour cela même l'impression juste de l'heure et de la minute qu'il représente.



m'empêcher de me souvenir, au départ, de cette exclamation restée célèbre à mon école..... « Eh ! You ! Alphonse est mort... nous aurons trois jours de congé. »

Alphonse était le fils du maître et l'un des camarades de ce petit sans-cœur qui lui faisait cette belle oraison funèbre... Que voulez-vous?... « cet âge est sans pitié... »

Mais Alphonse ne mourut pas... et le congé dont il a été l'occasion n'a laissé que de gais souvenirs... comme le mien, j'espère.

Des Alpes au coteau de *Bon-Secours* la distance est grande. Nos vallons et nos plaines ne ressemblent en rien à ceux de la vieille Neustrie. Les villages sont autrement groupés, les maisons autrement construites. Passez le seuil de ces demeures, au premier coup-d'œil vous reconnaîtrez des habitudes, des mœurs différentes, un parler nouveau et cependant, au fond, c'est la même terre et ce sont les mêmes hommes. Leurs besoins, leurs passions, sont pareils à ceux des habitants de la Suisse montagnaise comme à ceux des plus lointaines peuplades. Le tableau est semblable ; il ne diffère que



par des nuances, de proche en proche insaisissables. C'est la même comédie ou le même drame sous d'autres habits.... L'extérieur change et se modifie de lieu en lieu, de siècle en siècle ; le fonds seul ne varie pas.

Si l'on voyageait pas à pas, séjournant dans chaque contrée, au lieu de franchir de longs espaces les yeux fermés, on s'apercevrait à peine des changements. C'est la faiblesse de notre vue, toujours arrêtée à la surface des choses, qui nous fait croire aux grands contrastes.

Heureux l'homme dont les jours s'écoulent dans la circonférence que peut tracer sur le sol l'ombre du clocher de son hameau!.... S'il sait réfléchir, s'il sait observer, il en a vu tout autant qu'un Anglais revenu de son *tour* d'Europe.

Pourquoi ces réflexions?... Hélas!... pour rien, et j'ai grand tort de leur permettre tant de liberté. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces vulgaires pensées, — je le confesse avec humiliation, — m'accompagnent dans toutes mes courses. Je ne vais pas à dix pas de ma porte sans les retrouver toujours ; il ne m'était donc pas permis de leur refuser une



petite place, un jour ou l'autre, dans ce véridique récit de mes explorations.

Ces idées m'ont conduit à Rouen. En chemin de fer, si l'on n'a pas le temps de voir on a celui de réfléchir. Tout trajet paraît long, et il faut trois mortelles heures pour faire trente lieues ! On regrettera la malle-poste ; ce vieux système à quatre pattes est plein de charmes, il donne au voyageur la sensation du *marcher*, il l'associe au mouvement, au travail, à l'action de la locomotion. Rien de tout cela sur les *rails-ways*. On arrive, voilà tout.

C'est dommage pourtant de ne pas admirer un peu à son aise cette belle vallée de la Seine. On ne l'abandonne que pour couper ses détours sous des tunnels fort longs. Le passage de ces souterrains donne un sentiment de malaise, dont peu de personnes sont exemptes. Dans l'obscurité des voûtes, le bruit de la machine ressemble au souffle d'un monstre haletant, et comme on perd, faute de points fixés sur le chemin, la mesure de la rapidité de la marche, il semble toujours que le *train* est arrêté et qu'on ne doit pas revoir la *dolce lume*. La plus longue de ces éclipses dure six à sept minutes.



Rouen, la ville aux vieilles rues, aux vieilles tours, débris des races disparues, Rouen, le Rothomagus des Romains, est une des plus intéressantes cités gauloises à visiter. Ses rues étroites, aux maisons pointues, disparaissent tous les jours pour faire place à des constructions modernes; mais ses nombreux monuments gothiques, des plus beaux qu'il y ait en France, sont admirablement conservés. Ce qui est plus heureux encore, la ville les restaure et les complète à grands frais. Les Normands, on le voit, ne sont pas seulement des gens adroits, fins, rusés, et même quelque chose de plus, comme le dit un proverbe, peut-être à tort; ils ont aussi le goût des arts très développé, et ils se vantent, à juste titre, que leur province est une des plus fertiles en hommes distingués. (Les deux Corneille, Fontenelle, Boieldieu, le compositeur, Géricault, le peintre, et beaucoup d'autres, étaient de Rouen.)

Sur cette *côte* de Bon-Secours qui domine Rouen, un pauvre curé eut l'idée de bâtir une église en tout semblable à celle de Saint-Ouen, la plus charmante de la ville à mon gré, et sans contestation un des



plus parfaits chefs-d'œuvre de l'art gothique. L'entreprise, au milieu de notre siècle froid, paraît incroyable.... Eh bien ! seul, sans appui, sans fortune, il a réussi. Sa copie est achevée avec le seul produit de collectes patientes faites dans les environs. Je doute que nulle part ailleurs une vie d'homme eût suffi pour mener à bien un semblable projet.

La capitale Neustrienne mériterait donc d'être parcourue avec attention ; outre les grands édifices qu'il faudrait étudier, chaque place offre un souvenir ; l'histoire du moyen-âge est écrite partout, sculptée pour ainsi dire sur toutes les murailles..... Les antiquaires, les artistes, les historiens doivent s'y arrêter ; moi je ne fais que passer, je me promène et je dessine en courant.

Déjà le bateau à vapeur de la Bouille est prêt à lever l'ancre.

La Bouille ! quel est ce nom barbare, quelle est cette ville lointaine ? Sous quelle zone, dans quel lieu s'élève cette cité ? Quel conquérant fameux et mal inspiré en jeta les fondements et lui imposa ce baptême ? La Bouille ! Est-ce une Thèbes aux



cents portes, une Babylone aux jardins suspendus? Est-ce une Liverpool, une ville antique, ou une ville moderne?.... Rien de tout cela. C'est beaucoup moins pour le bruit et la renommée, c'est autant pour celui qui est né là, qui y vit, qui doit y mourir. La Bouille a d'ailleurs sa réputation et son importance, toute resserrée qu'elle est entre le fleuve et de hautes carrières de plâtre. On y fait de très bons pâtés de canard, et c'est là que toute la Basse-Normandie vient rejoindre *la Vapeur*, qui doit la porter à Rouen.

En outre, la Bouille est bâtie presque aux pieds des ruines du château de Robert-le-Diable. Mais son principal mérite à mes yeux est d'être le but d'une des plus jolies promenades que l'on puisse faire en bateau.

L'enchantement de ce panorama commence dès le départ et se poursuit en se diversifiant jusqu'à l'arrivée.

C'est d'abord la ville populeuse qui se déroule tout entière sur son magnifique amphithéâtre. Du port, tout bordé d'hôtels à cinq étages, on ne devine ni son étendue, ni sa position admirable,



mais à mesure que l'on s'éloigne, elle semble s'agrandir, et, comme par magie, sortir des flancs de la colline. Les flèches dentelées de ses clochers paraissent s'élever à chaque élan du navire ; la hardiesse de leur jet pyramidal domine la cité. C'est un tableau merveilleux, vu le soir au soleil couchant à travers les rameaux des arbres qui bordent le fleuve, et à travers cette autre forêt des mâts et des cordages de la flotte industrielle serrée aux bords des quais.

Ce spectacle n'est pas encore disparu que déjà d'autres objets attirent les regards.

C'est d'un côté une suite non interrompue de fabriques, d'habitations de pêcheurs et de maisons de campagne, dont les jardins s'étalent sur le plan presque perpendiculaire du coteau auquel toutes ces constructions sont, pour ainsi dire, adossées ; de l'autre, la vue se repose sur de frais pâturages couverts de troupeaux ; et sur la ligne uniforme de la forêt de Rouvray qui marque l'horison, de grands et beaux villages dessinent la silhouette de leurs toits brunis. Le même contraste se fait remarquer dans tout le cours de la Seine, de Paris à



la mer. Elle s'appuie presque sans interruption, soit à droite, soit à gauche, sur le pied de collines escarpées, tantôt riantes ou agrestes, tantôt nues et arides, tandis que les ondes baignent sur l'autre bord des plaines assez vastes, que souvent elles couvrent entièrement pendant l'hiver. En quittant Rouen, c'est la rive droite qui, d'abord fort élevée, ne laisse à l'homme qu'un étroit espace entre sa muraille et la rivière; mais à mesure que l'on s'avance vers la Bouille, elle s'abaisse insensiblement, se pare d'une plus riche végétation, et vient à son tour tremper, dans l'eau du fleuve, l'herbe de ses prairies. L'autre rive alors se redresse comme un haut rempart; elle prend le rôle de sa sœur et oppose sa paroi de pierre aux caprices des marées.

Je ne saurais nommer tous les châteaux qui embellissent ces beaux rivages.

L'abbaye de Jumièges est surtout célèbre; la construction en remonte au 7<sup>e</sup> siècle. Charles VII y vint chercher un asile et le cœur d'Agnès Sorel y est disposé.

Je ne vais pas jusques là; je descends à Sainte-Vaubourg, vieux manoir appartenant autrefois à



l'ordre des chevaliers du Temple ; mais où l'on ne trouve aujourd'hui rien d'antique, si ce n'est l'hospitalité généreuse de l'aimable famille qui l'habite.

La vue de Sainte-Vaubourg, sans être très étendue, est des plus pittoresques. J'ai essayé d'indiquer les principaux traits du tableau que présentent les rives du fleuve, mais ce tableau n'est que le cadre de celui du fleuve lui-même, plus varié, plus animé, plus grandiose encore.

Profond en cet endroit, large presque comme un lac, il est incessamment couvert de navires et d'embarcations de toutes les formes, de toutes les grandeurs. Les pavillons de tous les peuples sillonnent ce grand chemin du monde. C'est le brick élégant des Américains qui croise la massive goëlette hollandaise. C'est le noir charbonnier d'Ecosse qui hèle au passage un *trois mâts* phocéén. Celui-ci remonte lentement, voiles déployées, le courant de l'eau ; celui-là, plus patient, attend à l'ancre que la puissance du flot le pousse vers Rouen ; ou bien ce sont de robustes remorqueurs, traînant avec rapidité les lourds *chaland*s, chargés de marchandises, et de magnifiques paquebots dont le pont est couvert de voyageurs.



La frégate sur laquelle le prince de Joinville a ramené de Sainte-Hélène les cendres de l'empereur, n'a quitté son précieux fardeau qu'à Sainte-Vaubourg. Ce *transbordage* s'est fait la nuit à la lueur des flambeaux, au milieu d'une population immense, accourue de tous les environs. On en a conservé le souvenir par une colonne élégante, surmontée d'un aigle qui bat des ailes.

La solitude de nos lacs a sa poésie. J'aime la mélancolie de leurs nappes d'azur que trouble à peine une voile isolée ; j'aime à voir leurs teintes incertaines se modifier sans cesse au gré du soleil et des vents. Ils ne sont point l'image de la tristesse et de la mort, comme on l'a dit : c'est la vie du ciel qui se peint à chaque heure dans leur miroir paisible. Mais on ne peut nier pour cela la magie et l'attrait du mouvement d'un grand fleuve. Toutes les facultés qui honorent l'humanité s'y montrent en action. L'audace, la patience, la force, les merveilles des résultats de la science et des inventions de l'industrie, tout cela est nécessaire pour disperser sur le globe le bien-être et les douceurs de la civilisation. Toutefois pour qu'aucune



de nos jouissances ne soit troublée, n'interrogeons pas les douloureux mystères de l'existence des matelots..... Il ne faut rien approfondir ici-bas!...

## VIII

La Normandie n'est pas toute aux bords de la Seine; elle n'est pas non plus seulement un foyer immense de commerce et d'industrie, mais aussi et surtout une contrée agricole. Sous ce point de vue le pays de Caux mérite d'être parcouru. Ce nom de Caux vient, dit-on, de ses anciens habitants, désignés par César sous le nom de *Caletes*, et dont la capitale était *Juliobona*, aujourd'hui Lillebonne. Quoi qu'il en soit, cette dénomination n'a pas de limites bien précises à présent; je crois qu'elle indique le plateau compris entre la Seine et la vallée d'Arques, au bout de laquelle s'élève Dieppe, mais si on voulait l'appliquer au caractère général du pays, il faudrait l'étendre beaucoup plus loin le long de la mer. Le trait singulier de la physionomie d'un pays si peuplé est l'absence d'habitations. Au premier coup d'œil on n'en voit pas.



Ce ne sont que des champs parfaitement cultivés, dont, de distance en distance, des petits bois de chênes et de hêtres coupent les lignes monotones. Le voyageur, qui les traverse rapidement dans sa voiture, peut croire qu'entre les villes il n'y a d'autres maisons que les cabarets échelonnés sur la route. Cependant, en y regardant de plus près, il verra, de ces bosquets si nombreux, sortir par-ci, par-là, de beaux flocons de fumée ; il distinguera à travers les rameaux un toit de chaume ; s'il s'approche, il entendra la voix du maître, le rire des enfants, le cri des coqs, le grognement des porcs, tous les bruits de la ferme, en un mot, car c'est là qu'elle se cache ; c'est là que le cultivateur cauchois laisse couler sa vie, loin du grand jour et de la foule, suivant le précepte du sage. Cette existence est en effet toute retirée et solitaire. Un fermier ne visite pas ses voisins, il ne les voit qu'au marché de la ville prochaine, et jamais, excepté pour ses travaux, il ne sort de l'enceinte de *sa cour*. *La cour* c'est le chez soi, le *heim* des Allemands, le *Home* des Anglais. Ce mot désigne toute la ferme, toute l'habitation, et non pas seulement l'espace qui sépare les différentes constructions.



Un pareil isolement a ses avantages et ses inconvénients. Il a conservé dans les familles des traditions patriarcales, la simplicité des mœurs et la sobriété toute primitive des repas ; en revanche, il est peut-être la cause de ce caractère méfiant que l'on attribue volontiers aux paysans de la Normandie. Le plus riche fermier, et ils sont presque tous riches, mange et travaille avec ses serviteurs ; il porte la blouse et fume gaîment sa pipe auprès du foyer, en faisant sauter son dernier né sur ses genoux. Mais il sait se souvenir aussi, je m'en suis aperçu, qu'il a pour accueillir un étranger toutes les ressources d'un hôte bien approvisionné.

La plantation de ces *cours*, qui donnent un aspect si étrange à ce beau pays, n'est point, il est aisé de le comprendre, le fait de l'humeur et du goût des habitants. C'est une nécessité imposée par la nature. L'homme, comme partout, n'a fait là que se soumettre à la condition des lieux. Ce plateau est élevé ; il s'étend sur des falaises, brusquement coupées à l'Océan, au-dessus duquel elles dressent leurs parois à plusieurs centaines de pieds de hauteur. C'est dans les principales échancrures de ces



falaises que les villes et les villages de la côte ont été bâtis, la plupart sur des cours d'eau plus ou moins importants. Ceux-là se mettent seulement à l'abri d'un rocher, d'un renforcement du coteau, ou plus hardis s'exposent à toute la furie des vents de mer. Dans ce cas, ils renoncent à toute culture et demandent à la mer l'espoir de leur travail ; ils sont marins. Sur les falaises, il devait en être autrement ; la terre était fertile et nulle autre ressource ne s'offrait aux habitants. On a donc planté les *cours*, et voici comment :

On élève d'abord une véritable muraille en terre, large et haute souvent de cinq à six pieds. Sur ce tertre on plante deux rangs serrés de chênes et de hêtres, autant, quelquefois plus, en dehors et en dedans ; de sorte que cette avant-garde a fréquemment huit lignes serrées d'arbres, de tous les côtés. L'espace qu'elles renferment est considérable, il varie de deux à quatre arpents... L'intérieur est planté aussi, mais d'arbres fruitiers. C'est un verger, au milieu duquel la maison d'habitation et les bâtiments ruraux sont épars, éloignés autant que possible les uns des autres, afin de les sauver plus



facilement en cas d'incendie. Ils sont d'ailleurs peu considérables et mal construits ; on les appelle *masures*, et ce nom leur convient à tous égards. Quelques poutrelles à peines dégrossies , un peu de plâtre ou d'argile mêlée de paille hachée et une couverture de chaume en font tous les frais. Les plus récents sont en brique avec un toit d'ardoise. L'eau manque tout à fait, et les citernes même sont rares. On se borne à conduire les gouttières des masures dans une ou deux *mares* creusées dans la cour , et cette eau où barbotent les canards est la seule dont on se serve pour les besoins du ménage. Il est vrai qu'on en boit très peu, sauf celle que l'on mêle au cidre lors de sa fabrication ; et pour cet emploi à ce qu'on assure, elle possède des qualités particulières ; le cidre de Caux passe pour meilleur que celui auquel on ajoute de l'eau de fontaine.

Cette privation est du reste la seule que j'aie éprouvée pendant mon séjour dans une ferme ; les meilleurs vins et les plus beaux repas ne m'en faisaient pas prendre mon parti, mais il faut l'avouer aussi, ce n'est pas payer trop cher le plaisir d'avoir savouré à loisir le charme de ces intérieurs paissi-



bles, de ces existences pleines de quiétude, à l'ombre des pommiers, de ces cœurs excellents que les bruits du monde n'effarouchent jamais. Derrière ces forteresses de feuillage la vie s'endort pour ainsi dire, et ne connaît des tempêtes que le murmure des vents à travers les rameaux. Cependant il me fallait rentrer

*nella città dolente*

dans l'activité, dans le bruit, dans le travail, dans la peine... Tout homme doit faire sa tâche. A mesure que je m'éloignais de la mer, je voyais insensiblement les maisons se hasarder au grand jour. C'était d'abord une cheminée audacieuse, un toit téméraire, puis une blanche muraille, puis des fenêtres ouvertes au soleil, puis toutes les habitations, les riches et les pauvres, s'étalant nues, effrontées, sur les coteaux, dans les plaines, serrées les unes près des autres, sans une branche seulement pour leur donner la fraîcheur d'un peu d'ombre...

Ah ! que j'aurais trouvé triste le spectacle des villes, si le sort n'y avait placé mon pauvre cher petit nid, mais le bienfait de la famille couvre tout. Là où elle est, doit se trouver tout le bonheur qu'on peut rencontrer ici-bas.



# LE CREUX-DU-VENT.







## LE CREUX-DU-VENT.

---

### I

Une course dans le Jura ne peut offrir ni le charme de l'imprévu, ni l'attrait du danger. On l'a parcouru dans tous les sens ; on l'a sondé, mesuré, analysé, expliqué. Il est la grammaire des géologues, leur première école, et pour les botanistes un précieux jardin accessible aux plus timides. En un mot, c'est un livre ouvert, lu, relu, commenté à toutes les pages. Plus rien n'en reste à dire ; les savants l'abandonnent désormais aux



élèves et les touristes aventureux aux pères de famille prudents et circonspects.

Sous le rapport du pittoresque, on n'oserait se flatter non plus d'y trouver des aspects inconnus et des détails inédits. Tous les points de sa longue chaîne ont été cent fois explorés, cent fois décrits, et des caravanes en grand nombre sillonnent sans cesse ses vallons et ses sommets pendant les beaux jours de l'été.

Malgré cela, bon et paternel Jura, ils seraient bien ingrats, tes enfants, s'ils ne t'aimaient pas et s'ils ne trouvaient pas toujours un attrait nouveau à parler de toi, à entendre parler de toi.

Tu laisses, j'en conviens, aux Alpes, tes jeunes sœurs, les pics effrayants et les champs de neige éternelle, que l'aigle et le chamois peuvent seuls atteindre; tu leur laisses ces précipices où bondit l'avalanche et ces vertes oasis suspendues, où les chalets et les troupeaux semblent attachés comme des nids d'hirondelles aux pans des murs. Oui! plus que toi elles attirent, ces Alpes coquettes. elles séduisent, elles enivrent. Nul ne peut les voir



sans leur donner son cœur ; mais elles ne se donnent jamais, et malheur à qui veut les ravir !

Tandis que toi, vieux et débonnaire Jura, tes plus douces retraites et tes dômes les plus élevés, tu les mets à la portée de tous. Tu n'as rien qui effraie, qui repousse ou qui défie l'humaine faiblesse. Tu t'abaisse à notre mesure et te fais humble et petit pour mieux nous servir !

Qu'il me soit donc permis de parler du Jura à des Jurassiens, ce sera un juste hommage de piété filiale et aussi, je l'espère, un délassement utile. Il est sage de se rappeler et de rappeler aux autres le prix, souvent trop méconnu, des biens modestes que la nature nous a donnés ; il est salutaire aussi de fixer le souvenir des émotions fugitives et des moments heureux, saisis au vol au milieu des pénibles combats de la vie.

D'ailleurs, le domaine des impressions personnelles n'a point de limites. Autant d'hommes, autant de voix ; autant d'intelligences, autant de pensées. L'âme humaine au contact de la nature est comme un clavier divin touché par un grand maître. Sur un thème uniforme, il brode sans fin des



variations infinies. Tout est usé et tout est nouveau. Où nos pères ont passé, nous passons ; avec d'autres idées, d'autres besoins, d'autres espérances, nous reprenons les mêmes sentiers, les mêmes chemins.

## II

Assurément les bons communiers de Fleurier, il y a un demi siècle, eussent été bien surpris de voir la troupe joyeuse qui, le 24 juin dernier, quittait le village aux premières lueurs du jour.

Où pouvait-il aller ce petit monde hétérogène, si bizarrement composé et mêlé?...

Il y avait là des hommes de tout âge et de toute condition. Des pasteurs pensifs, chargés du poids des problèmes de l'avenir, à côté de ces travailleurs intelligents que l'art de mesurer les heures terrestres préoccupe d'abord ; des jeunes gens commençant la vie à côté de vieillards n'attendant plus que le repos. Ici des ouvriers de la main et là des ouvriers de la pensée ; ceux qui instruisent les enfants, tâche austère, et ceux qui, nuit et jour, pen-



chés sur le lit des malades, luttent avec la mort comme Jacob avec l'ange.

Quel pouvait être le lien commun de ces individualités diverses ? Quel but les avait réunies ?

L'envie d'apprendre, le besoin de regarder autour de soi et de comprendre, le désir d'être utiles à ceux qui viendront après eux habiter les mêmes lieux... Voilà les sentiments qui avaient rapproché ces promeneurs et les animaient ce matin-là d'une joie franche et cordiale. La course qu'ils allaient entreprendre était une consécration de l'œuvre commune, un gage de succès et de durée, le baptême à l'air libre de la Société du Musée de Fleurier.

Quoi ! une société scientifique, un musée dans un village ! Mon Dieu, oui ! et pourquoi pas ? Cette société a même l'avantage d'être composée... d'ignorants et par là ouverte à tout le monde... Avez-vous de la bonne volonté, le goût des jouissances de l'esprit ? C'est assez : *Dignus es intrare*.

Les académies patentées tiennent pour le public magasin de science au plus juste prix et sans garantie. L'étude est pour leurs membres un métier,



un gagne-pain. Le prêtre vit de l'autel. Dans la Société du Musée de Fleurier, tout se donne ; chacun apporte son obole ou n'apporte rien. Pleine liberté ! Point de jalousies ni de rivalités secrètes, mais aussi, je le reconnais, point de découvertes surprenantes, ni de profondes discussions ! Qu'importe ! le mérite des choses de ce monde ne se mesure pas au résultat, car le résultat est toujours incomplet, défectueux, infiniment petit en comparaison de ce qui reste à faire. La route est sans limites. L'essentiel, c'est de se mettre en marche ; le moindre pas fait en avant vers la vérité, le moindre coin du voile soulevé ouvre à l'esprit une source intarissable de jouissances précieuses. Au début de la carrière comme à sa fin, pour les faibles comme pour les forts, tout est enchantement, surprise. Le travail porte avec lui sa récompense, il agrandit l'esprit, il enseigne à voir, à comprendre, à aimer ; il multiplie en quelque sorte la vie en nous, et cela, il faut le répéter, indépendamment de tout succès extérieur et de toute gloire humaine.

Courage donc, petite Société du Musée ! Va, recueille, observe, écoute ! La nature est infinie, et



pas un seul de ses détails n'est indifférent, stérile, indigne de l'admiration de l'homme, car tous concourent pour leur part à l'harmonie des mondes, à la manifestation de la Beauté parfaite, c'est-à-dire de l'idéal, invincible besoin de l'âme !

L'espérance ne vaut-elle pas mieux que la réalité, et le début que le terme ? La jeunesse, le printemps, le matin sont les heures bénies, et ce jour-là tout était fraîcheur, promesse, illusion pour les nouveaux pèlerins. Le soleil se levait radieux, l'année se couronnait des fleurs de la Saint-Jean, et la Société du Musée faisait sa première campagne !

### III

Le rendez-vous était au bas de la montagne, sur le bord du clair ruisseau qui vient des gorges sauvages de la *Poueta-Raisse*. Là on s'organise, on se compte. Vingt-trois !... C'est peu, et c'est déjà beaucoup, si l'on considère la date récente de la Société, et combien peu encore parmi nous savent le prix des loisirs studieux !



Laissez faire ! le Musée grandit. Une autre année nous serons cinquante, puis cent, puis tout le monde !

Sur notre tête se dresse la vieille tour grise, d'abord antique demeure des seigneurs de la vallée, et ensuite sombre prison où bien des malheureux ont gémi... Passons ! n'attristons pas nos cœurs de ces souvenirs. Des scènes plus riantes nous appellent. Les plantes s'épanouissent dans la rosée abondante, humides et radieuses de leur fraîche beauté, comme la déesse antique sortant de l'onde. Les oiseaux sous les branches chantent le retour de la lumière. Des ouvriers, la hache ou la pioche sur l'épaule, s'en vont au bois reprendre leur rude labeur, et dans l'ombre, sous les sapins touffus, se déroule le chemin pierreux que nous allons gravir.

Les plus jeunes, ardents et joyeux, montent comme à l'assaut ; ni l'expérience, ni l'âge n'ont appesanti leurs pas. Les autres plus lentement s'avancent, attardés moins par la faiblesse que par leurs pensées. Ils se rappellent les amis disparus, les compagnons d'autrefois, avec lesquels ils ont jadis suivi gaiement le même sentier et qui plus



jamais n'iront avec eux sur aucune montagne de la terre... Puis un papillon les distrait. Qu'il est brillant et comme il semble heureux ! Né tout à l'heure, il mourra ce soir. Sommes-nous moins éphémères ?

Où bien ils s'arrêtent à considérer une plante que leur présente le botaniste en titre de la Société, un descendant, je le suppose, du fameux centaure Chiron.

— Regardez-la, nous dit-il, son port est modeste, son air humble et doux ; rien ne la distingue, et cependant elle guérit tout, elle guérit vite, ainsi le déclare son nom.

Quoi ! toutes les plaies, elle les ferme ? Toutes les douleurs, elle les apaise ? — Ah ! faites-en bonne provision, mes amis, et qu'elle ait une place d'honneur dans notre Musée ! Mais les douleurs de l'âme, les blessures du cœur, n'ont-elles pas aussi leur plante pour les guérir ?

Plus loin et sur le même trajet, le même ami des simples nous signale une foule de plantes salutaires, utiles et cependant peu connues. Ingrats ! nous les foulons sous nos pieds sans soupçonner seulement leur mérite. Est-ce leur faute pourtant,



si nous ne savons ni les connaître, ni les employer ?

Avant de charger notre mémoire des noms et des faits de tous les conquérants, fléaux de l'humanité, ne devrait-on pas nous apprendre le nom et les vertus de ces végétaux bienfaisants répandus autour de nous ? En revanche, et par une désolante compensation, nous ne connaissons pas davantage, pour les éviter, les plantes vénéneuses, nombreuses aussi dans nos forêts. Ah ! que le bon Chrysale de Molière aurait toujours raison de s'écrier :

Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.

A cette boutade un voisin répond : « Patience ! notre Musée a précisément pour mission de pousser doucement vers ces connaissances pratiques. Souvenez-vous de la leçon d'aujourd'hui ; devenez-en le répétiteur, et l'ignorance que vous attaquez aura déjà reculé d'un pas. »

Ainsi causant, la troupe entière gagne les prés fleuris des plateaux élevés. Une fois là, toute fatigue est oubliée. L'air vif, plus léger, le chemin plus doux, donnent une sensation de bien-être toujours nouvelle, bien que déjà cent fois éprou-



vée. La poitrine se dilate et s'ouvre à la brise parfumée, l'esprit se ranime dans cette atmosphère des hauteurs, où la vie semble plus intense, plus brillante, plus divine, en ce sens que la main de l'homme s'y montre moins et les beautés de la création davantage.

Aucun parterre fait par la main des hommes, planté et cultivé à grands frais, ne peut offrir des fleurs égales pour le nombre, l'éclat et la fraîcheur, à celles que la nature sème en profusion sur les sommets du Jura. On se croirait transporté dans ces demeures des anges que Dante a visitées, au sein des mondes futurs. L'œil charmé s'égare avec délices sur des champs d'anémones, de gentianes, d'orchis et de mille autres plantes aux couleurs variées. C'est un tapis éblouissant, auprès duquel les tentures fameuses des Gobelins paraîtraient pauvres et ternes. Le pied ne peut se poser nulle part sans écraser quelque merveille, et des tourbillons d'insectes, à chaque pas réveillés et troublés, semblent autant de fleurs vivantes qui se révèlent et s'échappent en remplissant l'espace de leurs chants ou de leurs douces plaintes.



Chose étrange ! les pays fertiles, les grasses terres des plaines n'offrent aucun spectacle comparable à ces tableaux des arides montagnes. Leurs riches vendanges, leurs moissons abondantes, n'ont pour le cœur ni le même attrait, ni le même charme, et l'attachement qu'ils inspirent à leurs habitants, favorisés sous tant de rapports, ne ressemble en rien à celui qu'éprouvent pour les hautes régions ceux qui y sont nés. Ni la longueur des hivers, ni l'isolement, ni la stérilité du sol ne peuvent les en détacher. Ils disent, comme Alceste en parlant de Célimène :

Sa grâce est la plus forte.

Cependant le nombre des habitations, et par conséquent celui des habitants, diminue beaucoup sur les plateaux supérieurs du Jura. Il n'est pas de domaine actuel qui n'ait dans son enceinte les traces reconnaissables de maisons démolies. Que voulez-vous ? L'amour profond et tenace des montagnards pour leur rude climat ne peut les soustraire aux besoins, aux exigences, aux nécessités de leur époque. Il faut être de son temps, bon gré



malgré. On pouvait jadis réaliser à la lettre le romantique programme de la jeunesse : une chaumière et son cœur ! Une vache, un champ d'orge, un jardin planté de choux et de pommes de terre, le plus rustique abri, suffisaient aux besoins d'une famille ! Maintenant ce n'est plus assez : le niveau général a monté, soulevant avec lui toutes les existences. Il a fallu chercher des ressources nouvelles dans des méthodes d'exploitation et de culture plus avantageuses. On s'est trouvé par là entraîné à réunir deux fermes, puis quatre, puis six, et chaque annexion renvoyait une ou plusieurs familles. C'était une loi inexorable. Semblables aux Hébreux chassés de la Judée, les exilés descendaient en pleurant vers la fertile Egypte, mais aucun Josué ne devait leur rendre la Terre bien-aimée.

A vrai dire, leurs descendants ne la désirent peut-être plus. La vie plus commode et plus douce des villages les a amollis. Ils se contentent d'aimer la montagne pour leurs courses de plaisir et pour leurs jours de fête. Ils y vont en folles compagnies manger de la crème et boire du lait comme



au temps des bergers de Virgile, non pas toutefois sans y ajouter l'accompagnement moins idyllique d'un jambon succulent, arrosé des meilleurs vins mûris aux bords du lac.

C'est là, dans ces réunions champêtres, sous l'influence pénétrante de cette atmosphère libre et vivifiante des sommets, que bien des liens heureux — ou malheureux — se nouent entre les jeunes cœurs, tandis que les vieillards, à l'ombre d'un sapin centenaire, devisent du temps passé.

Dans notre caravane toute masculine, il n'était question ni du passé des vieillards, ni de l'avenir tout rose des jeunes gens.

La montée était achevée. Nous allions devant nous, regardant, admirant, discourant sans suite et sans ordre, méthode peu scientifique, je l'avoue. Les académiciens font autrement, ils analysent, ils dissèquent; font-ils mieux?

En pareil voyage, tout est événement, surprise, sujet d'étude ou de causerie, mais tenter le récit exact de ces riens charmants serait essayer l'impossible. On ne pose pas sur le papier le fard d'un papillon; on ne compte pas les facettes de dia-



mant de l'œil d'une mouche ! C'est tout et ce n'est rien. Rayons insaisissables, fugitives lueurs, scènes entrevues au passage, et que l'imagination achève et complète en marchant.

Ici une pauvre vieille étend sur le mur, chancelant comme elle, le linge qu'elle vient de laver. Là des enfants demi-nus, curieux et sauvages, se roulent au soleil dans la poussière. Plus loin, l'alouette chante en s'élevant toujours, et le jeune berger sous les arbres, chanteur aussi, lui répond en jetant aux échos ses roulades agrestes. Plus loin encore, une jeune fille en blanc corsage se cache, effarouchée et rougissante, comme si nous venions l'enlever à sa chère solitude.

Qui sait ! La sagesse, le bonheur, sont peut-être là, loin des humains, dans cette paix profonde.

Mais ce n'est pas nous, jeune fille, qu'il faut craindre. Nous ne portons pas l'anneau d'Eliézer.

Nous te saluons et nous passons. Le dôme du Soliat nous appelle ; notre ambition aujourd'hui se borne à cette conquête, et bientôt, laissant derrière nous le mol tapis des prairies, nous marchons sur le pâturage inégal et pierreux.



Heureux ceux qui arrivent à leur but ainsi , par un doux sentier, sans orages et sans mécomptes.

## IV

J'ai visité les palais des rois et les châteaux des grands seigneurs, et leur vue m'a laissé froid, indifférent. Je me croyais transporté un instant dans une autre planète avec laquelle la nôtre n'a rien de commun. Tant de richesses pour un pauvre mortel, « né de femme et sujet à bien des misères, » étonnaient mes yeux, sans éveiller dans mon cœur la moindre sympathie. Entre le cadre et le tableau, il y a un manque de proportion qui choque comme une note fausse. Des dieux et des déesses sembleraient tout au plus dignes d'habiter ces somptueuses demeures, et l'on n'y trouve d'ordinaire que les plus tristes souvenirs de l'humanité déchue. Des maîtres corrompus, entourés de valets et de flatteurs plus corrompus encore ! Tout ce luxe exagéré sent la pourriture ; on le quitte avec un sentiment de soulagement et de délivrance.



Mais combien est différente l'impression que donne l'intérieur d'un chalet ! L'entourage ici ne raptise pas l'homme ; il tire au contraire tout son prix et tout son intérêt de l'homme, dont la grandeur éclate dans la simplicité au milieu de laquelle il vit. Point de superflu certainement, tout au plus le nécessaire, — le nécessaire de l'âge d'or fabuleux, — du lait, du pain, une couche de paille. Et pourtant le contentement d'esprit, la sérénité de l'âme, se peignent sur la figure des humbles vachers.

Que leur manque-t-il en effet ? Rien. Leurs désirs ne vont pas au delà de ce qu'ils ont, et la liberté, ce bien sans lequel tous les autres ne comptent pas, prête un charme même à leurs privations. Ils ne connaissent ni les lois de l'étiquette, ni l'esclavage des conventions sociales.

Entrez ; vous serez les bienvenus ; tout est ouvert : la cuisine où se prépare le fromage dans la vaste chaudière luisante ; la laiterie pleine de baquets aussi blancs que le lait qu'ils contiennent ; la chambre de la famille, et, derrière, séparée seulement par une mince cloison, l'étable spacieuse,



avec les campênes sonores suspendues aux solives.

Tout respire la paix, le calme, le bonheur. Ah ! sans doute, là aussi le serpent parvient à se glisser et bien des maux se cachent sous ces dehors heureux ; mais il faut un effort pour s'en souvenir, et l'on ne sort pas de ces asiles rustiques sans se sentir moins avide des biens de la fortune, plus fort contre l'adversité.

Je faisais ces réflexions philosophiques à la fruitière du Soliat, tout en buvant un petit vin blanc, fort médiocre, qui en détruisait beaucoup l'opportunité, je le confesse. Grâce à l'influence et à l'affluence des promeneurs civilisés, ce chalet tend à se transformer peu à peu en hôtel ou du moins en restaurant. On y boit, on y mange, on y danse, et les fermiers, qui ne sont ni Chinois, ni Japonais, ne paraissent pas du tout effrayés du résultat de ces invasions étrangères.

Quoi qu'il en soit, cette halte nous fut un entr'acte utile, un repos nécessaire.

Nous venions de nous récréer à une pastorale aimable et charmante. Nous allions assister à une tragédie ou à un grand opéra. De la maison du



Soliat on n'aperçoit ni les prés que nous venions de traverser, ni les prodigieux rochers du Creux-du-Vent. La toile est baissée des deux côtés. C'est comme le foyer du théâtre : on se recueille en songeant à ce qu'on a vu, on se prépare à ce qu'on va voir.

## V

Si l'imprévu augmente le mérite d'une chose, la meilleure manière sans contredit de visiter le Creux-du-Vent, c'est de commencer par le sommet. A dix pas du gouffre effrayant que l'on va rencontrer, on ne le soupçonne pas. La verte pelouse semble se prolonger indéfiniment jusqu'aux riantes perspectives qui s'étalent au loin.

N'en est-il pas souvent de même dans la vie ? On marche sans prévoir nul obstacle et soudain la terre manque sous nos pieds. Une catastrophe subite nous arrête ; il faut de longs et pénibles détours pour retrouver le chemin... et l'espérance.

Au Creux-du-Vent, cet imprévu n'a du reste rien de désagréable. Il est difficile de rencontrer un



site où le grandiose et le charmant soient mieux réunis. Devant soi un abîme, un cirque immense bordé de rochers perpendiculaires d'une hauteur qui donne le vertige. Au fond, chaos, entassement énorme de pierres, de débris et d'arbres renversés, que le temps, à la fois destructeur et réparateur de tout, s'efforce de couvrir d'arbustes et de fleurs. Plus loin, à mesure que la montagne s'ouvre, les forêts de sapin tapissent ses flancs escarpés; la rivière coule et bondit à ses pieds, tantôt brillante comme un ruban d'argent, tantôt brune et sinueuse comme une couleuvre. Un hameau est assis sur ses bords; un autre, placé sur le fil blanc d'une vieille route, ressemble au nid de loriol suspendu à une liane. Puis d'autres forêts noires, puis d'autres blancs rochers, et, par-dessus, bien au delà, le lac azuré, qui donne l'idée d'un coin du ciel tombé sur la terre et au bord duquel sont venus s'asseoir avec empressement les villes et les villages. Enfin, tout au bout, la ligne fuyante du Jura, qui se perd dans la vapeur et entraîne le regard vers l'infini. Quel tableau! Il en est de plus vastes, il n'en est pas de mieux composés, si j'ose parler



ainsi. Il a toutes les conditions de la beauté artistique : la variété et l'unité. On le voit d'un coup d'œil et tout entier ; mais on peut le contempler des heures et des journées sans se lasser.

Ainsi ferions-nous, sans nul souci, si le géologue de la bande ne jugeait à propos de nous rappeler que nous faisons une course scientifique et que le plus magnifique thème à dissertations et à hypothèses se déroule à nos pieds. Pardon, cher professeur ! nous vous écoutons, et nos crayons tirés pour un croquis nous serviront à prendre des notes..... tout comme au cours. Et d'abord un préambule de rigueur nous avertit qu'il n'y a rien d'arbitraire dans les phénomènes du monde. Le Créateur, qui pouvait tout, ne s'est permis aucun caprice. A mesure que l'on avance dans la connaissance des choses visibles, on reconnaît toujours plus qu'elles sont soumises à des règles précises, invariables en même temps que très simples. Ainsi les naturalistes modernes, guidés par l'inspiration d'un grand poète, Goethe, commencent à croire que l'infinie variété des êtres se rapporte à un type unique, comme les plantes



ne sont, dans toutes leurs transformations, qu'une feuille incessamment modifiée suivant la figure géométrique de l'hélice.

Conclusion : la Société du Musée de Fleurier ne peut se dispenser d'aborder à son tour le grand problème du Creux-du-Vent. Par malheur la bonne volonté ne suffit pas en ces matières compliquées ; il faut s'y préparer par de longues études, il faut apprendre à voir, car l'apparence trompe bien souvent : un proverbe le dit et la géologie en fait sans cesse encore l'expérience à ses dépens, témoin le Creux-du-Vent. De quelque côté qu'on le considère, c'est un trou, un creux, une fosse ; or on ne creuse ni une fosse, ni un trou sans ôter quelque chose. Les enfants le savent du jour où leur première dent est tombée. Il est donc assez naturel de supposer que ce précipice ouvert devant nous, ce gouffre béant s'est produit par un écroulement. Les rochers et les terres minés, désagrégés par des causes inconnues, sont tombés un matin de dégel comme un édifice mal construit... Rien de plus clair.

Toutefois, une foule d'objections se présentent bientôt. Un corps solide ne peut s'écrouler, s'il ne



trouve un vide au-dessous de lui ; il ne peut non plus tomber indéfiniment et des débris doivent couvrir le sol sur lequel il s'arrête.

Ici, rien ne justifie l'hypothèse d'une caverne souterraine, ou d'une masse liquide de limon et de fange incapable de porter le poids des rochers qui la couvraient. D'ailleurs ces rocs effondrés, que seraient-ils devenus ? on ne les retrouve pas. La couche extérieure du fond du Creux-du-Vent est de formation beaucoup plus ancienne, c'est simplement la suite de celle qui s'étend au même niveau sous la montagne encore debout. Les couches, successivement amassées au-dessus de ce terrain primitif, ne se sont donc ni affaissées, ni renversées sur lui ; elles se sont ouvertes au contraire, elles se sont écartées, pour remettre au jour ce qui était enseveli depuis des milliers d'années.

Ainsi peut-être reverront la lumière ceux qui sont couchés dans les tombeaux.

Mais comment ce mouvement a-t-il pu se produire ? Par un soulèvement brusque et violent sans doute. Quelque Titan aux robustes épaules s'est levé, il a brisé la voûte, et, de ses bras étendus, en a



replié les parois à droite et à gauche. Regardez : les bancs de rochers qui se font face présentent une symétrie parfaite ; en les rapprochant , on les rejoindrait comme les bouts d'un bâton rompu. Ce caractère se reproduit dans toutes les brisures. La couche la plus ancienne est devenue la couche superficielle, tandis que les vallons offrent l'exemple opposé. Ici ce sont les couches les plus récentes qui couvrent la surface et elles remontent plus ou moins haut sur les deux versants.

Par quels agents , à quelle époque ces révolutions de notre globe se sont-elles accomplies ? Voilà ce qui reste le secret de Dieu. On ne devine pas davantage pourquoi cette brisure du Creux-du-Vent a été si nettement arrêtée vers le Soliat. Le Jura en compte plusieurs semblables et toutes sont fermées ainsi du côté de l'ouest.

On a remarqué en outre que les trois quarts des brisures du Jura ont le regard nord, et cela explique l'aspect monotone et régulier de cette chaîne pour ceux qui la voient de la plaine suisse et des Alpes. Le Chasseron, le Chasseral, la Dôle, la Dent de Vaulion, paraissent à peine sur leur pente méridio-



nale de légers renflements de la crête, tandis que du côté du nord leurs reliefs hardis rivalisent de beauté pittoresque avec ceux des Alpes.

La montagne de Boudry et la Tourne, ces deux promontoires du Creux-du-Vent, sont deux montagnes avec un vallon qui les sépare, mais toutes deux brisées, l'une par exception sur le pan sud et l'autre au nord suivant la règle ordinaire.

Ainsi parlent les professeurs, ainsi nous nous faisons mutuellement les répétiteurs de leurs doctes leçons... quand tout à coup, haut dans l'air et droit sur l'abîme, vient planer le faucon cendré; preuve, soit dit en passant, que la race n'en est pas disparue de ces lieux et que le nom des Fauconnières a encore sa signification étymologique.

La vue de ce bel oiseau, autrefois l'ami et le compagnon de chasse des chatelaines, nous fit plaisir, comme à des écoliers la cloche de la récréation. Il ne fut plus question de brisures, de combes ou de vallons, de soulèvements ou d'enfoncements. Nous suivons de l'œil ses courbes gracieuses et son vol rapide. Les petits oiseaux qu'il poursuit paraissent y trouver moins de plaisir; ils poussent



des cris de détresse et cherchent en hâte un abri dans les plis du rocher.

Des papillons viennent à leur tour se lancer dans le vide au travers du cirque effrayant, et de leur vol inégal, trébuchant, ils atteignent sans encombre la belle anémone des Alpes, objet de leur convoitise.

Et nous suivons d'un œil d'envie le roi des airs ou le frêle insecte. Qu'il ferait beau, comme eux, planer sur l'abîme ! Des ailes ! demandons-nous avec le poète Ruckert, « des ailes pour voler par montagne et vallée !..... des ailes au-dessus de la vie ! des ailes par delà la mort ! » Mais il faut rester attaché à la terre. Icare est tombé misérablement ! Nos ballons flottent à la merci des vents et des orages : la pensée seule a des ailes pour franchir l'espace, pour défier le temps et devancer le corps dans le doux pays du repos.

## VI

Rêverie, rêverie, où nous entraines-tu ?

Notre ami, le disciple du centaure Chiron, dont j'ai déjà parlé, sait mieux employer son temps. Il



cueille des fleurs, il nous les apporte, il nous les nomme ; ce sont pour lui de vieilles connaissances. Il est heureux comme s'il retrouvait après une longue absence les compagnons de sa jeunesse ; elles lui parlent, elles lui sourient, tandis que pour nous elles sont muettes, indifférentes. Il y a entre elles et nous la froideur de gens qui se rencontrent pour la première fois.

Heureux les botanistes ! ils ne sont étrangers nulle part, les plantes font partie de leur famille ; ils les saluent d'un signe affectueux en passant, et toutes leur renvoient un mot d'amitié. Un peu de leur science, un brin seulement, vaut un trésor lorsqu'on aime la nature et que l'on vit à la campagne.

A ce propos, une nouvelle question transcendante se pose à la Société du Musée. Ces plantes rares, ces plantes alpestres, comment se trouvent-elles en ces parages ? Si Dieu n'a créé de chaque espèce qu'une graine, mère de toutes les autres, l'a-t-il placée d'abord là bas, sur les Alpes, ou ici ? Ou bien a-t-il jeté de sa main féconde les plantes par milliers, de sorte que, suivant la parabole du



Semeur, les unes sont mortes et les autres ont produit leurs fruits en chaque saison ?

La présence du rhododendron surtout jette en de grandes perplexités. On le trouve au Creux-du-Vent, mais malingre, chétif, mal portant, atteint de nostalgie, comme un pauvre exilé. A peine s'il fleurit, lui qui couvre de ses corolles pourprées des champs entiers sur les flancs des hautes Alpes. Que fait-il là, triste et caché au fond de l'abîme ?

Pour trancher la question, des savants embarrassés — si toutefois un savant peut jamais être embarrassé — assurent qu'il a été péniblement apporté, planté, cultivé par un précurseur de la Société d'acclimatation. A cela rien à répondre. Personne ne peut prouver le contraire. Seulement, je tiens de la bouche d'un savant, mais savant d'un autre genre et qui ne sera jamais ni membre ni correspondant d'aucune académie — pas même de la nôtre — un de ces coureurs de bois, demi-sauvages, perdus dans la civilisation, marchand de vulnérable par métier, botaniste par instinct, je tiens, dis-je, d'un de ces personnages que de fort belles touffes de la rose des Alpes existent en



pleine prospérité au sommet du *Dos-d'Ane*, c'est-à-dire, de cette pointe droite et raide qui ferme le cirque au nord et à l'est. Or, ce n'est pas, certes, un horticulteur à boîte de fer-blanc qui l'a portée là au péril de ses jours. Le protocole reste donc ouvert sur ce point.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Lesquereux m'écrit :

« Vous avez oublié les dangers du naturaliste dans ces rochers si bizarrement et si terriblement découpés. Ne vous a-t-on pas montré chez les Robert la place où le fondateur de la famille, le premier charbonnier établi au Creux-du-Vent, se tua en face de la maison en allant chercher une plante rare pour le vieux Gagnebin de la Ferrière. C'est l'antillis des montagnes qui croît là sur des rochers non pas inaccessibles, mais de si difficile approche que jadis personne n'osait y monter que votre ami de Fleurier. J'y ai conduit M. Godet, mais une tentative faite avec le docteur Pury nous a assez mal réussi pour nous ôter toute envie de recommencer. Cependant, M. Andræ et quelques autres y ont été aussi.

« Le rhododendron ne croît pas au *Dos-d'Ane*. Je n'ai pas lu le Creux-du-Vent, je l'ai épelé sur toutes les pierres, car j'y ai été cent fois au moins. Or, un de ces instituteurs complaisants, comme on en trouve souvent, le même peut-être que celui à qui vous devez vos affirmations concernant les roses des Alpes, m'ayant dit la même chose, j'ai dû naturellement, en botaniste explorateur, m'assurer de la chose et visiter le *Dos-d'Ane*. J'ai failli me casser le cou et je n'ai rien trouvé. Comme les roches sont perpendiculaires des deux côtés, qu'il faut passer ce *Dos-d'Ane* d'un bout à l'autre ou à cheval ou sur des arêtes qui n'ont pas souvent la largeur d'un dos de baudet, il serait facile d'y trouver du rhododendron s'il y en avait. Par contre, on rencontre assez abondamment ces beaux arbustes au Weissenstein ; ils sont aussi au Chasseral, et la dissémination de leurs graines par les oiseaux, par les glaciers (si glaciers il y a eu) ou par tel au.



A propos de fleurs, n'oublions pas un petit arbuste du genre des saules, aux rameaux gris, tout couvert d'un feuillage étincelant. De loin on aurait cru voir le buisson ardent de Moïse ou la parure d'une reine des géants, éblouissante d'émeraudes et de pierreries. On approche, et ces feuilles s'animent; elles s'envolent, s'élèvent comme un tourbillon lumineux, puis reviennent prendre leur place. Ce sont des insectes.

Cependant, malgré l'intérêt de ces débats, les ombres raccourcies, et, je pense, quelques secrets tiraillements d'estomac, firent penser à plusieurs honorables confrères que le soleil ne devait pas être loin de notre zénith. En conséquence, ils proposèrent d'abandonner un instant les travaux scientifiques et de mettre sur le tapis des questions d'un autre ordre, je veux dire le dîner, dont chacun portait un fragment dans sa poche. Ces propositions, d'ordinaire, passent à l'unanimité avec enthousiasme. Il n'en fut point de même en cette

tre agent, s'explique assez facilement. Ce qui me frappe, c'est qu'au Jura comme aux Alpes, le rhododendron ne dépasse pas une zone inférieure qui est aussi nettement limitée que la zone des neiges. »



occasion. Une vive discussion s'engagea, et après maint et maint discours pleins d'éloquence, la majorité décida qu'on pousserait d'abord jusqu'au signal de Bevaix. La minorité ne pouvait qu'obéir, en gardant, bien entendu, pour fiche de consolation le sentiment intime qu'elle avait la raison de son côté, comme du reste cela arrive souvent.

Ah ! qu'il parut long ce trajet d'une lieue, même aux plus ardents. Plein midi, chaleur accablante, pas un souffle, pas un arbre ; une véritable marche dans le désert ; plus d'entrain, plus de chansons, plus de causeries ; mais.... le grand principe des gouvernements était sauvé.

## VII

La vue du signal de Bevaix est plus étendue que vraiment belle. Elle n'a pas de premier plan ; la côte escarpée s'abaisse droit vers le lac, sans offrir à l'œil le plus petit repos, le moindre accident pittoresque, et ses grandes lignes perspectives sont assez malheureusement coupées à l'est et à l'ouest par le Mont-Aubert et la montagne de Boudry. Rien



ne lui donne une physionomie particulière, un cachet original ; c'est une variante, et l'une des moins heureuses, de ce long panorama qui se déroule en face du Jura d'un bout à l'autre de son côté helvétique.

Au reste, la place et le jour eussent été plus favorables que nous en aurions mal profité. Il faut pour les jouissances de la contemplation un certain équilibre de l'esprit et du corps. L'appétit, qui tantôt nous sollicitait si agréablement, était devenu un besoin bestial. Ventre affamé n'a point d'oreilles ni d'yeux. Nous arrivions haletants, brûlés par cette atmosphère africaine, et, pour comble de guignon, les rares et maigres sapins qui avaient fixé leur domicile sur ce point calciné étaient *ombrifuges*, espèce jusqu'ici inconnue, et que la Société du Musée de Fleurier aura la gloire d'avoir découverte.

Il n'a pas été toutefois proposé d'en faire le sujet d'une communication à l'Institut de France ou à la Société Royale de Londres. On s'est contenté de constater le fait curieux, mais contrariant dans



la circonstance et d'en prendre courageusement son parti.

Chacun s'installa de son mieux, en plein soleil, et ouvrit son bissac.

Il n'y avait ni tien ni mien, et l'abondance régnait. Ah ! si le communisme, appliqué en grand, devait avoir des résultats pareils, il ne faudrait pas tant le redouter. Qui sait?... on y viendra peut-être quand tous les hommes seront parfaits, comme ils sont évidemment en train de le devenir.

Le repas fut homérique plus que champêtre. Ulysse à la cour du roi de Crète n'était pas mieux servi... Mais un autre l'a décrit... il a raconté les propos échangés, les discours, les toasts, les chants; il a dit comment, rassasiés, les convives se fractionnèrent en groupes épars, ceux-ci pour essayer une sieste méridionale, ceux-là pour continuer l'entretien commencé; d'autres enfin, courageux pionniers, pour s'avancer dans les terres désertes à la recherche d'un baume fabuleux !...

Laissons donc les membres de la Société du Musée livrés à leurs inspirations particulières et reprenons notre récit au moment où ils se trouvent de nouveau réunis auprès de la Fontaine-Froide.



## VIII

En aucun lieu du monde on ne peut trouver une retraite plus fraîche, plus charmante, plus cachée, plus sauvage, plus paisible, plus ravissante, plus..... tout ce qu'on voudra.

La claire fontaine coule et murmure sous l'ombrage épais des sapins et des hêtres. Le monde est loin ; aucun de ses bruits n'arrive jusque là, et de quelque côté que le regard se tourne, rien ne peut lui rappeler l'homme et sa destinée amère. Un oubli bienfaisant, et un bien-être inattendu s'emparent de l'âme et du corps. Les fatigues de la course, les peines de la vie, ses lassitudes, ses dégoûts, ses doutes, ne semblent plus qu'un songe pénible à demi effacé et qui ne reviendra pas.

On connaît mal le Creux-du-Vent si, après l'avoir examiné de ses bords élevés, on ne l'étudie pas dans les profondeurs qu'il enserme en son vaste contour. Sous le rapport pittoresque comme pour le naturaliste, tout est changé sans rien perdre de son intérêt ni de sa beauté. La majesté de l'ensemble, le charme du bleuâtre horizon lointain ont



disparu, mais à leur place une multitude de détails chaotiques ou gracieux attirent l'attention. Les hauts rochers paraissent plus gigantesques ; on dirait qu'ils touchent aux nuages ; tout semble petit et misérable en comparaison. Le plus vain des mortels deviendrait modeste à les regarder. Les grands arbres même ont l'air de nains tremblant devant le colosse.

En revanche, les plantes fines, délicates, dont la petitesse fait la beauté, ravissent davantage. On leur sait gré d'être là tout à point pour changer le cours des pensées. Bien qu'il nous soit aussi impossible de créer une fleur, la plus vulgaire, la plus terne, que de dresser ou d'abattre les montagnes, cependant le sentiment désagréable de notre impuissance se dissipe à la vue de ces merveilles infimes répandues sous nos pieds. Ainsi l'homme est fait : il vit d'illusions, il se repaît de chimères ; humble devant les grands, fier devant les petits.

Les faiseurs d'herbiers et les compilateurs des flores jurassiques ont en grande vénération le fond du Creux-du-Vent. C'est là que fleurissent à



l'écart les plus rares espèces et les plus précieux spécimens de leurs collections. Le nombre en est considérable... mais, rassurez-vous, je ne les nommerai pas, et pour cause.

J'en veux citer une seule que chacun aime et que chacun connaît. Pourquoi? Est-elle plus jolie que ses sœurs, ou plus utile, ou plus commune? Non, son avantage est d'avoir un nom charmant et juste à la fois.

On l'appelle le Sabot de Vénus. A ce mot, l'esprit le plus froid, le plus prosaïque rêve une églogue; la belle déesse lui apparaît, il croit voir son pied rose et mignon... Mais parlez-lui du *Cypripedium calceolum*, tout s'envole, il redevient de pierre et de marbre... Cherchez aussi ce que peut être le *Vaccinium macrocarpum*, autrement dit *Oxyicoccus palustris*...

C'est une myrtille.

Si la botanique, si séduisante dans les champs, effraie et repousse ceux qui essaient d'ouvrir ses livres, cela vient sans doute des noms barbares dont les savants l'ont affublée, hérissée. Ces noms font l'effet de boules-dogues aboyant à la porte



du sanctuaire, *sanctum sanctorum*, pour empêcher les profanes d'y pénétrer, *profanum vulgus*. La Société du Musée de Fleurier se gardera d'établir autour d'elle ce système protecteur. Elle parlera tant bien que mal, mais elle parlera français ou patois, de manière à être entendue au moins des gens de son village.

Tous les noms dont le public a été le parrain ont de l'à propos et de la justesse. Avant d'avoir vu la chose qu'ils désignent, on la devine, et quand on l'a vue, on n'oublie plus le nom ni la chose.

Le Creux-du-Vent avait jadis une autre appellation qu'on explique en disant qu'il représente exactement dans son aspect général la forme d'un van à vanner. Le titre peignait l'objet, l'étiquette du sac en indiquait bien le contenu. D'autres assurent que des courants d'air, constants et réguliers, justifient le nom de Creux-du-Vent. Mais cette assertion ne repose que sur des expériences fort peu concluantes. Sans me prononcer à cet égard, il me semble plus naturel de penser que cette modification de titre est due simplement



d'abord au temps qui ne laisse rien durer, puis à cette fausse délicatesse très capricieuse, très intermittente de l'usage, qui se choque ici et là d'un mot et d'une syllabe pour les admettre ailleurs sans le moindre scrupule. Au reste, le nom ne fait rien à l'affaire. S'il n'y a point de vent dans le Creux-du-Vent, le fond ne ressemble guère non plus à un van, c'est un entonnoir.

La base des rochers se perd dans les éboulements inclinés en forme de cône vers un centre commun, où jaillit la Fontaine-Froide.

Pour le coup, voilà un nom bien appliqué, à l'abri de tout équivoque et qui ne trompe personne.

L'eau de cette source a quatre degrés !

Je suis étonné qu'aucun entrepreneur de ces cures hydrothérapiques, si fort à la mode, n'ait eu l'idée d'ouvrir un établissement dans cet endroit remarquable. Tout ce qui attire les amateurs de cette médecine aquatique, malades sérieux, malades imaginaires, cerveaux fatigués de tourner dans le vide, jeunes filles incomprises, célibataires invalides, tout ce que ce peuple nombreux et



fantasque recherche et préfère se trouve là sous la main.

Eau claire, pure, limpide, abondante, quatre degrés ! Divonne en a 7 ou 8 ; l'Albis 11. — Site romantique, plein de contrastes, d'imprévu, de surprises, préparé de main de maître, on peut le dire, suivant toutes les règles de l'art. Il va du grave au doux, du plaisant au sévère. Bien plus, déjà renommé, déjà célèbre, cité dans les guides, vanté dans toutes les flores, recommandé dans tous les traités de géologie. Et tout cela d'un accès facile, aisé, à deux pas d'une station de premier ordre sur une ligne internationale de chemin de fer.

O spéculateurs habiles, docteurs miraculeux ! Vous qui savez changer l'eau... en billets de banque et en lingots d'or, à quoi pensez-vous donc ? La fortune vous attend depuis des siècles au Creux-du-Vent, assise sur le bord de la Fontaine-Froide. Quatre degrés, messieurs, pas davantage. Souvenez-vous-en !

D'où vient donc cette eau précieuse ? Sa température exceptionnelle a fait supposer qu'elle était



alimentée par un vieux glacier englouti. Cette supposition revient, on le voit, à l'écroulement. Une erreur en amène toujours une autre.

Mais comment un glacier pourrait-il se renouveler à des profondeurs où la neige n'arrive pas, où il ne gèle jamais ? Sa présence forcerait à admettre l'hypothèse d'un laboratoire spécial, d'une vraie fabrique de glace par la chaleur, suivant les procédés récemment inventés en Angleterre. La nature procède plus simplement et son secret en cette occasion n'est pas difficile à découvrir.

D'immenses éboulis, successivement entassés pendant le cours des siècles, donnent au fond du Creux-du-Vent cette forme d'entonnoir si frappante. Sur les pentes de ce cône, les neiges s'amoncellent en quantités considérables, et sur le côté du nord, veuf du soleil pendant les trois quarts de l'année, c'est à peine si elles disparaissent complètement. A mesure qu'elles fondent, l'eau pénètre ces amas de rocs et de graviers perméables jusqu'à ce qu'elle rencontre la couche marneuse qui la force à chercher une issue au



dehors, — et ainsi se produit tout naturellement la Fontaine-Froide.

Son cours est de peu de durée, elle ne fait que paraître et disparaître, cette naïade sauvage et charmante. On dirait qu'elle ne veut pas quitter le solitaire berceau qui l'a vue naître. Au bout de quelques pas, elle disparaît de nouveau dans le sein de la terre pour regagner par des conduits invisibles le grand réservoir d'où le soleil l'a tirée.

Et nous aussi, il nous faut descendre au fond de la vallée, à l'inévitable courant qui nous emporte tous, parfois doucement sur les prés fleuris, parfois de chute en chute, troublés et meurtris, à travers les rochers, vers cet océan sans limites qu'on appelle l'Eternité. Chaque journée est un pas sans retour sur la pente que nul et rien ne peut remonter. Nous voudrions oublier l'heure et l'heure ne nous oublie jamais. La voilà qui vient, impitoyable, interrompre les discours, les études, les projets de ce petit congrès villageois, dont ces pages sont le procès-verbal authentique. Déjà l'on sentait dans l'air refroidi se répandre la douce mélancolie du soir, déjà l'heure approchait, cette



heure charmante et triste qui attendrit le cœur, « si l'on entend dans le lointain la cloche qui semble pleurer le jour qui meurt. »

Toutefois, avant de quitter ces retraites, une délicieuse surprise nous attendait, vers Chez-les-Robert, dans cette maison presque légendaire et qui mériterait une histoire. Une table chargée à profusion de miel et de crème était servie pour nous, festin antique digne des dieux ou des poètes : on se serait cru dans la riche Arcadie, couverte de troupeaux, et au pied de l'Hymète aimé des abeilles.

Cela aussi est un bon souvenir. Entrer sous le toit hospitalier d'une famille nombreuse et prospère, surprendre la ménagère active à son foyer et ses filles autour d'elle empressées et vigilantes, tandis que les fils robustes sont aux champs, voir partout l'harmonie et l'ordre, une propreté exquise, ce luxe supérieur à tous les autres, et le contentement, la santé, des figures heureuses, des regards joyeux, des mains ouvertes et tendues franchement... oui, cette rencontre, ce tableau, laissent au cœur une impression salubre et pro-



fonde qui vaut bien, soit dit sans blasphème scientifique, la satisfaction de rapporter une plante sèche à son herbier ou un fossile à sa collection.

Il ne fallait pas moins que cette échappée riante sur la vie humaine pour éloigner les réflexions chagrines qui commençaient à nous assaillir. Rien ne finit sans ouvrir la porte à l'inconnu ; une part de nous-même s'éteint, une chose finit et nous ne pouvons pas voir quelle autre chose la remplacera. La minute qui s'en va ignore le secret de celle qui la suit... et l'homme, entre les deux, ne sait jamais s'il doit se réjouir ou pleurer.

Ce jour d'intimité cordiale, de contemplation, de repos, de récompense, avait été longtemps d'avance projeté, rêvé, préparé... et il allait finir, et le grand point d'interrogation, qui est notre dernier mot, allait se poser sur lui. Chacun se demandait : Quand nous sera-t-il permis d'en retrouver un semblable?... Quand?... L'année prochaine, tous le veulent, tous s'y engagent ; pas un ne manquera, non pas même ceux que l'absence réclame déjà, que de nouveaux devoirs appellent au loin.



Promesse sincère, ferme résolution ! Mais qui donc oserait se flatter que l'avenir n'en retranchera rien ? De ceux que voilà dispos, courageux et gais, combien pourront, dans un an, se retrouver ici avec les mêmes dispositions ? Y serez-vous au moins, aimable et bon docteur, vous qui avez été jusqu'ici le président actif et dévoué de notre jeune société, car cette course, je n'avais pas voulu m'en souvenir, est une fête d'adieu, si l'on peut mettre ces deux mots ensemble... Vous allez nous quitter ; eh bien, que la dernière parole entre nous soit : Au revoir ! La pensée de votre départ nous remplit de tristesse et de regrets.

Vous nous manquerez beaucoup, mais nous n'abandonnerons pas le travail ébauché en commun, nous ne laisserons pas les ronces et les broussailles recouvrir le petit coin défriché sous votre direction. La meilleure manière de garder la mémoire des absents n'est-elle pas de suivre le sentier qu'ils ont ouvert et d'achever l'œuvre que leur départ laisse interrompue ?

Ainsi se poursuivent, se développent, se complètent les entreprises collectives. Les ouvriers se



succèdent, mais la même pensée les inspire et les dirige. La petite plante que nous avons semée peut devenir un arbuste, puis un arbre, qui sait ? peut-être un grand arbre, à l'ombre duquel se réuniront nos arrière-neveux.

Le goût de la science ressemble à celui du vin ; il est contagieux, engageant, irrésistible, et s'il le remplace jamais chez nous, on peut prédire à la Société du Musée de Fleurier les plus brillantes destinées.

---





# LE CHASSERON



# LE CHASSERON

---

## I

Lorsque chargé de ses fautes et confus, je l'espère, d'avoir si peu et si mal profité du bel héritage qu'il avait reçu, notre siècle arrivera devant Minos, le terrible juge, d'*horrible aspect*<sup>1</sup>, il fera valoir sans doute, en compensation de tous les maux dont il a affligé les humains, la vapeur et l'électricité mises par lui à leur service. « J'ai supprimé l'espace, j'ai doublé leur vie, » dira-t-il.

<sup>1</sup> Orribilmente. DANTE: *Enfer*, chant V°.



« De quoi se plaignent-ils? Avant moi l'observateur indécis ne savait dans quelle classe ranger ces hommes si fiers et si exigeants. Étaient-ils des mollusques ou des végétaux du genre polybien? On discutait la question, on la discuterait encore sans mes locomotives. Hier ils se traînaient péniblement à pied, à cheval, en carrosse, sur de mauvais chemins montants, sablonneux, malaisés; un des leurs l'a dit, « une mouche les prenait en pitié; » on eût cru voir la limace ou l'escargot en voyage; trois lieues à l'heure semblait une merveille, et maintenant ils n'ont qu'à vouloir, ils partent, ils sont arrivés; je leur ai fourni des ailes; les antipodes se donnent la main et les pauvres mortels n'ont plus rien à envier à l'hirondelle; ils peuvent suivre le soleil et les fleurs. Le Caire a ses nids d'Anglais pour l'hiver et les Alpes prêtent la fraîcheur de leurs neiges aux touristes calcinés des Tropiques. »

Ainsi parlera notre siècle; les générations passées l'entendront et ne pourront le croire, mais aucun de ses enfants n'osera élever la voix pour contester avec lui sur ce point.



Et cependant il est une vieille, très vieille, manière de voyager, meilleure et plus douce que toutes celles dont le 19<sup>e</sup> siècle se vante d'être le père ; il est un wagon préférable à ceux de France et même à ceux d'Allemagne première classe, un train plus rapide que le grand express de Londres ; ce wagon, c'est le fauteuil au coin du feu, ce train, c'est la pensée. Souvenirs ou rêves, que de beaux voyages on fait ainsi, les beaux pays que l'on découvre, les beaux pays que l'on revoit !... Point de fatigues, point de limites, point d'obstacles ; les lois du monde matériel, assouplies à toutes nos volontés, obéissent. On va, on vient, on retourne, on s'arrête, puis l'on repart pour revenir encore et changer de chemin. Le chant d'un oiseau nous attire à cent lieues... Allons... nous ne serons pas moins là pour cueillir, en gravissant la pente, la petite fleur que nous avons vue un jour et qui dès lors, tous les ans, s'épanouit sous le même buisson toujours fraîche, toujours odorante. La voilà dans notre main. Chère petite, te souviens-tu de moi ? Lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois, j'étais jeune, gai, insouciant ;



des biens de ce monde, je ne possédais que l'espérance, et maintenant j'en ai une grande part, mais l'espérance s'est envolée et le regret a pris sa place. Epave inutile jetée par le flot sur le rivage lointain, l'âge et la fatigue ont épuisé mes forces, et l'exil, leur complice, m'a pris dans ses liens; je suis attaché bien loin, bien loin; adieu la patrie, adieu la montagne. Non; je n'ai qu'à fermer les yeux et j'ai tout revu, tout retrouvé: liberté, fraîche aurore, lieux aimés, joies de l'enfance, amitiés printanières, bercez-moi dans vos enchantements, versez dans ma coupe tarie le philtre qui m'enivrait jadis; je reviens à vous, accueillez-moi!

Ainsi voyage, sans locomotive et sans ballon, le pauvre prisonnier, malgré les barreaux. Ainsi voyage le vieillard, autre condamné, et à vie, hélas! dans les galères de sa majesté la goutte; ainsi voyagent souvent le pauvre ou le paresseux, le poète ou le philosophe, jaloux de ménager leur temps et d'échapper aux péages des frontières, au contrôle des uniformes, aux lois, règlements, ordonnances, prescriptions, tarifs, impôts, obliga-



tions, notes, taxes, ennuis de toute sorte imaginés avec tant d'art et de prédilection par la moitié des mortels pour vivre aux dépens de l'autre !

Ainsi vais-je courir le monde, moi qui ne suis, Dieu merci, ni sous les verroux du roi, ni sous ceux de la Faculté.

— Et où allons-nous, s'il vous plaît ?

— Où donc irions-nous, si ce n'est d'abord dans la vallée au pied de la haute montagne ; puis, de là, suivant les sentiers sinueux au travers des grands bois inclinés, au milieu des mousses verdoyantes, jusqu'aux sommets éclatants d'où la vue découvre les vastes horizons, les blanches cimes et derrière, dans le ciel sans limites, tout ce que l'âme rêve, espère, désire. Venez donc, amis, debout ! Déjà l'orient blanchit et nous promet un beau jour. Debout !

L'étoile du matin, avant de disparaître dans les rayons d'or du soleil levant, nous sourit et nous appelle. Hâtez-vous ! que vous puissiez encore lui répéter les jolis vers que Hebel a composés pour elle :



Où courez-vous sitôt, belle petite étoile,  
Avec ces cheveux d'or qui flottent comme un voile  
Et cette longue robe et ces beaux grands yeux clairs  
Tout moites de rosée et tout brillants d'éclairs?

Vous croyiez être seule?.. Oh! non, depuis une heure  
Nous fauchons ici, nous; moins au lit on demeure,  
Et plus, dès le matin, l'on est dispos et frais,  
Et la soupe en devient toujours meilleure après.

. . . . .  
Tous les petits oiseaux, par bande émerveillée,  
Se disent dès longtemps bonjour sous la feuillée;  
La tourterelle rit et pleure tour à tour,  
Et la cloche, elle aussi, s'éveille dans sa tour.

Jusqu'à la noire nuit que le bon Dieu nous garde,  
On est toujours bien tant qu'on l'a pour sauvegarde.  
D'ailleurs, à tout hasard, nous ne lui demandons  
Qu'un bon cœur; car c'est là le premier de ses dons.<sup>1</sup>

On a beau, en effet, devancer l'aube, toujours  
quelque travailleur matinal se trouve sur le che-  
min, déjà à l'œuvre ou s'y préparant. Et l'on se  
salue de la voix et de la main. « Bonjour, voisin!  
Comment va? Il fera chaud tantôt. Bon temps pour  
les fenaisons. »

Et l'on part, rafraîchi par les paroles bienveil-  
lantes, autant que par l'air pur, tout chargé de par-

<sup>1</sup> HEBEL, traduit par Max Buchen.



fums, heureux, à la fois, des impressions que donne la nature à cette heure charmante, et du sentiment non moins doux de la sympathie humaine.

O vous, qui dormez encore, vos rêves valent-ils ces réalités?

## II

Tout chemin mène à Rome ; par tous les points du ciel on aborde à l'infini, et les modestes sommets du Jura se laissent atteindre de tous les côtés. Dédaignant les sentiers battus et les routes tracées, les jeunes, les téméraires, peuvent tenter l'escalade du Chasseron tout droit, par les plis du rocher. Pour nous, pèlerins sages, nous suivrons la voie antique et sûre établie tant bien que mal sur le flanc de la montagne. La pente commence dans le village, au travers d'un quartier appelé la Citadelle, par la seule raison, je crois, qu'il domine les autres. Nul vestige de forteresse ou de château n'en a jamais justifié le titre, et les rustiques demeures qui couvrent ce monticule, comme celles



qui sont assises au-dessous, n'ont jamais, que je sache, abrité ni seigneurs, ni soldats.

Quoi qu'il en soit, le nom et la place laissent aux enfants du pays de bons souvenirs ; c'est là qu'ils viennent l'hiver *se glisser* sur leurs petits traîneaux. Ah ! les belles culbutes dans la neige, et les fous rires et les grands combats ! A douze ans, l'hiver est peut-être la plus belle des saisons.

Dès que l'on a quitté la dernière maison, le chemin monte en ligne directe vers la forêt, entre deux larges haies où fleurit l'aubépine et où le verdier fait son nid. A droite et à gauche s'étend la marqueterie brillante des champs couverts de cultures différentes. De grandes raies blanches, jaunes ou roses, ombrées de vert et de bleu, couvrent toute la colline. On dirait un tapis de Smyrne ou un châle de l'Inde jeté sur les pieds d'une sultane pour les préserver de la fraîcheur du sol.

A peine on a fait quelques pas et déjà l'horizon s'élargit, la vue devient charmante.

Le beau village s'étale en X majuscule avec ses larges rues sinueuses comme les deux clairs ruisseaux sur le bord desquels elles courent. Au



delà la Reuse et les pittoresques rochers de Saint-Sulpice d'où elle s'échappe en bouillonnant. Puis la vallée et ses grands villages. On compte d'ici les sept clochers, dont les pointes de fer-blanc brillent au soleil. Ce n'est pas là certainement un panorama très vaste ; il ne faudrait pas surtout le comparer à celui qui nous attend là haut ; mais, dans son cadre étroit, ce tableau a de quoi plaire aux plus difficiles. Les lignes lointaines en sont larges et variées et les ondulations des monts qui l'entourent laissent apercevoir une foule de détails agrestes, sévères ou gracieux. Tantôt le regard se perd dans des entailles profondes, tantôt il s'arrête sur les saillies que frappe la lumière oblique du matin. Ou bien, retenu vers ces grands rochers du Signal, tout debout, en lames verticales, il leur demande le secret de cette force inconnue qui les a violemment séparés de leurs frères de Sassel, vers lesquels ils semblent encore tendre leurs bras.

Les géologues ont là-dessus bien des systèmes. Le joli vallon de Saint-Sulpice n'est pour eux qu'une brisure, un accident survenu à la matière en fusion



que tourmentait l'Ouvrier divin et qu'il n'a pu prévenir ou réparer. Brisure, fracture, soit. Ce petit vallon n'est pas moins ravissant, avec sa belle rivière, ses usines, sa cure, protégée des grands ormeaux, et son église ovale, bâtie sur un tertre. En outre, il a des souvenirs de gloire : la Tour-Bayard, la Chaîne, que ne put franchir le puissant duc de Bourgogne, et, plus anciennement, la Vouivra, dragon légendaire, dont un courageux jeune homme délivra la contrée, bien qu'il ne fût ni Thésée, ni Hercule, ni demi-Dieu.

Partout enfin l'œil découvre des *prises*, des métairies, des hameaux, partout l'aisance, le bien-être, un air de bonheur et de paix : fausse apparence peut-être, mais douce à voir, et qui permet au moins une illusion.

La présence de l'homme sur la terre ne remonte pas loin, en comparaison des grandes époques primitives dont les traces se retrouvent devant nous à chaque instant. Voyez ce renflement subit du coteau, avalanche de sable ou vague énorme de graviers, amassée là par les eaux : on y trouve en quantité les coquillages fossiles de



la couche jurassique ; les pierres même sont des débris d'animaux réunis sous la presse hydraulique des révolutions du globe...

« Ils ont aimé, ils ont vécu, » dit un philosophe de la troupe ; ne serait-ce pas le cas d'ajouter le mot profond inscrit sur une tombe romaine à Avenches :

Nous mourrons comme eux ;  
Passant, songe à toi !

Au règne de l'Océan a succédé celui de la glace. De nombreux blocs erratiques, fragments du mont Rose et des Alpes environnantes, témoignent de la présence de glaciers en ces parages et de leur lien avec ceux qui existent encore. Ni les ouragans, ni les déluges, ni la foudre, n'auraient pu transporter des masses aussi pesantes à des distances pareilles ; ce ne sont pas des flèches empennées, ni des ombres vaines « légères au vent. »

Il a fallu, pour les amener ici, la force patiente du temps et des lentes progressions. Tombées des cimes audacieuses sur le dos du serpent gelé,



elles ont suivi les ondulations de sa marche, et, doucement portées, on les retrouve à la place même où le monstre les a déposées.

Les granits ne voyagent pas autrement, de nos jours encore, en dépit des chemins de fer; seulement, plus sages, ils vont moins loin et ne quittent plus leurs Alpes.

Sans nous détourner de notre chemin, nous en verrons plusieurs; l'un surtout mérite notre respectueuse attention. Peu remarquable par la grandeur de ses proportions ou par la beauté de sa forme, il a toujours été néanmoins tenu en grande vénération dans le pays. Nos ancêtres l'appelaient la pierre de *Six-Heures*, je ne sais pourquoi; ils le croyaient sensible à certaines influences de la lumière ou du son, à ce point qu'il faisait trois petits tours sur lui-même *lorsqu'il entendait* sonner midi. Ainsi me le racontait mon père avec un sourire, en m'engageant à aller voir le phénomène; mais mon père appartenait déjà à l'âge sceptique, et les pierres, comme les tables modernes, ne tournent pas devant ceux qui doutent.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ce bloc vient d'être comme les autres attaqué par les maçons.



Il n'y a point de miracles sans la foi.

Avant de pénétrer dans la zone des sapins, nous traversons une bande intermédiaire qui sépare les champs de la forêt.

Ce terrain inculte, envahi par les pierres et par les buissons, sert à la fois de pâturage et de promenade, et sous ce double rapport il a son prix. Ce n'est plus la plaine, ce n'est pas encore la montagne; mais déjà plusieurs plantes appartenant aux flores supérieures s'y montrent auprès des genévriers rampants. On y trouve le pied de chat (immortelle dioïque), fleur essentielle du thé suisse; quelques espèces d'orchis, entre autres, çà et là, l'orchis à un bulbe, petite plante jaunâtre, peu apparente, mais parfumée comme la fleur de l'orange. Et combien d'autres encore: scabieuses mélancoliques, mélisse odorante, reine des prés, marguerites, campanules, et, en automne, cette charmante étoile des poètes, la *Parnassia*, aussi fine, aussi délicate qu'une anémone. Et cent autres en-

Toutefois, grâce à quelques amis de l'histoire, il a échappé à une destruction complète, et tout mutilé, il vivra au moins jusqu'à nouvel ordre.



core, dont les jeunes filles vont tresser des couronnes et faire des bouquets, pendant que les écoliers, plus gourmands, dépouillent les noisetiers ou cueillent des fraises et des framboises. Un sentier facile, un fin gazon, invitent également ceux qui n'osent pas encore s'aventurer dans les longues ascensions et ceux qui ne le peuvent plus. On y est allé cent fois; on y retourne avec plaisir. De près ou de loin, toujours quelque détail nouveau occupe les yeux et l'esprit; tout le mouvement de la vallée se montre et se trahit; on compte les ouvriers dans les prairies et les voyageurs sur les routes, ou bien, caché dans quelque retraite, on lit, on pense, on rêve!....

Au mois de juin, quand le troupeau mugissant y vient paître l'herbe humide et fraîche, c'est pour tout le village fête et spectacle. Les horlogers sédentaires, sans quitter leur lime ou leur burin, peuvent suivre les ébats de cette heureuse population ruminante, joie et richesse des campagnards. Elles sont toutes là, «les blanches et les noires, les rouges et les motelées<sup>1</sup>, les jeunes et les autres,»

<sup>1</sup> Tachetées.



diversement groupées suivant leur caprice ou leur appétit, leurs préférences ou leurs antipathies, et faisant à chaque pas retentir les bruyantes campènes.

Tableau et concert en même temps, où chaque vache représente un personnage, une couleur et une note, de sorte que nuances et mélodies, chant et coloris, sans cesse modifiés, mêlés, combinés de mille manières, forment pour les yeux et pour les oreilles un grand opéra, comme jamais Paris ni Londres n'en virent et n'en ouïrent de semblable.

Le goût de ces sonneries champêtres ne se rencontre, je crois, nulle part ailleurs qu'en Suisse. Le plus pauvre de nos vachers choisit avec soin et à grands frais le carillon de son étable. Il sait assortir les timbres et les gammes, et les vaches elles-mêmes paraissent tenir beaucoup à cet ornement sonore, bien que parfois très lourd et très gênant. Une fois qu'elles ont porté la cloche, elles préfèrent succomber à la peine plutôt que d'y renoncer. J'ai vu ce trait : chargée d'un de ces *pots* en cuivre battu nommés *toupins*, de dimension co-



lossale, si fort aimés des fruitiers de la Gruyère, une génisse paraissait fatiguée; son conducteur lui ôte ce fardeau.... Aussitôt la pauvre bête tombe mourante sur le bord de la route, elle va périr.... On lui rend sa cloche; elle se relève et reprend courageusement la tête de la colonne.

Est-ce vanité ou sentiment de la musique? Décide qui pourra cette grave question.

Maintenant entrons dans le chemin « rude et sauvage. »

Ce chemin s'appelle la Rocheta; je ne vous le présente pas comme une voie romaine, ou comme une route cantonale de première classe. Les eaux et les neiges le ravinent sans cesse, et les grands sapins qu'on y traîne à nu y marquent profondément leur sillon. Ah! c'est un rude chemin pour ceux qui le montent et le descendent avec des chars de bois. Hommes, chevaux et voitures s'usent vite à ce métier, et pourtant la Rocheta est encore une des moins mauvaises *charrières* de nos montagnes; on l'entretient, on la répare, oui, peut-être une fois tous les dix ans. J'en sais de



pires et réellement impraticables. On y va tout de même. Depuis trente ans il est question de les refaire ; avant d'y mettre la main le siècle finira. Patience ! Ceux qui en sont morts ne se plaignent pas.

Pour nous, touristes pédestres, la Rocheta présente au contraire une foule d'agréments. D'abord, une ombre épaisse, une solitude profonde ; le vallon a disparu, plus de bruit ; silence imposant, qui fait mieux ressortir les joyeux refrains des pinsons et les roulades des fauvettes.

On se croit déjà à mille lieues du monde habité, sensation très agréable, précisément parce que l'on sait très bien en même temps qu'elle n'a rien de réel.

Ensuite ce chemin terrible aux chevaux, chargé de cailloux roulants, semé de roches glissantes, creusé, bosselé, raide, étroit, bordé de rochers menaçants d'un côté et par un précipice de l'autre, ce chemin n'a ni difficultés, ni périls pour le simple piéton. Tout au contraire, il est engageant, il est frais, de belles mousses tapissent ses



bords et les pyrolles à grandes fleurs viennent offrir elles-mêmes au passant leur doux et agréable parfum.

Enfin, mérite suprême et rare que je lui envie, jamais il n'inspire l'ennui.

Juste au moment de devenir monotone, une scène imprévue se présente, une échappée vers le ciel, une trouée sombre sous les bois, ou bien un scarabée passe, voyageur comme vous, et un rayon de soleil tamisé par hasard à travers le feuillage fait reluire sa cuirasse d'opale et d'or, ou bien encore une source d'eau pure, dont l'eau tombe goutte à goutte dans un vieux tronc de bois vermoulu, avec un siège auprès, attire irrésistiblement. Et l'on marche, et l'on se repose, et l'on se désaltère !...

Remarquez aussi dans cette patrie du sapin ce beau noyer penché sur le toit d'une humble maison ; oui, un noyer, et tous les ans fertile. Plus loin, sur ce même petit plateau, que nous n'attendions pas, il y en a deux autres encore ; dans la vallée, pas un ne réussit.

Ici la route a pour un moment quitté le bois et



nous marchons sur la lisière d'un champ d'avoine, qui pourrait faire envie aux braves serviteurs à quatre pattes des traîneurs de *billons*, si les pauvres bêtes n'ignoraient pas complètement l'existence de ce végétal, leur vigne à eux !

Nous arrivons ensuite dans le pâturage de la Montagnette. Il vaut la peine de s'arrêter et de se retourner. A travers et par-dessus la cime des arbres que nous venons de dépasser, les hauts rochers de Sassel et du Signal se présentent sous un aspect assez grandiose. Nous apercevons aussi une partie des prés qui les dominent, les chalets de Rochebulon, et les hameaux de la Côte-aux-Fées, puis, dans le bas, quelques lambeaux du Val-de-Travers. Ces vues fragmentaires ont le charme des choses inachevées que l'imagination termine et embellit à son gré.

Ce qui tente et séduit le plus, n'est-il pas toujours ce que l'on ne découvre qu'imparfaitement et dont la main ne peut toucher les épines, ni l'œil reconnaître les taches ? O dures réalités ! Il en est d'agréables cependant, témoin ce beau tapis de gentianes bleues sur lequel nous sommes



assis et ce pur satyrion blanc que nous allons retrouver au pied du cône de Chasseron. A ce degré d'élévation, le botaniste peut déjà récolter plusieurs plantes délicates et charmantes des régions supérieures.

Ici deux routes se présentent. Grâce à la bonne manière de voyager que nous avons adoptée, suivons l'une et l'autre. Nous n'en serons pas plus fatigués au bout de la journée.

La première, celle de tout le monde, et, à vrai dire, la seule praticable maintenant, monte droit, sans beaucoup de détours et sans offrir le moindre danger. Nous viendrons la reprendre tout à l'heure.

La seconde, un chemin d'écoliers s'il en fut, tourne d'abord le dos au but, fait un long circuit, puis se perd dans un ravin, se heurte à de grands rochers qu'il faut gravir, traverse le défilé étroit creusé par les eaux, et enfin débouche dans la combe de Lavaux, dont le pli se continue en s'élevant et en s'effaçant jusqu'au Chasseron.

Un Balmat, un Leuthold ne trouverait pas cette courte ascension indigne de lui, et je sais des gens



revenus de la Strahleck qui ne l'ont pas accomplie sans émotion.

Toutefois, ne craignez rien ; je vous conduirai à bon port, les pieds mouillés peut-être et les habits endommagés, mais sains et saufs de membres, s'il plaît à Dieu, et si vous ne faites point de faux pas.

Nous commençons par escalader les rampes assez raides du Breuil et de la Montagneta-du-Terraux, deux fermes, placées l'une au-dessus de l'autre sur des promontoires en saillie, semblables à des balcons, et d'où la vue plonge dans les gorges profondes de la *Poueta-Raisse*.

De cette station déjà haute, notre sentier, par un imprudent caprice, se met à redescendre vers les abîmes, il y court, tombe dans le torrent, et se noie bel et bien. Dès lors, le mortel égaré dans ces lieux sauvages n'a d'autre guide et d'autre voie pour en sortir que le lit du ruisseau.

Pauvre ruisseau ! Nulle part on ne peut voir une existence de naïade plus malheureuse et plus contrariée. Une multitude de cailloux énormes et d'arbres tombés envahissent son cours. Veut-elle



s'ébattre en liberté, un obstacle l'arrête, un creux la retient et l'emprisonne dans son pourtour d'argile. Lui plait-il au contraire de se reposer auprès des fleurs qui se penchent vers son onde, la terre lui manque, la pente l'entraîne, elle roule, elle tombe et toute meurtrie s'écoule à travers les graviers et les buissons.

Passants endurcis et sans pitié, cette destinée amère ne nous touche que par son côté pittoresque; nous trouvons un charme piquant dans cette confusion, dans ces accidents multipliés, leur nombre et leur variété nous ravissent et comme les bergeronnettes sautant, voletant, chantant, nous remontons de méandre en méandre, de cascaille en cascaille jusqu'à une véritable et sérieuse cascade qui tout à coup se dresse devant nous et nous crie en son langage :

— Halte-là! téméraires! Vous n'irez pas plus loin.

Mais elle a beau enfler sa petite voix et grossir son murmure. Nous ne sommes point effrayés et nous ne reculons pas. Voyez d'ailleurs, elle-même vient à notre secours. Ce grand sapin debout ap-



puyé contre le rocher, c'est le torrent qui l'a déraciné quelque part là-haut, entraîné, roulé et jeté bas justement pour nous tirer d'affaire.

Les moignons de ses rameaux brisés, nous serviront d'appui et de degrés, et des pieds et des mains imitant les ours de Berne, nous aurons bientôt gagné la cime de l'arbre et le sommet de la cascade.

Une fois là néanmoins, l'entreprise n'est pas achevée. D'autres difficultés surgissent. Fossés, bastions, larges bassins sans ponts et sans bords, couloirs resserrés et glissants. A chaque instant on se croit pris sans savoir comment battre en retraite ou avancer. Tantôt il faut ramper et se traîner à la manière des vers immondes, tantôt se faire écureuil et grimper avec adresse, ou encore, émule des Blondin et des Saqui, marcher debout sur une perche humide, chancelante et à demi pourrie.

Cependant à force de sang froid, de persévérance et au prix de quelques bains involontaires on arrive au bout du sombre passage « terrible et pourtant beau à voir » l'un des plus curieux cer-



tainement de nos montagnes ! Et quelle joie de retrouver ce bon plancher des vaches, le grand air, la pleine lumière, le ciel bleu et cette riante combe si remarquable par sa riche et abondante végétation. Les tussilages, les napels, les polémoines et beaucoup d'autres plantes amies des sols humides et sauvages y prennent un développement merveilleux. On se croirait au milieu d'une forêt vierge ou dans les jungles sur les bords du Gange, moins les serpents et les tigres toutefois. Les seuls animaux qu'on est exposé à y rencontrer sont des lièvres, des geais, des ramiers et parfois quelques coqs de bruyère, êtres pacifiques qui ne demanderaient pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec les humains. Je ne connais pas dans le Jura de retraite plus intéressante. La nature y règne seule avec sa primitive opulence ; le désordre même et les débris des arbres morts, épars sur le sol, à demi-couverts d'herbes fraîches et de parasites, gardent une beauté particulière, un charme rustique qui plaît et qui retient.

Dans ce vallon d'ordinaire silencieux et abandonné, je fus tout surpris un jour d'entendre, en



approchant, des bruits de voix et de cloches violemment agitées. Des vaches brâmaient, des hommes criaient, juraient, appelaient, et l'écho doublait le tumulte en le renvoyant de rocher en rocher. Je hâte le pas. C'était le *fruitier* du chalet voisin avec toute sa famille et tout son troupeau. L'eau manquait aux citernes, il fallait conduire les vaches aux sources à demi-taries et insuffisantes des combes marneuses.

Mais les vaches altérées, mal satisfaites, couraient à travers le bois, comme font les hommes en danger qui ont perdu le sens. Les *armaillis* s'efforçaient en vain de les calmer et de les remettre en bon chemin. Ils y réussirent pourtant à la fin, et, tout en causant, je regagnai avec eux le pâturage desséché.

Ces épisodes ne sont pas rares malheureusement dans le Jura. Grâce à sa construction chaotique, fort analogue à celle d'un gigantesque *murgier*<sup>1</sup>, entassé au hasard et sans ciment, l'eau des sommets filtre entre les rocs et sort à leur base ;

<sup>1</sup> Amas de pierres.



il n'en reste rien sur les hauteurs. Dès que les pluies ne sont pas régulières et abondantes, les citernes ne suffisent plus et alors c'est une grande calamité ; plus d'herbe, plus d'eau, point de lait : vaches et vachers ne savent où donner de la tête. Ces courses journalières à une fontaine, même peu éloignée, fatiguent gens et bêtes sans beaucoup de profit. Pour peu que cela dure, il vaut mieux quitter et redescendre à la plaine. « Métier de misère, me disait le fruitier ; mais que voulez-vous, toute chose a ses inconvénients, sans cela il ferait trop beau à la montagne<sup>2</sup>. »

Pour moi, je l'avoue, égoïste, cette rencontre m'a laissé un bon souvenir.

Ce troupeau effaré, courant au milieu des bois et des herbes, ces beaux jeunes hommes vigoureux à côté de ce vieillard honnête et vénérable, à côté aussi, pourquoi ne pas le dire, d'une belle jeune fille, grande, svelte, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, avec une expression de figure franche et brave sans effronterie, simple et mo-

<sup>1</sup> Le vacher répète ici le mot du pêcheur du Tréport.



deste sans rien de sot, ni d'embarrassé ; tout cela formait une apparition pittoresque pleine de grâce et d'imprévu, une scène de l'Odyssée inédite et tout à coup retrouvée et mise en action sous mes yeux. Nausicaa n'avait pas, au milieu de ses compagnes, un air de noblesse et de dignité plus imposant, ni un sourire plus doux que l'air et le sourire de cette bergère du Jura. Je ne vois pas non plus ce qui empêcherait ces grands et robustes armaillis de la Gruyère aux cheveux frisés, aux bras nus, de nous représenter les fils de grands rois venus pour offrir leurs hommages à la princesse et au monarque des Prisettes, son auguste père ?

O Poésie ! Où vas-tu te cacher ?

### III

Revenons à notre premier chemin.

Bien que débonnaire et facile, il devient, vers la fin, plus rapide et plus pénible, semblable en cela au cheminde la vie, si l'on ose encore se servir de cette



métaphore usée et rebattue, mais ce n'est qu'un coup de collier, autre expression vulgaire. Une fois sur la crête, nous sommes au pays des brises embaumées et des gazons fleuris, comme sera l'autre monde.

Je ne vous retiendrai plus par de longues digressions. Si nous voulions nous arrêter à chaque fleur nouvelle, à chaque détail inattendu, la tortue arriverait avant nous.

Je noterai seulement deux choses : le grand *Esserté*, ou la grande *Essertée*, du bois de la Commune, et le *Contour du Diable*, qu'aucuns préfèrent nommer *Contour de la bouteille*. L'une et l'autre appellation se justifient par la déclivité tout à fait exceptionnelle de ce zig-zag ; il fallait, en effet, que nos pères eussent le diable au corps pour tracer une route presque verticale, et l'on conçoit qu'après l'avoir franchie sans encombre, ils aimaient à vider une bouteille.

Le titre de Contour du Diable s'explique aussi par une aventure authentique et d'ailleurs très vraisemblable.

Un voiturier descendait un char de bois. Arrivé



à ce passage, il enraie solidement trois roues, se met à la tête du cheval, le corps fortement penché en arrière, une main serrant le timon, l'autre à la bride, afin d'aider le pauvre animal à soutenir le char. Malgré ces précautions et ces efforts le poids l'emportait : homme, bête, charriot, tout était entraîné à la merci de la pente et du hasard.

Effrayé, éperdu et sans lâcher pourtant ni la bride, ni le timon, le conducteur voulut exprimer et sans doute apaiser son effroi par cette énergique imprécation de *Diable*... Mais l'angoisse était si forte qu'il ne put jamais prononcer le mot tout entier : « Dia... Dia... Dia, Dia, Dia, » disait-il en bondissant ; lorsqu'enfin, arrêté par miracle, contre je ne sais quel obstacle heureux, il reprit son souffle et s'écria avec un soupir de délivrance :

« Diable !!! »

Vilain mot que celui-là, mais très français. *Es-sertée*, tout au rebours, ne se trouve pas dans le dictionnaire, mais c'est un mot aimable et de plus sans équivalent exact dans la langue des académiciens : nouvelle coupe, taillis défriché, semis, clairière, ne le remplacent nullement, c'est



tout cela en même temps et quelque chose encore, je ne sais quoi d'abandonné et de sauvage, de pauvre et de généreux, de stérile et de fort. Les grands bois sont coupés, les rochers percent le sol dépouillé, et aussitôt, de ses entrailles fécondes, la terre fait jaillir mille fleurs, mille arbustes, à l'ombre desquels germe et mûrit la graine d'une forêt nouvelle.

Quelle activité ! quelle puissance ! Ce terrain nu et rocailleux, un seul printemps le transforme en jardin fertile, éblouissant, plantureux, jardin de ceux qui n'en ont pas, auxquels il offre fraises, framboises, myrtilles et fleurs à profusion. Venez, petits ! prenez et mangez, cueillez, ravagez, il y en a pour tous et l'an prochain il n'y paraîtra pas ; la table ne sera pas moins abondamment servie.

Les experts condamnent les *Essertées* comme un mauvais système de culture forestière, mais combien de belles journées, combien de joies et même de bien-être ne retrancherait-on pas aux enfants et aux familles pauvres si le progrès parve-



nait à supprimer cette heureuse infraction aux lois de la science et du calcul.

Parmi les belles plantes que le soleil fait éprouver dans ces espaces sans ombre s'étalent, en nappes roses ou blanches, l'épilobe à feuilles de saule et la grande spirée, barbe de bouc, deux fleurs magnifiques que les horticulteurs des Etats-Unis entretiennent avec beaucoup de soins et de frais dans leurs parterres, comme nous cultivons dans les nôtres des espèces analogues venues de leur pays.

Mais déjà le ciel se laisse entrevoir et nous quittons les derniers sapins; voilà le mur du pâturage du Grand-Beauregard.

Aussitôt ce mur franchi, tout change. C'est une autre atmosphère, une autre clarté, un autre climat, dirait-on volontiers. Il semble qu'on a dépassé vingt degrés. On était las, échauffé, haletant; on se sent frais, dispos, léger; on pouvait à peine marcher, on voudrait courir, et vite il faut remettre la cravate et l'habit tout à l'heure insupportables. Personne n'échappe à cette impression



de rajeunissement, de plaisir, d'oubli et d'espérance.

Le souvenir même de la fatigue a disparu. La montée a-t-elle été vraiment longue, pénible, et la chaleur accablante et la route pierreuse? On ne saurait le dire, ou tout au moins faudrait-il répondre à ces questions par ce vers burlesque :

Ma foi! s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Et c'est bien là le ton en effet que prend d'abord l'entretien; l'esprit, comme le corps replié sur soi, avait fini par se concentrer dans le travail des jambes et par s'éteindre. Plus un mot dans la troupe; nulle réflexion, aucune répartie: silence général!... Et tout à coup, au souffle du vent de la montagne, la parole revient aux moins bavards, la gaiété renaît, et les quolibets bons ou mauvais, vieux ou nouveaux, se croisent en feu continu. Ou bien, l'un entame une chanson, que tous répètent en chœur. Sur la montagne, on chante pour ainsi dire naturellement, malgré soi, comme les grives, et même seul et les lèvres fermées toujours quelque mélodie s'éveille au fond de l'âme.



Ce moment-là, cette entrée en plein ciel, si j'ose ainsi dire, par-delà et par-dessus les couches terrestres, paie de bien des peines et de bien des labeurs. N'en sera-t-il pas de même, après cette vie, lorsque nous arriverons dans les régions divines, et toutes nos douleurs, tous nos combats, ne se verront-ils pas en un instant récompensés ?

La montagne est haute, rude, âpre, sombre ! Bien des fois on voudrait n'avoir pas eu la tâche de la gravir et pris de vertige le précipice attire. On aspire au néant ! Mais enfin tout cela dure peu, et le jour sans nuit, l'existence sans larmes, nous attendent au sommet !

Allons donc ! Que notre pied soit ferme, résolu, patient, notre âme sereine, et ne dédaignons pas jusques là les bienfaits et les consolations que la nature nous prodigue en tous lieux.

#### IV

En nous détournant un peu, cherchons sur un espace de quelques pieds carrés l'*Arnica montana*,



jolie fleur jaune, assez semblable à un souci, plante rare dans le Jura et l'une des plus utiles assurément. La teinture d'Arnica bien préparée — et on la prépare admirablement chez nous — rend de grands services en médecine. On prétend même que les chamois blessés se guérissent en mangeant ses racines. L'homéopathie assure qu'elle en a la première découvert les précieuses qualités, mais il est certain qu'elles étaient connues et appréciées bien avant Hahnemann. Tout près, dans un enfoncement humide, croît en abondance la *Grassette* (*Pinguicula vulgaris*) aux feuilles plates et grasses et dont la fleur ressemble à une violette. Cette petite plante, infusée dans de l'eau-de-vie, forme le baume fameux de Jean-Pierre Bugnon, panacée universelle, jadis en grand renom et aujourd'hui fort méprisée — trop peut-être. — Triste retour des choses d'ici-bas !

Le gazon des pâturages, incessamment brouté et tondu par la dent des bestiaux, foulé sous leurs sabots, ne peut offrir une grande variété de fleurs ; c'est sur les pentes rocailleuses, à l'abri des pierres et des ronces que les botanistes doivent



les chercher et bientôt nous irons avec eux en faire une ample moisson. Il n'en serait pas ainsi que nous passerions maintenant à leur côté sans les voir, tant sont nombreux et charmants autour de nous les sujets d'étude et les perspectives nouvelles.

Il faut d'abord s'arrêter sur le bord extrême de la crête où finit la montée. De là, tout au fond, entre ses hautes parois capitonnées de mousse et de verdure, le Val-de-Travers semble un enfant couché dans son berceau sur un lit de plume. Ne faisons pas de bruit, il dort ou il rêve, bercé par le murmure de ses claires rivières, et les fées invisibles, de leur temple dans le rocher, protègent son repos.

Plus loin et par-dessus, à demi voilée dans un léger brouillard, la vallée des Ponts et de la Sagne appelle et retient les yeux, comme l'ébauche d'un tableau de maître aux contours incertains, et les plateaux ondulés des montages, avec leurs chalets épars, leurs prés jaunis, leurs bois noirs, « vagues d'ombres et îles de jour, » promènent l'attention dans une étendue de plusieurs lieues.

Enfin, lorsqu'on se remet en marche, une belle



combe doucement inclinée s'ouvre devant nos pas, et le Chasseron au bout dresse sa pyramide.

Ici rien de terrible, ni d'effrayant : point de glaciers, point de crevasses, point de rocs immenses renversés, entassés, comme pour défier la faiblesse des mortels et montrer leur impuissance. L'impression que l'on éprouve est celle de toute difficulté écartée et vaincue ; on a l'orgueil du succès et la vanité de la force. De belles pelouses vertes et moelleuses, des troupeaux réjouissants à voir, des maisons ouvertes autour desquelles une ménagère bêche le jardin, près de marmots qui jouent et s'ébattent en liberté avec de jolis petits cochons, enfants aussi et non moins gracieux. Derrière, pour fond, une forêt épaisse, océan aux flots bleuis par l'atmosphère chaude et lumineuse comme ceux de la mer sous les tropiques. Ça et là des groupes d'arbres séculaires aux rameaux protecteurs, abris réservés aux vaches pour les nuits froides et pluvieuses. Tout cet ensemble, dans un cadre étroit, charme, ravit ; les églogues antiques reviennent à la mémoire et les mirages de l'âge d'or, vaines inventions des poètes, paraissent ici



des réalités possibles à la portée de tous les cœurs simples et purs.

Cependant, sous cette grâce aimable et séduisante, le paysage ne manque pas de grandeur, et bientôt, sans bien s'en rendre compte, les plus insoucians deviennent en l'admirant sérieux et pensifs. On le sent et on se sent plus près de Dieu que des hommes. Ce sourire de la nature n'est que passager ; hier et demain appartiennent aux nuées et aux orages, on le sait, on le devine, et ces vieux sapins tordus par les ouragans, noircis par la foudre, en rendent témoignage. Une longue toison de mousse blanche, pendante comme la barbe vénérable des patriarches, les couvre inutilement : la terre est jonchée de leurs débris, leurs racines à nu frissonnent au vent glacial. Héroïques lutteurs, ils restent debout néanmoins, et vers le ciel, jusqu'à la fin, ils élèvent leur tête vaillante, toujours frappés, jamais domptés, tant qu'un peu de sève circule en leurs veines et les anime.

On ne peut contempler ces vétérans mutilés et si magnifiques, sans penser aux sages éprouvés par



la vie, et dont ni les sacrifices, ni les douleurs, n'ont troublé la sérénité, ébranlé le courage.

Invalides glorieux, enseignez-nous la constance ; vieux philosophes, montrez-nous le prix du combat et soyez nos modèles, afin que ceux qui viendront plus tard nous prennent aussi pour exemple et pour leçon.

Sans cela à quoi bon vivre et que nous servirait d'être venus à la Grandsonne aujourd'hui ? Ne faut-il pas que chaque heure ait son gain et que chaque jour soit marqué par un progrès ? Or, ouvrons les yeux, regardons bien : le grand précepteur, c'est Dieu présent dans toutes ses œuvres.

## V

Ainsi ruminant et songeant nous atteignons le bord supérieur de la combe riante et verte. Chose étrange ! Ce Chasseron qui nous semblait posé tout auprès, le voilà bien loin encore et grandi énormément. Il a perdu aussi son air humble, doux et engageant, et, le voyant si fier et si rechigné, la



tête chenue enveloppée de brouillards, plus d'un voyageur fait la mine à son tour, et fatigué, perdant courage, volontiers se résignerait à le contempler à distance.

On se contenterait à moins. Le point où nous sommes est une terrasse, une première loge ouverte en face du géant, debout dans sa majesté souveraine. Au milieu de sa cour d'abîmes, de forêts et de rochers, il semble un monarque entouré de grands seigneurs qui s'inclinent devant lui, quitte à faire retomber leur humiliation sur de plus petits.

Je pourrais encore comparer le Chasseron, tel qu'on le voit d'ici, à une haute forteresse de Titans, avec un fossé profond, bordé lui-même d'ouvrages avancés : tours, remparts, créneaux de mille formes et de dimensions proportionnées à celles de la principale construction. Seulement, personne ne songeant à les attaquer, tous ces travaux gigantesques ont été fort négligés ; il y a des brèches, des éboulements ; une végétation sauvage envahit toutes les pentes, et l'homme lui-même s'est emparé,



témérairement peut-être, des fins gazons étalés au fond du précipice.

Voyez ces trois chalets, gros à l'œil comme des cailloux et de la même teinte grise. Voyez tout à l'entour ces taches blanches, noires ou fauves ; ce sont les vaches. A peine si le bruit de leurs cloches monte jusqu'à nous. Misanthropes atrabilaires, mondains blasés, moines de toutes les couleurs, allez vivre en ce lieu sombre, le bruit du monde n'ira pas vous y troubler et les humains qui l'habitent, bonnes gens, vous diront combien il faut peu de soleil au sage pour vivre content !

Ce n'est pas toutefois, j'en conviens, dans ce séjour que je placerais ma Thébaidé ; la vérité me plaît hors de son puits et non pas au fond.

Et pourtant, qu'il est séduisant à voir d'en haut ce noir vallon des *Denéria*, si bien clos, si bien à l'abri des vents ! Une source limpide l'égaie et s'en échappe en chantant par le défilé de Noirvaux. Elle court grossir le Buttes et porter des nouvelles de la montagne aux laveuses des villages. Notre repos sur la Corniche et tout ce que nous avons dit et



pensé aura été cent fois, soyez en sûr, commenté par les commères avant notre retour.

Dieu voit tout, sait tout et ne dit rien. Les mauvaises langues ne voient rien, ne savent rien et disent tout. Craignez les mauvaises langues.

Pour moi, je les respecte, je les vénère. Entendez-le, brises du ciel, échos des monts, répétez-le jusqu'à sept fois septante fois !.... Et vous, nymphes babillardes de la fontaine, accueillez mes hommages, j'élèverai sur vos rives un temple à la charité !

Au reste, à mes risques et périls, et quoi qu'il en puisse arriver, je déclare ce point de vue étonnant, merveilleux, splendide. Il a l'unité dans la variété, condition classique de toute beauté, le terrible et l'aimable, le délicat et le grand. Il est borné et pourtant vaste. L'ensemble saisit, frappe, émeut ; les détails un à un, bien à leur place, viennent ensuite et fournissent d'inépuisables motifs de ravissement. J'y suis monté souvent ; il m'a toujours paru nouveau. Je ne connais pas de tableau supérieur, d'égal oui, et de différent sans doute, mais pourquoi mettre en parallèle ce qui



est beau d'une manière avec ce qui est beau d'une autre, et par l'analyse de leurs dissemblances ou de leurs analogies les diminuer tous les deux ?

Faudrait-il condamner la douceur de Racine pour louer mieux Corneille, assommer Aristide des vertus de Caton, écraser Rousseau sous Voltaire et Lamartine par Hugo, si bien ou si mal, qu'à la fin il ne reste que le désenchantement morne en face de ruines ?

De choses absolument parfaites, il n'en existe pas sur terre, heureusement. Notre esprit borné ne saurait les concevoir et notre œil en soutenir l'éclat, pas plus que nous ne pouvons fixer le soleil et comprendre Dieu, sans le rapetisser outrageusement à notre mesure.

L'imperfection n'est pas seulement inévitable et nécessaire ici-bas ; elle seule ouvre à l'homme une porte sur l'infini, sur l'idéal ; et de l'impuissance d'y atteindre ou de le voir dans ce monde naît l'irrésistible espérance des magnificences à venir. L'incomplet donne la foi, les choses passagères prouvent les choses immortelles. Et ainsi ce qui manque aux œuvres terrestres en fait mieux ap-



précier le prix et découvrir le but. La petite goutte d'essence divine versée en nous se révèle à nos désirs jamais satisfaits, à nos rêves inquiets et toujours flottants par-delà tous nos horizons.

Moins glorieux et moins troublé est le destin des plantes ; elles s'épanouissent en paix partout où les conditions de leur existence se trouvent réunies. Les plus exquises ne sont pas les plus exigeantes. Dans le rocher, exposé aux raffales des vents d'ouest, croît et fleurit la magnifique Campanule en thyrses, plante rare et charmante qu'on ne peut cueillir, dit-on, nulle part ailleurs dans le Jura. Une foule de fleurs lui font cortège, et l'alchemille des Alpes lui présente sa coupe argentée où brille, comme une perle, la rosée du matin.

Je ne les nommerai pas toutes, notre sentier maintenant se déroule au milieu des merveilles du règne végétal. On se croirait à un concours, à une exposition. Les jardiniers alpestres ont envoyé le premier choix de leurs cultures, et le Jura s'est surpassé pour maintenir sa réputation. Des massifs blancs, roses, jaunes, bleus, se succèdent et se mêlent avec une incroyable profusion. On voit que



le propriétaire ici ne se refuse rien, et, je le parierais, pas un mandarin en Chine ne possède un parterre si richement fourni. Les gentianes acaulis d'un azur si intense et si profond, les potentilles, semblables à des étoiles d'or, couvrent le sol de leurs phalanges éclatantes, et les dryas, les androsaces lactées, «neige odorante du printemps,» resplendissent au soleil en larges nappes.

L'Aconit tue-loup au port noble, aux grappes presque noires ; la digitale jaune, diverses espèces de tussilages et d'autres grandes plantes forment ça et là des groupes sévères et touffus, surtout la gentiane à haute tige, et le veratrum, son sosie, semblent s'être donné rendez-vous sur une petite plaine très unie que l'on traverse avant d'arriver à la dernière rampe du sommet. On dirait une foire de paysans, tous habillés de même, ou la place publique d'un gros bourg un jour d'élections. Pas un personnage qui ne sente son importance et ne la fasse sentir ; gens médiocres, mais graves, et ceux-ci même dangereux. Le vératre, sous son extérieur paternel, cache un poison subtil, et je ne conseillerais à personne de se fier trop à la gen-



tiane. L'eau-de-vie que distille sa racine amère, pour être indigène, ne traite pas moins en ennemis les compatriotes imprudents qui se livrent trop facilement à ses charmes. Le principal mérite de ce produit alcoolique consiste à confectionner avec des herbes un assez bon remède de cheval... à l'usage des hommes bien entendu.

Les feuilles de la gentiane, larges, épaisses, opaques, et, paraît-il, mauvais conducteur de la chaleur, servent, chacun le sait, à envelopper le beurre que l'on porte au marché. Emploi vulgaire pour une race si prétentieuse, mais encore vaut-il mieux être bon à cela qu'à rien du tout, comme tant de faiseurs d'embarras vaniteux et insolents.

## VI

Au milieu de cette cohue peu intéressante, on se rappelle involontairement la recommandation que fait Virgile à Dante, dans les limbes où gémissent les égoïstes : « Ceux qui ne furent ni pour Dieu, ni pour le mal, mais pour soi. »



« *Non ragioniam di lor , ma guarda e passa*, ce qui signifie librement traduit : « Ne perdons ni notre temps ni nos paroles avec ces gens-là ; regarde et passe. »

On passe ici d'autant plus volontiers que de nouveaux et plus curieux sujets d'étude nous réclament. Le terrain se relève et nous traversons un petit groupe de sapins chétifs et malades qui inspirent une vive sympathie. Ce sont les derniers qui se hasardent à ces hauteurs. Leur air est pauvre, souffrant, mais résigné ; ils ont dans leur misère une grâce pittoresque et touchante, une expression de fierté heureuse. On voit bien qu'ils ne voudraient pas être ailleurs, ni changer leur rude existence contre la vie plus facile des plaines et des vallons. L'ambition ne les a certainement pas poussés là. Ils y sont nés, ils s'y plaisent, préférant leur solitude et toutes ses privations aux gloires du monde et la lutte avec la nature à la lutte avec les humains. Ainsi pensent les austères contemplateurs des mondes invisibles de l'intelligence. Ainsi pensent les modernes habitants des chalets voisins. La liberté sur les montagnes, la



paix, l'oubli ou l'ignorance des besoins factices de la société et de tous les maux du luxe,.... que dis-je ? du bien-être seulement, du simple confortable, devenus si exigeants, si impitoyables. Quels biens valent cette pauvreté et ce contentement ? quelle richesse pourrait les payer à leur prix ?

Ah ! que les sapins ont raison et les vachers aussi ! Vivre bien ou mal, peu importe, si l'âme a toute son indépendance ; si l'esprit, dégagé du poids des soucis terrestres, garde, agiles et fortes, ses ailes divines et sans cesse plane au sein des célestes sphères. Les soins matériels prennent trop d'importance pour nous, enfants gâtés de la civilisation ; nous donnons une place exagérée aux satisfactions corporelles, et tandis que nous les poursuivons, fiévreux, préoccupés, le bonheur assis à notre porte se lasse d'attendre ; il fuit et ne revient pas. En vain nous venons en rechercher la trace jusques sur ces sommets, en vain nous le redemandons à ces abîmes, à ces orages, à ces arbres, à ces fleurs ; il ne nous connaît plus et ne peut nous répondre.

Et pourtant il est là. Chassé de proche en pro-



che des villes aux villages, des villages aux hameaux, des hameaux aux déserts, sa présence se révèle à mon cœur troublé par la sérénité nouvelle que j'éprouve en ces lieux. Je le sens, je le devine dans ces prés, dans ces bois ; je l'entends s'ébattre avec la troupe folle des insectes et chanter avec les oiseaux. N'est-ce pas lui que j'entrevois sous la forme de ce joli merle bleu, oiseau rare, sauvage, agile et preste à s'envoler dès qu'on l'approche ? Il se pose un instant sur la pointe d'un rocher, jette un petit cri d'appel, puis repart, disparaît, on le cherche en vain ; oui, c'est bien là l'image du bonheur, image fugitive, insaisissable, et qui pourtant réjouit et fortifie.

Il existe donc quelque part ce bien suprême, ce bien parfait, et s'il existe, pourquoi ne pourrions-nous l'atteindre plus tôt ou plus tard, ici-bas ou là haut ?

L'ombre prouve la lumière, la longueur du chemin et ses fatigues font trouver l'hôtellerie plus douce. Garder l'espérance, voilà le point. Tout le reste n'est rien.



Ces pauvres arbres généreux me donnent encore une autre leçon.

En ces régions déjà superterrestres les lois conventionnelles des hommes ont perdu leur empire. Les grands n'écrasent pas les petits et ne vivent pas à leurs dépens ; ils les protègent. Tout un peuple de mousses mignonnes et de merveilles microscopiques brave aisément les orages à l'abri des sapins, et tandis que ceux-ci supportent les coups de la tempête et de l'hiver, un chaud duvet de cygne couvre les innombrables tribus des nains du règne végétal. Ainsi se réalise la parole biblique : « Les derniers seront les premiers, et les faibles seront les forts. »

Un de nos compatriotes, M. Porchat, a raconté l'histoire touchante d'une pauvre famille enfermée par les neiges.

Celui qui écrirait le roman des fleurs en hiver nous étonnerait davantage et ne nous charmerait pas moins. Nous les croyons transies, gelées, sans air, sans lumière. Erreur profonde ! A travers les stratifications du névé, un demi-jour agréable les éclaire et leurs appartements chauffés par un ex-



cellent calorifère qui ne fume jamais ni ne s'éteint, conservent une température tiède, toujours égale. Point de traîtres vents coulis, partant point de rhumes, moins encore d'affreux rhumatismes. L'ouragan déracine le chêne, brise la cime des fiers sapins; elles l'entendent et n'en sont point effrayées, sachant bien qu'il ne peut les frapper, et que «Pâques fleuri viendra, malgré le temps qu'il fait.» Blotties dans leur nid, elles songent, à demi-sommeillant, prêtes à s'épanouir, fraîches et reposées, au premier souffle du printemps. Nous allons en rencontrer à peine éveillées, nonchalantes, gracieuses, encore incertaines si c'est vraiment le matin et s'il faut se lever, ou bien si Mab, la fée moqueuse, n'abuse point leurs yeux, par un mirage trompeur.

Regardez, les voilà dans cette dépression du sol, où d'ordinaire la neige résiste tout l'été aux ardeurs du soleil. Au fond de ce cône inattendu une masse blanche éblouit nos regards, et sur les pentes humides que la neige vient de quitter, l'anémone pulsatille, cette reine des anémones, entr'ouvre sa corolle dont l'éclat est si virginal, mais,



hélas ! si fragile. N'essayez pas de la cueillir, elle se flétrirait dans vos mains et nul soin ne pourrait lui rendre sa primitive beauté. Avant le soir, ses pétales délicats se fermeront palpitants sous les caresses de la brise embaumée et tout sera accompli. La parure de la jeune fille va tomber pour faire place au vêtement austère des matrones, robe grise et terne de fourrure hérissée, sous laquelle on ne reconnaît pas la plus coquette des fleurs. Ce costume bizarre rappelle plutôt, oserai-je le dire, la perruque de Jocrisse, que l'habit d'une mère soigneuse et brave.

Sa cousine, l'anémone à fleurs de narcisse aime aussi le Chasseron. Elle y croît en telle abondance que de loin tout le sommet semble enseveli dans un pâle linceul, ou, si vous aimez mieux, orné d'un long voile de mariée.

Un mois plus tard, les anémones sont remplacées par les œillets, non moins nombreux, et alors on croirait voir sur le rocher une belle draperie rose, étendue au soleil.

Ces deux plantes, robustes et modestes, se prêtent volontiers à d'assez longs voyages. Prenez :



faites votre gerbe cette fois ; chargez vos corbeilles, les belles montagnardes égaieront vos maisons de leurs couleurs et de leurs parfums une semaine et plus après que vous les aurez arrachées de leur terre natale, heureuses, dirait-on, de paraître dans les salons et de s'y faire admirer. Un peu de coquetterie se pardonne, quand on est si jeune et si jolie !

## VII

Achevons, il est temps de gravir la dernière rampe ; il y faut tout notre effort, et, s'il se peut, toute notre attention. En ne se laissant distraire par aucun détail, ni par aucune échappée de vue, furtivement saisie à droite ou à gauche, on se ménage volontairement une surprise, oui, surprise, et bien qu'attendue et cent fois éprouvée, le mieux averti s'y laisse toujours prendre et surprendre.

Ecoutez les exclamations du compagnon qui nous a devancés ; voyez ses bras étendus et son



ravissement éclater dans une pantomime et dans des apostrophes également énergiques, bien qu'il soit, lui aussi, familier avec ces parages.

Deux pas encore et nous en ferons autant lorsque, dépassant tout à coup le faite du colosse, l'immense panorama se déploiera devant nos yeux.

Nous y voilà ! Hourrah ! Alpes splendides ! Pas un nuage ! De tous les côtés, étendue sans limites et sans voiles. Montagnes , vallées , cités , forêts , champs cultivés , lacs brillants , cimes , profondeurs , lieux sauvages et lieux habités ; tout un pays , toute une nation , et ce pays l'un des plus magnifiques de ce magnifique univers , et cette nation l'une des plus libres et des plus prospères d'entre les nations !

O spectacle vraiment sublime ! Tableau à la fois écrasant et consolateur. L'œil et la pensée ne se lassent pas de le parcourir , de le contempler ! Comme les abeilles actives , par les prairies , en hâte , empressées , vont , viennent , pour repartir , et rentrer encore , apportant au trésor de la ruche toujours quelque chose ; ainsi , tout ce qui , dans notre être , voit , sent , admire , comprend , saisit ,



tous les organes de la vie, toutes les puissances de l'âme s'élancent dans l'espace; ils franchissent les distances, parcourent toutes les directions, touchent à tous les points lumineux ou sombres, cherchant, interrogeant, butinant un peu de miel qui sera nourriture bienfaisante et contre-poison pour les heures de tristesse et de doute.

J'entends!..... du bon vin qu'on met en bouteilles, s'écrie notre ami le propriétaire de vignes.

Ou du quinquina en réserve pour la fièvre, repart le docteur. Il n'y a pas besoin de tant de phrases pour dire cela. Nous sommes tous des malades, et bien à plaindre celui qui ne saurait de cette vue magique, de ces merveilles innombrables, de cette journée, de cette course, recueillir un flacon d'essence de santé, physique et morale. S'il existe, le malheureux, au nom de Sangrado et de Purgon, mes illustres confrères, je l'abandonne à toute la kyrielle des maux justement prédits à M. Argan pour son manque de foi envers la Faculté... Ainsi soit-il ! Et, là-dessus, le disciple d'Esculape remplit une coupe d'hypocras en disant :

— Je bois aux malades imaginaires ! ils sont la



providence des médecins, et leur manière de se mal porter étant après tout la meilleure ou la moins mauvaise, je vous souhaite, mes amis, de ne jamais être malades autrement.

Ce beau discours improvisé mit fin aux pures contemplations, et bientôt, chacun ramené à des jouissances plus positives, ouvrit son sac, cave et office, pourvus et bourrés jusqu'aux bords. Il faut le reconnaître, l'estomac a ses exigences légitimes, et si parfois il est bon de les oublier, parfois aussi les satisfaire devient un agréable devoir. A la montagne surtout on s'en aperçoit. La vivacité de l'air, l'exercice, le contentement, excitent les énergies du corps autant que celles de l'esprit ; la vie est en quelque sorte doublée. On se sent des appétits d'ogre et des inspirations de poète, ou des audaces de héros. S'agit-il d'escalader le ciel, faut-il chanter les dieux immortels, nous sommes prêts ; donnez-nous l'épée de Roland ou la lyre d'Homère, vous allez voir... Mais non, on nous demande simplement d'exterminer cette volaille appétissante et de mettre à sec ces outres pleines d'un claiet mousseux, si lourdes à traîner jusqu'ici.



Oh ! l'aimable bataille et la facile victoire ! Le résultat de la lutte n'est pas un instant douteux et la déroute de l'ennemi ne tarde pas à être complète. Sonnez, clairons, et toi, renommée aux cents trompettes, célèbre nos exploits !...

Ou plutôt, nymphes sauvages, muses fidèles, rappelez-nous les festins d'autrefois et les bonheurs envolés ! Vos cœurs ne gardent-ils pas la mémoire des paroles joyeuses qui, devant vous, ont resserré, en d'intimes épanchements, les nœuds d'une sainte amitié. Où sont-ils ceux qui ne peuvent revenir ? Apprenez-nous leur demeure, ou du moins, si cela ne vous est pas permis, messagers invisibles, portez à ces absents, toujours aimés, un parfum, un souffle, un mot, qu'ils nous sachent ici, évoquant leur présence, les regrettant, les pleurant, jusqu'à ce que, à notre tour, l'ange de la mort nous emporte vers ces lieux que nous ne connaissons pas.

Sombre mystère ! Destin inexorable et incompréhensible :

Le temps s'en va, mais l'Eternité reste.

L'Eternité ! L'Eternité !



Le Chasseron lui-même ne peut-il s'écrouler quelque jour ? Pourquoi non ? Ne fut-il pas un moment vase et limon, enfoui dans le fond des mers ?

Ce n'était pas hier, il est vrai ; quand l'homme a paru sur la terre, il comptait peut-être déjà ses années par milliers, et dès lors combien de générations humaines sont venues l'une après l'autre s'asseoir à cette place, manger, boire, cueillir des fleurs, philosopher, discourir, admirer, et combien après nous y viendront encore ?

Les lacustres, ces ancêtres amphibies, dont on retrouve dans nos lacs les pilotis, les armes, les ustensiles, chassaient sans doute l'ours et l'élan sur ces montagnes.

Après eux arrivèrent les Helvètes aux longues chevelures, teintes avec de l'ocre rouge, guerriers vaillants, d'abord invincibles, et qui seraient restés peut-être invaincus s'ils eussent été plus sages.

Puis les Romains..... ceux-là n'étaient pas, ou n'étaient plus, les bergers des idylles, paissant leurs brebis au son des flûtes harmonieuses. Ils étaient pasteurs d'esclaves et durs geôliers. Le Chasseron leur servait de vigie et de corps-de-garde, ainsi que



le témoignent des fragments de briques épars derrière le rocher et des pièces de monnaie, perdues sans doute par quelques soldats ivres.

Excellent observatoire, du reste, pour surveiller d'un coup d'œil leurs domaines et fondre comme l'aigle sur les sujets indociles.

A leurs pieds se dressaient les châteaux d'Orbe et d'Yverdon ; la riche Aventicum brillait là bas sur sa colline au bord des eaux, et, au moyen d'un signal, les sentinelles pouvaient communiquer avec la colonie équestre de Nyon fondée par Jules-César. Mais ces tours, ces forteresses, les légions, les proconsuls et les splendeurs même d'une civilisation raffinée ne devaient pas empêcher la puissance romaine de tomber. Sous ses ruines gigantesques l'Helvétie fut ensevelie pour des siècles. Les bêtes fauves reprirent en paix les terres dont elles avaient été chassées, et les hurlements lugubres des loups rompaient seuls le silence des solitudes. L'histoire n'a pas entendu le cri d'un être humain, ni retrouvé la trace des pas d'un mortel pendant un long espace de temps.

Enfin, une horde de barbares parut. Les Bur-



gundes courageux s'établirent au milieu de cette dévastation, ouvrant les champs, bâtissant des huttes avec les pierres des palais renversés et de leurs mains la Suisse moderne est sortie. Nous sommes leurs héritiers, nous continuons leur travail, ce travail, toujours inachevé, que les sociétés se lèguent l'une à l'autre et que nos enfants reprendront après nous pour le remettre aux leurs.

Le Chasseron, plus heureux, n'a pas changé et ne change pas. Impassible, il a vu passer les révolutions et ne s'est point ému. Tous les ans, il revêt sa parure de fleurs et rajeunit, sans s'inquiéter le moins du monde de ce que font les pauvres hommes tout autour de lui. Qu'ils chantent ou qu'ils pleurent, que le désespoir les accable ou qu'ils cherchent dans de folles joies l'oubli de leurs maux, cela ne le touche ni ne le trouble.

Cette indifférence profonde de la nature « envers son roi, son chef, son seigneur et son maître, » choque, froisse, il faut en convenir, notre amour-propre et rabaisse terriblement l'orgueil de nos prétentions.



Hélas ! qu'y faire ? Enfin ! voilà !

Il y a quatre ou cinq mille ans, par un jour semblable à celui-ci, à la même saison, des promeneurs se sont assis sur cette pierre ; ils ont foulé les mêmes plantes, ils ont contemplé la même vue. Peut-être avaient-ils de grands projets et se promettaient-ils de longs jours couronnés d'une longue mémoire ?

Qu'en reste-t-il ? Un peu de ce terreau noir, un brin d'herbe que la chèvre va brouter.

Allons ! allons ! mes gros messieurs et mes petites dames, la vanité vous sied à ravir et vous avez bien raison de vous glorifier. C'est clair, les mondes ont été créés uniquement à votre usage et le soleil n'a brillé tant de millions d'années que pour avoir, pendant une minute, l'honneur d'éclairer vos pas !

## VIII

J'ai dit, promeneurs, je me suis trompé. Aux époques reculées des âges, on ne se promenait



pas : les défricheurs avaient bien autre chose à faire vraiment. Notre vie est un combat moral ; la leur était un combat perpétuel, au sens littéral du mot ; il leur fallait se défendre et attaquer sans cesse, tenir la charrue d'une main et de l'autre le javelot, dormir avec la cuirasse, épier nuit et jour, être prêts à toute heure, à tout instant, partout, à repousser l'ennemi ou à frapper leur proie. Point de de trêve, nul repos ; chacun pour soi. Tout à la pointe de l'épée, et la grosse part aux plus forts, aux plus adroits, aux plus vigilants. Malheur aux faibles : *Vae Victis !*

De toutes parts retentit à leurs oreilles le cri tragique qui poursuivait Richard III dans les plaines de Bosworth : « Despair and die : » Désespère et meurs.

Si les hommes de ces temps cruels sont venus ici, heureux ou misérables, poursuivants ou poursuivis, ils n'y étaient pas attirés certainement par le charme du paysage, ni par le besoin de retremper leurs âmes dans l'admiration de la nature. On se tromperait même beaucoup en supposant la moindre lueur d'un sentiment de ce genre chez ceux



qui nous ont précédés, pour ainsi dire immédiatement. Le goût des études de l'histoire naturelle, l'amour du monde que nous appelons inanimé, les joies profondes de la contemplation, sont des choses tout à fait modernes, des conquêtes récentes de l'esprit et de l'intelligence. Elles ne remontent pas au delà du siècle dernier. L'esprit humain ne connaissait pas auparavant le genre touriste, si nombreux aujourd'hui.

On peut compter J.-J. Rousseau parmi les pères de cette race prolifique et envahissante. Impressionnable et sensible comme il l'était, il a su, un des premiers, comprendre les beautés de la création et les peindre ; son rêve d'une maison blanche avec des volets verts, sur le coteau, en face du Léman, est devenu l'idéal de tous, la réalité charmante de quelques-uns. Ses descriptions des rochers de Meillerie et des bosquets de Clarens ont tourné toutes les têtes, enflammé toutes les imaginations. Personne n'osait plus regarder le moindre buisson, ou heurter un caillou, sans tomber en extase et verser des pleurs d'attendrissement. La mode qui exagère tout, fausse tout, et



tue tout, faillit faire dégénérer en ridicule sensiblerie le plus doux et le meilleur des sentiments. Les gens simples et sensés, effrayés sans doute de l'engouement des sots, se crurent obligés d'y résister ; il se fit une réaction ; mais enfin la nature l'emporta et devait l'emporter. Il n'est plus permis de rester indifférent à ses merveilles et de vivre au milieu de la création en lui tournant le dos, pour ainsi dire. Les voyages, les courses, les promenades, sans autre but que celui d'aller et de voir, sont, de nos jours, les vrais plaisirs des ignorants et des lettrés, des riches et des pauvres. Peu importe la difficulté : que l'excursion s'étende jusqu'au pôle ou se borne au pré voisin, le résultat diffère peu. C'est toujours Dieu qu'on cherche et que l'on trouve. C'est l'harmonie des lois éternelles écrites par le divin Maître en lettres majuscules ou microscopiques.

Livre profond, infini, qui s'allonge et se creuse à mesure qu'on l'étudie. Sous la page que l'on vient de déchiffrer en reparaît une autre, et tout ce que l'on peut lire ne fait que montrer mieux les insondables grandeurs de l'ouvrage. C'est pour-



quoi la moindre découverte réjouit autant que les commentaires les plus savants. Aimer la nature, c'est assez la comprendre; au delà, il n'y a qu'une question de plus ou de moins, sans influence, au point de vue individuel, sur le résultat moral que chacun peut en retirer. D'ailleurs, dès qu'un homme a déchiffré le premier mot de ce poème incomparable, il ne renonce jamais à en traduire un second, puis un troisième, et ainsi toutes ses pensées prennent le chemin radieux qui, des choses passagères, mène aux choses immortelles.

Je ne veux pas médire de la science, ni rabaisser son mérite. Au contraire, les seuls progrès positifs et définitivement acquis nous viennent par elle. Nous devons à ses conquêtes, non-seulement des ressources nouvelles, un bien-être agrandi, mais encore ce goût général de la nature, qui caractérise notre époque.

Où nos ouvriers passent-ils maintenant les jours de fête? Dans les champs, sur la montagne. Ils y vont seuls, ils y vont en famille, en *parties*. Nulle récréation ne vaut à leurs cœurs le charme d'une belle journée dans les prés. Tantôt ils devancent



l'aube pour assister des hauteurs au lever du soleil, tantôt le soir ils le suivent dans sa course, jusqu'à ce qu'il ait disparu derrière les sommets lointains.

Nos grands-pères n'auraient pas eu l'idée d'abandonner leurs maisons et de changer leurs habitudes pour jouir d'un point de vue, ou connaître un pays nouveau. Se fatiguer pour se reposer, leur eût semblé une extravagance pure, un puéril caprice. « A quoi bon, disaient-ils, aller chercher loin ce qu'on rencontre partout. Le soleil se lève et se couche pour les vallées comme pour le Rigi ; des bois, nous n'en avons que trop, et des pierres et des mauvaises herbes donc ! »

Rousseau lui-même, qui ne prenait pas pour mauvaises herbes tout ce qui n'était pas matière à fourrage, ne paraît pas avoir apprécié beaucoup le mérite des plateaux élevés et des vastes panoramas. Il aimait la promenade, il aimait les plantes, et durant son séjour à Môtiers, il en a parcouru journellement tous les environs et les a décrits ; cependant nulle part je n'ai trouvé dans ses livres le nom du Chasseron ou celui du Creux-



du-Vent. S'il y est allé, ce qu'on doit croire, ne fût-ce que pour herboriser avec le docteur Gagnebin<sup>1</sup>, ces endroits curieux, que nul ne peut de nos jours visiter avec indifférence, n'ont fait sur le philosophe aucune impression.

Preuve singulière du changement survenu à cet égard dans l'esprit public, je dirais presque dans les mœurs, car les mœurs se ressentent grandement de l'empire que le paysage a pris dans nos habitudes.

<sup>1</sup> Le comte d'Escherny raconte, en effet, dans ses mélanges que, pendant l'été de 1764, il fit des excursions botaniques de plusieurs jours chacune avec MM. Rousseau, DuPeyrou, le colonel Pury et Gagnebin; l'une au Chasseron et l'autre à Brot. Pendant la durée de celle-ci, qui fut la plus longue, ils logeaient à l'auberge tenue par un nommé Sandoz, laboureur et boucher; au Chasseron, ils couchaient au chalet sur du foin *nouvellement récolté*. Ce détail peut faire supposer que ce refuge était le chalet situé au-dessous du sommet, au midi; car à la Grandsonne on ne devait pas plus récolter de foin alors qu'aujourd'hui, et les voyageurs n'auraient pas songé à gagner les chalets des Dénéria, qui leur semblaient « un abîme qu'aucun mortel ne pouvait sonder. » D'après cette phrase, on devrait même croire que ces chalets n'existaient pas encore.

Un nommé Leclerc (sans doute Clerc), justicier et chirurgien, servait de pourvoyeur pendant cette course.

La description que fait M. d'Escherny est assez exacte, sauf l'exagération du précipice *insondable*. La pointe ou la Roche s'appelait alors, paraît-il, *Le bec du Chasseron*. Il le compare à une espèce de jetée ou de môle qui se prolonge dans les airs.



On trouve à peine dans toute la littérature antique quelques descriptions de la nature. Les pastorales et les géorgiques s'attachent beaucoup plus au tableau des affections de l'âme qu'à la peinture des scènes extérieures.

Ce n'est qu'en passant, et pour mettre un fond à leurs figures, que les poètes risquent une description toujours sobre et courte, et les peintres, avant Claude Lorrain et Poussin, n'ont presque jamais osé prendre pour sujet de leurs tableaux une scène où l'homme n'avait pas le premier rôle. Dès lors le paysage a gagné du terrain, il couvre et il envahit l'art contemporain, mais il restera, quoi qu'on en dise, un genre secondaire, moins intéressant et moins difficile que la représentation du personnage humain, ce Protée étonnant de grandeur et de petitesse, cet être multiple, ce caméléon toujours divers, toujours le même, toujours peint, sondé, expliqué, toujours inexplicable.

Le paysage, c'est la poésie à la portée de tout le monde. Sa fortune lui vient de sa médiocrité et de la nôtre. Vous qui lisez ces pages et moi qui les écris, nous sommes des paysagistes.



Ne vous récriez pas : les paysagistes, ce sont les sages après tout ; ils se contentent de peu : Un rayon de soleil, un nuage, une mouche qui vole, le saule penché sur le ruisseau, la musaraigne effarouchée, le brin d'herbe, mât de cocagne vacillant sur lequel la fourmi se hasarde, tout les occupe, les amuse, les ravit, tout est pour eux drame ou comédie, poème ou tableau.

Bonnes gens, je ne vous plains pas, et, bien que l'un des derniers du troupeau, je rends grâce à Dieu d'en faire partie. Serais-je avec vous sans cela sur cette pyramide du Chasseron et jouirions-nous ensemble de cet admirable point de vue ?

Mais, j'y pense, il faut le décrire, l'esquisser tant bien que mal, vous y comptez. Entreprise ardue, devant laquelle je recule, vous avez pu le remarquer. Mes digressions sans fin ne tendaient qu'à esquiver cette tâche, à l'éloigner du moins... Courage pourtant, l'heure avance et ne permet plus aucun délai.

Je n'ai pas toutefois l'espérance, ni l'ambition d'en reproduire en quelques traits une copie fidèle. Les beautés de ces vastes panoramas, sans cadre



et sans bornes précises, ne se laissent pas saisir par le pinceau ou par le crayon. On peut en indiquer les lignes principales, en marquer le caractère, et si je parviens à en raviver l'image à demi effacée dans le souvenir de ceux qui ont été au Chasseron, à éveiller chez les autres le désir d'y aller à leur tour, j'aurai réussi. « Exegi monumentum, » très petit, très incomplet... ! Bah ! tout est incomplet et rien n'est inutile. Personne n'a, par devoir et contrat signé, l'obligation de me lire. Le grillon s'inquiète-t-il de savoir si le rossignol chante plus artistement que lui et si quelqu'un l'écoute ; il fait de son mieux et jette à l'aventure son refrain, n'en sachant point d'autre.

La première impression que l'on éprouve à Chasseron ressemble à celle que donne l'Océan : l'immensité, l'infini ; la vue ne s'arrête que là où cesse son pouvoir, et quand l'œil ne distingue plus, l'âme découvre encore ou devine de lointains et invisibles rivages. Mais les flots inconstants et mobiles, tombés toujours ouvertes sous les pieds des humains, sont ici remplacés par des cimes éblouissantes et des vallons fertiles.



Au fond de ces vagues et sur leurs pentes les hommes ont bâti leurs demeures, ils cultivent le blé, la vigne, ils fauchent les prairies. Les villes coquettes et les champêtres villages au milieu des vergers égaient les regards de leurs blanches murailles et de leurs rouges toits de tuiles. On suit les routes qui les relient, on chemine tantôt avec la locomotive glissant sur ses rails de fer, tantôt avec les bateaux, ouvrant dans le miroir des lacs un large sillon triangulaire. Partout l'activité; partout la vie. Les dômes boisés et les crêtes vertes du Jura, mer pétrifiée dans une tempête, sont tachetés de hameaux et de chalets, groupés au hasard, comme les mouettes grises qui se reposent. Puis là bas, à l'horizon, la flotte majestueuse des grands navires alpestres, rangés en bataille, voiles déployées et pavillons au vent. On peut les compter tous du Mont-Blanc au Sentis, et du Pilate au Salève; ceux-ci, brunes corvettes à la fine mâture; ceux-là, vaisseaux de haut bord, dont les vergues se perdent dans les nues.

Nulle part, sur aucune montagne, on ne peut jouir d'un panorama plus grandiose, plus varié,



et ce tableau n'est jamais le même. Sous l'influence changeante de la lumière et du ciel, il se modifie à l'infini ; couleurs, lignes, proportions, ensemble et détails, tout change, tout se transforme, sans rien perdre de sa beauté. Le suprême Artiste ne se répète jamais ; il ne produit que des chefs-d'œuvre. Admirons-les tous sans disputer de leurs mérites particuliers ou de nos préférences. En cette matière chacun a raison pour soi, tort pour les autres.

Encore une fois, le tout est d'aimer. Sans cette condition, point de vertus, a dit le divin Maître ; point de bonheur non plus, ni de paix, ni de joies d'aucune sorte. Aimons-nous, aimons la nature, et nous aurons résolu l'éternel problème : nous serons heureux. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Un amant

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Seulement les personnes oublient, changent et passent ; mais les choses se souviennent et demeurent. Tout ce que nous donnons aux unes s'envole, tout ce que nous prêtons aux autres nous est rendu avec usure. Le Chasseron m'a gardé les plus



belles heures de mon enfance et lui seul sait encore le nom de mes premiers rêves, le secret de mes dernières illusions !

N'avez-vous pas aussi votre Chasseron, lecteur, un sommet perdu dans les nues où votre âme remonte sans cesse pour y chercher la fleur solitaire, une retraite paisible, où les amitiés dispersées, les chers souvenirs et les hautes espérances se retrouvent toujours ?

Oui, sans doute, et peut-être dès longtemps, tandis que je vous crois à mes côtés, êtes-vous bien loin, suivant seul, à l'écart, un sentier préféré, tout plein de rayons et d'harmonies. Que dis-je, seul ? Non, la brise m'apporte les sons d'une voix argentine, j'entends à travers le feuillage s'évanouir les plus doux mots que puisse murmurer une bouche humaine.....

Oh ! pardon ! je me retire. Ami lecteur, laissez là mon Chasseron, le vôtre vaut bien mieux ! Ne le quittez pas.

---



## ENCORE LE CHASSERON



# ENCORE LE CHASSERON

---

## I

A ce pastel léger, fragile, que je viens d'esquisser, je voudrais ajouter quelques croquis tracés par une main plus savante, par un crayon plus ferme. On ne connaîtrait pas le Chasseron sans cela, ou du moins on n'en aurait vu qu'une partie. Les mêmes objets se réfléchissent autrement dans les eaux profondes et dans les ruisseaux, et ce n'est que par la comparaison de ces images différentes



que nous pouvons apprécier l'infinie beauté des choses créées. La nature se met à la portée de tous; elle chante avec le poète, elle bégaie avec l'ignorant, mais ses secrets, son sens caché, les détails de son organisation et de sa puissance, son histoire et sa fin, celui-là seul parvient à les savoir, qui l'interroge avec persévérance et avec amour.

Bien des fois j'ai accompagné jusqu'ici, sur ce haut rocher où nous sommes, le plus fidèle, le plus courageux des amis de cette montagne. Il me racontait ses courses anciennes et ses découvertes nouvelles, les grands bonheurs enfouis sous un brin de mousse et les merveilles des mondes microscopiques partout répandus sur les flancs du colosse. Il a vu le Chasseron à toutes les heures et dans les bons comme dans les mauvais jours, tantôt dans l'intimité d'un tête à tête affectueux, tantôt au milieu des plaisirs d'une joviale réunion. Que ne puis-je vous répéter ses discours, ses récits, ses enseignements, ou plutôt que ne peut-il vous les redire lui-même avec sa fine bonhomie, ce sourire indulgent et cette aimable sagesse d'un philosophe revenu des folles ambitions et consolé



par l'étude de tous les mécomptes de la terre ?

Mais que vois-je ? N'est-ce pas lui-même, là bas, qui s'avance, la boîte de fer-blanc suspendue à l'épaule, déjà pleine de fleurs ? Je reconnais le pas du montagnard et le bâton de houx, son vieux compagnon.

Salut à vous, lointain voyageur, cher absent regretté, salut ! Prenez place dans notre cercle, et maintenant à vous la parole ; parlez ; nous écoutons !....

« Ah ! de grâce, un moment, souffrez que je respire, » la course est longue des rives des Grands Lacs au Chasseron, et bien que je voyage comme vous, d'une manière aussi douce que rapide, donnez-moi le temps de tout revoir et de vous voir. Mon Chasseron n'a pas vieilli, mais vous !... Oh ! mes amis, buvons à la jeunesse éternelle de l'amitié, la seule jeunesse qui nous reste, et, pour exemple, prenons ce vin... Je m'en souviens, c'est une vieille connaissance ;... il a gagné avec les années.

Oh ! la bonne et la douce chose de se retrouver ainsi ! Combien de souvenirs que je croyais éteints,



disparus, me reviennent avec toute leur fraîcheur première. Le temps n'efface rien ; il met derrière nous ce qui était devant. Il ne faut que se retourner, tout reparaît, tout est là ; seulement, certaines gens ne veulent ou ne savent pas se retourner, puis ils disent : « Le passé n'existe pas. »

Il existe, il vit, et, puisque vous le voulez, je vais rechercher sous les cendres les derniers restes d'un feu brillant où je me suis si souvent réchauffé. On parle volontiers de ce qu'on aime, et j'ai été, je suis encore peut-être, amoureux du Chasseron. Riantes images, air des bois et des sommets, fleurs de la patrie, mes premières amours, encore une fois réjouissez et mon cœur et mes yeux.

Cet attachement remonte aussi loin que ma mémoire peut atteindre. Je n'avais pas dix ans, je crois, lorsque les ouvriers de mon père me prirent un dimanche avec eux. Combien la course me parut longue et pénible ! A cet âge on ne peut admirer ni comprendre les beautés de la nature. Cependant les rochers entassés au-dessus des abîmes que mon œil n'osait sonder, la vue des pâtu-



rages et des forêts descendant vers le sud jusqu'au lac, qui me semblait une immense plaque de métal poli ; la vue des Alpes surtout, que je prenais, dans mon ignorance, pour des nuages blancs à l'horizon, tout cela me fit une impression que je n'ai jamais oubliée. Les fleurs aussi me parurent bien plus belles que celles du vallon ; j'en fis un gros bouquet pour ma mère, en me réjouissant de les lui faire admirer. Hélas ! le soir les fleurs étaient flétries, moi j'étais fourbu, et, quand je déposai le pauvre bouquet fané sur les genoux de ma mère, je ne pus qu'éclater en sanglots, sans prononcer une parole.

J'avais aussi rapporté de cette excursion une excellente leçon d'optique. Voici comment. Mes compagnons, altérés comme moi et ne pouvant se contenter de l'eau des citernes ou du petit-lait, eurent bientôt mis à sec une bouteille de vin, leur unique provision. Il s'agissait de la remplir, chose aisée, pensais-je.

Le village des Bullets n'est-il pas là, à deux pas ? En étendant un peu la main on le toucherait ; avant un quart d'heure je serais de retour.



— Un quart d'heure ! me dit doucement, avec un sourire, le plus âgé de la troupe ! Si nous vous laissons partir, enfant, il faudrait vous attendre jusqu'à la nuit.

— Allons donc ! reprit à son tour l'apprentif de l'atelier, leste garçon de quinze ans, trompé comme moi sur la distance. Donnez-moi de l'argent, et la bouteille sera bientôt revenue pleine et toute fraîche.

Moins généreux pour lui, les anciens acceptèrent l'offre imprudente. Le jeune homme partit et nous le vîmes longtemps, longtemps courir sur la pente des prés, diminuant de stature, si bien qu'en atteignant la forêt il ne paraissait déjà plus qu'un point noir presque imperceptible. A ce moment le soleil, droit sur nos têtes, indiquait midi, et il était cinq heures lorsque le malheureux messenger revint, haletant et couvert de sueur.

— Encore, disait-il, je ne me suis pas arrêté et je n'ai fait que courir. Ces Bullets sont au diable...

— Et la bouteille ?

— Je croyais ne jamais arriver.

— Mais la bouteille ?



— On ne m'y reprendra pas, je le jure.

— Enfin, la bouteille, la bouteille?

— La bouteille ! que le ciel la confonde. Tenez, la voilà ! votre bouteille damnée !

— Mais elle est vide?

— Parbleu ! croyez-vous qu'on puisse faire une course pareille sans rien boire?.... Et encore l'ai-je trouvée petite!...

Que faire? le mieux était d'en rire, puis nous reprîmes tout pensifs le chemin du village, *disgusted*, comme disent les Américains. Alors je compris, sans en deviner la cause, que l'air du Chasseron faisait l'effet d'un télescope.

Une seconde excursion fut encore plus malheureuse. Etant écoliers, nous avions voulu, mes camarades et moi, voir du même coup de ces hauteurs le coucher et le lever du soleil ! C'était une entreprise téméraire pour des jeunes garçons sans expérience, mais justement pour cela elle nous tentait, et de peur des objections paternelles, nous partîmes un samedi sans rien dire. Autrefois, les parents ne surveillaient pas leurs enfants comme on le fait de nos jours, ils les laissaient courir, la



bride sur le cou, au risque d'un rhume, d'une taloche, ou d'un accrocc aux habits ! Et les choses n'allaient pas plus mal !

Vers le soir, après mainte aventure et maint détour, nous arrivions sans encombre au sommet, juste à point pour nous apercevoir que le soleil, déjà retiré dans son alcôve, avait fermé ses rideaux.

Préoccupés des papillons, des oiseaux, des taureaux surtout, nous n'avions pas remarqué que de noirs nuages avaient envahi tout le ciel. Grande fut donc notre surprise, non pas longue toutefois, ni décourageante. Après tout, on sait ce que c'est qu'un coucher de soleil et nous avions le temps d'en voir bien d'autres. Puis des soins impérieux réclamaient notre attention ; le froid commençait à se faire sentir.

Faisons du feu ! c'est cela. Un beau grand feu clair, bien flambant et qui se voie de loin. Mais pour avoir du feu, il faut du bois, et nous avions oublié d'en prendre à la forêt. En revanche, nos petites provisions étaient déjà épuisées... Les plus forts vont aux environs ramasser quelques branches sèches ; ils dansent, ils chantent, tandis que



les petits, gelés et grelottants, se mettent à pleurer, et la noire nuit nous enveloppe. Une seule ressource nous restait, celle de gagner le chalet voisin. Nous l'essayons, redescendant tristement, dans l'obscurité, la crête que tout à l'heure nous escaladions si bravement ! Le chalet trouvé, on heurte ; point de réponse ; on frappe plus fort ; un vacher à demi éveillé entr'ouvre la fenêtre, et, d'un ton bourru, nous engage à le laisser tranquille. Nous insistons piteusement, et enfin, touché de nos supplications, il tire le verrou.... Nous entrons... Un peu de braise fumant sur le foyer, un peu de foin à la grange nous aidèrent à passer le reste de la nuit tant bien que mal. Du lever du soleil, plus question ; il pleuvait ce fin brouillard de la montagne, que vous connaissez ; d'ailleurs, qui songeait maintenant au soleil ? Affamé, transi, mouillé, chacun de nous regagna son logis « humble et *capot*, comme un renard qu'une poule aurait pris. »

L'expérience vient de bonne heure nous donner ses dures leçons. N'en est-il pas de ce soleil levant, cherché si loin pour ne pas le voir, comme de ces grands et extraordinaires *bonheurs*, pour lesquels



on se donne tant de mal et qui rapportent si peu ? Et d'ailleurs le lever du soleil n'est nulle part plus doux et plus charmant que dans la vallée, lorsque, jetant ses premières clartés entre la frange des sapins, il illumine, il dore la fenêtre du pauvre... Ah ! il fait beau le voir, quand les roses parfumées s'ouvrent, couvertes des perles de la rosée, quand la fraîche fontaine réfléchit ses rayons dans son bassin, brillant comme une coupe d'or, quand l'oiseau de la maison, la modeste queue rouge, siffle au bord du toit auquel elle a confié son nid. Mais ce soleil-là, c'est celui de tous les jours, nous l'avons admiré cent et cent fois, il n'a plus rien de nouveau ; il nous en faut un autre... et nous partons... pour trouver quoi ? Le même soleil, le même astre éclatant ou voilé, et, sous les brouillards humides du nord ou perdu dans le désert brûlant, le pauvre voyageur s'écrie, plein d'amertume et plein de regrets : « Hélas ! hélas ! qui me rendra le doux soleil de mon vallon ! »

## II

Cette aventure peu glorieuse ne m'empêcha pas de retourner bientôt à la montagne, et si je vou-



lais vous dire toutes les impressions de jeunesse que je dois au Chasseron, je ne finirais pas. Une de ces courses, toutefois, mérite d'être rapportée, ne fût-ce que pour servir d'exemple à ces jeunes gens qui m'écoutent.

Un beau matin du mois de juin, vers cinq heures, je m'en allais de porte en porte éveiller une à une toute une compagnie de demoiselles. Ma réputation d'homme des bois était déjà faite, et ma sœur m'avait en outre honoré de sa recommandation auprès de ses amies, les assurant que j'étais le meilleur des guides, ce qui, dans sa pensée féminine, voulait dire sans doute le plus complaisant et le plus facile à mener. A ce titre, j'avais le soin de procurer les vivres et de les porter, bien entendu, sans compter les châles, les manteaux, les ombrelles, etc., etc. Lourde corvée ! mais je ne me plaignais pas. La galanterie fait tout supporter, surtout la galanterie naissante et inexpérimentée. Pendant que je m'efforçais de mon mieux et assez péniblement de plaire à ces jeunes filles, elles s'ébattaient et s'amusaient, de leur mieux aussi, aux dépens de tout ce qui se présentait ; aux dépens



de la nature, aux dépens des fleurs dont elles tressaient des guirlandes pour les jeter ensuite avec dédain, aux dépens des vaches qu'elles poursuivaient dans les pâturages, aux dépens des *fruitiers*<sup>1</sup> dont elles singeaient grotesquement le costume et les allures, enfin... aux dépens de leur serviteur, moitié baudet, moitié chien de berger, point de mire et jouet de toute la bande joyeuse. Je souffrais et n'osais me plaindre. Et la galanterie donc ! On est galant ou on ne l'est pas ; je l'étais, je voulais l'être. Hélas !...

Arrivé près du sommet, il faut passer un de ces murs de montagne, construit de pierres sèches et souvent mal ajustées. Celui-ci était assez haut et difficile à franchir ; le renverser parut bien plus commode à mes folles pensionnaires. Ainsi dit, ainsi fait ; brèche ouverte, entrée triomphale dans la ville ennemie, que les vainqueurs mettent au pillage. Ravies d'une idée si lumineuse, fières de l'avoir exécutée avec tant de succès, mes amazones couraient vers la crête en poussant des cris de joie, tandis que, resté en arrière, je considérais

<sup>1</sup> Vachers qui font le fromage.



leurs dégâts d'un œil assez mélancolique, poursuivi, malgré moi, du pressentiment que j'en paierais la façon. Je ne me trompais pas.

Nous étions à peine installés sur la roche et en train de faire honneur à nos provisions, que du chalet du Chasseron sortit un homme. Il n'y avait rien là d'extraordinaire ni d'effrayant. Mais, voyez l'effet d'une mauvaise conscience, chacun trouva que l'apparition de ce personnage n'indiquait rien de bon ; on déclara à l'unanimité qu'il avait mauvaise mine ; plus mauvaise encore, nous sembla-t-il, lorsque nous vîmes un grand chien maigre et hargneux s'élancer sur ses talons.

L'homme s'avancait lentement de notre côté et vint s'asseoir tout près du mur renversé, les yeux fixés sur nous ; son chien le regardant et nous regardant, tour à tour....

Les jeunes filles, si braves tout à l'heure, ne riaient plus et ne disaient mot : elles se sentaient mal à l'aise, comme l'oiseau sous le regard du serpent.... et l'une après l'autre se levaient en détournant la tête, sans oser ni fuir, ni rester assises.



Mais le maître et le chien ne bougeaient pas ; la position devenait embarrassante.

« Allez donc voir ce qu'il nous veut ce vilain homme-là, » me cria l'une de ces demoiselles.

Je sentis que je ne pouvais reculer, moi, le chef, le protecteur de la troupe.... et je fis quelques pas..... Aussitôt, sans attendre mes questions, le géant, car le gaillard avait six pieds, m'apostropha dans son rude patois, avec l'accent prononcé du pays de Vaud :

— N'est-ce pas vous, chenapan, qui avez abattu ce mur?

— Moi? non.... peut-être ces demoiselles, par mégarde, ont-elles fait crouler quelques pierres.

— Que ce soient les filles ou le garçon, je m'en f.... fiche.... le mal est fait. Ces fiérons des villages, avec leurs beaux habits, ils s'en viennent comme ça toutes les semaines fouler la pâture, dérocher les murs... et puis, nous, il nous faut les refaire, comme si on était leurs domestiques.

Ne sachant trop que répondre, j'essayai d'un peu d'audace et d'un ton dégagé :

— Bah ! répliquai-je, un bout de mur, ce n'est



pas une affaire.... et d'ailleurs avez-vous le droit de faire la police ici ?

— Comment ? si j'ai le droit !.... Un mur que j'ai payé en beaux écus sonnants !.... Pas tant de paroles.... Le mur est à bas. Tout monsieur que vous êtes, vous allez le refaire ou payer le dommage !....

Et ce disant, l'homme me saisit au collet et me secoua fort et ferme, tandis que le chien grinçant des dents, épiait un signal pour me mettre en pièces.

Je n'étais pas à noce, comme on dit ; les jeunes filles, voyant la scène, se prirent d'épouvante, et, ramassant en hâte chapeaux, écharpes, ombrelles, à portée de la main, elles s'enfuirent assez loin pour assister sans risques à ce tournoi d'un genre nouveau.

Le vacher exigeait deux francs pour la réparation de sa muraille... somme modique et vraiment raisonnable ; mais je ne possédais pas même ce mince capital, or, quand on n'a rien, deux francs, ou cent, ou mille, c'est tout un. Point de rançon, point de grâce ; il fallut me soumettre « à la loi du plus fort. »



Me voilà donc apprenti maçon, sous les ordres d'un entrepreneur qui ne m'épargnait ni les remontrances, ni les sarcasmes.

— Et maintenant, dit-il pour conclusion, quand j'eus tant bien que mal refermé la brèche, l'affaire est solide... Mais b... n'y revenez pas.

Et je le vis sans regrets partir, on peut le croire, suivi de son affreux cerbère.

Je m'en fus ramasser les restes du repas, les ustensiles et les vêtements oubliés par ces dames dans leur déroute, puis j'allai leur raconter les détails de cet épisode héroïque.

Ai-je besoin de le dire? tout à fait rassurées, elles ne songèrent plus qu'à s'amuser de la piteuse figure de leur chevalier maçon, et généreusement elles lui octroyèrent tout le ridicule que comporte le rôle de victime, de Don Quichotte imberbe, de mari pour rire, dont je venais de faire l'apprentissage.

Après ce jour mémorable, j'ai vécu dix années sans revoir Chasseron!... La jeunesse avait fui et le fardeau de la vie s'était lourdement posé sur mes épaules. Je l'ai porté résolument, porté même



jusqu'ici, et une course à la montagne me le rendait toujours plus léger.

Cependant le point de vue a changé. Le but de promenade du jeune homme est devenu pour l'homme fait un sujet d'étude sérieuse et constante. Je monte au Chasseron toutes les semaines, au moins deux fois, sans m'inquiéter ni du temps, ni de l'heure, ni de la vue, ni de la société. J'y vais seul, j'y vais avec mes fils, j'y conduis mes amis, je leur en fais les honneurs en quelque sorte.

Les richesses botaniques du Chasseron sont inépuisables, et pour les plantes cryptogames surtout, aucune localité du Jura ne peut lui être comparée.

Cela paraît d'abord surprenant et inexplicable. On ne voit pas du premier coup d'œil, dans ce sommet brisé à deux faces, l'une au nord, coupée en précipices, l'autre doucement inclinée vers le midi, les différentes stations nécessaires à une grande variété de végétation.

En y regardant de près, il n'en est pas ainsi. Les rochers qui de loin semblent une seule paroi perpendiculaire ont une foule de petits recoins,



d'étages, de terrasses diversement exposés, chacun et chacune avec ses plantes particulières. Sur le pâturage même, les espèces changent au moindre mouvement du sol, sans parler de cet entonnoir plein de neige que vous avez remarqué en passant, glacier en miniature, près duquel vivent et fleurissent les Esquimaux et les Lapons du genre végétal.

Presque toutes les fleurs du Chasseron appartiennent aux espèces alpines, race conformée pour résister aux plus basses températures, et parcourir toutes les phases de leur entier développement aux premiers rayons du soleil ; elles naissent, s'épanouissent, portent graines en quelques jours, et presque toutes à la même époque, puis disparaissent jusqu'au retour du printemps.

Plusieurs de ces plantes suspendues au flanc des rochers ne peuvent être atteintes qu'en se penchant sur l'abîme, au risque du vertige. D'autres couvrent des corniches étroites d'accès difficile et dangereux. Là, sous un de ces rebords, un peu à l'est du signal, existe un enfoncement, un abri ambitieusement nommé la Grotte. Cette retraite



vaut la peine d'être visitée. Un petit sentier mène d'abord au-dessous du roc supérieur, puis de là, en s'attachant à quelques aspérités de la pierre, on se glisse comme on peut sur un petit balcon d'une dizaine de pieds de largeur, au bout duquel deux blocs affaissés et appuyés l'un sur l'autre au bord de l'abîme forment une cavité, où souvent je me suis réfugié pendant l'orage.

Mais le trajet exige des précautions, le moindre faux pas, un manque d'équilibre, une distraction, pourrait entraîner l'imprudent dans cette autre grotte obscure, où il n'y a plus de tempêtes, mais d'où l'on ne revient pas.

Est-ce ainsi peut-être qu'a péri un de nos jeunes confrères botanistes de Grandson? Un jour d'automne, il vint ici, fut surpris par le brouillard et le mauvais temps.... il était seul.... A-t-il voulu gagner la grotte, le pied lui a-t-il glissé en cueillant une plante, ou bien a-t-il tenté de descendre tout droit aux chalets de Noirvaux?... On ne sait. Son cadavre fut trouvé broyé au bas des grandes roches. Chaque vocation a ses martyrs et tous ne sont pas enregistrés par l'histoire.



Le moins difficile de ces couloirs s'ouvre en cheminée, ici tout auprès à notre droite.

En le suivant, on atteint aisément et sans péril le pied d'un petit amphithéâtre demi-circulaire. C'est là qu'on a trouvé des médailles romaines.

En 1845, si ma mémoire est bonne, mes deux fils aînés et deux de leurs amis étaient venus chercher des mousses pour mon herbier. Ces bambins connaissaient le Chasseron aussi bien que moi et l'aimaient tout autant. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'en revenant le soir, ils me présentèrent, avec mes fleurs, cinq médailles romaines, assez bien conservées, toutes de l'empire, la plus ancienne du temps d'Auguste.

Je n'en pouvais croire mes yeux et malgré les explications des jeunes gens, nouveau Thomas, je voulus voir et toucher. Dès le lendemain donc, à l'aube, je prenais le chemin de la Rocheta, fort intrigué et doutant encore, je m'en accuse, jusqu'à ce que, en remuant les graviers et grattant la pelouse, je découvris moi-même plusieurs de ces monnaies en bronze et deux en argent. Je recueillis en outre au même endroit quelques menus morceaux de brique et de terre cuite.



J'ai envoyé à notre savant archéologue, M. Du-Bois de Montpéroux, une partie de ces trouvailles inattendues, et il a publié sur ce sujet un mémoire qu'on peut lire dans les *Bulletins de la société des sciences de Neuchâtel*. Quant aux médailles, elles sont, je pense, au Musée.

Bien des années après, le bruit de ces découvertes étant arrivé aux oreilles des Vaudois, ils montèrent en troupes nombreuses, armés de pioches et d'engins de toute sorte, se figurant que des trésors devaient être enfouis quelque part... Et les voilà à l'œuvre, attaquant, creusant, ravageant la montagne... Ils l'auraient démolie s'ils l'avaient pu... et pour prix de tant d'efforts, ils ont emporté, comme nous, quelques pièces de bronze et quelques débris de tuiles.

Mais j'abuse, mes chers auditeurs, de la permission que vous m'avez donnée et . . . . .

— Non, non, s'écrie-t-on en chœur, vos récits nous intéressent, continuez, continuez.

— Allons, puisque vous le voulez, reprit notre ami, je vais au hasard, passez-moi l'expression, jeter une ligne dans le flot des souvenirs, ou, si vous



aimez mieux, je prendrai, pour vous les offrir, les premiers fruits venus de la corbeille, hélas ! toute pleine et débordante du passé.

#### IV

Des correspondants étrangers me demandaient souvent des mousses particulières à Chasseron, et, pour de semblables excursions urgentes, je partais avant l'aube, afin de ne rien retrancher à mon travail ordinaire.

Un jour donc, j'arrivais près du sommet, vers cinq heures du matin, le ciel était sombre du côté de l'ouest, clair à l'orient, et les rayons de l'aube couvraient d'une lueur rougeâtre, semblable à celle d'un incendie, la cime du Chasseron couronnée de vapeurs. En pénétrant dans cette zone de nuées, je me trouvai bientôt au milieu d'une obscurité presque totale ; à peine pouvais-je distinguer les objets à quelques pas de moi. Il y avait cependant des intermittences, des alternatives de lumière et de nuit, les masses épaisses de brouillards montaient du fond de l'abîme, poussées avec



impétuosité, m'enveloppaient un instant et me dépassaient vers les hauteurs.

La puissance d'impulsion de ces tourbillons était telle qu'à chaque minute je m'attendais à être renversé ou emporté avec eux et je débattais en moi-même, non sans anxiété, la question de savoir s'il me fallait redescendre en toute hâte, poursuivre ou m'arrêter, quand tout à coup il se fit autour de moi, dans la nuée même, un mouvement violent; je me sentis pressé, tiraillé en tous sens par une force irrésistible; au même moment un éclair éblouissant parut s'élever de la crête comme une colonne de feu, et un coup de tonnerre épouvantable secoua la montagne jusqu'en ses fondements. Je me trouvais au milieu d'un orage et de nuées chargées de foudre, c'était évident... le plus léger mouvement pouvait m'être fatal. Je me couchai dans l'herbe mouillée, la face contre terre... et j'attendis en observant de mon mieux le spectacle vraiment sublime qui m'entourait. Les éclairs se succédaient sans interruption, l'arête supérieure du Chasseron était comme enflammée et les noirs bataillons de nuages enfiévrés et furieux s'agitaient



sans repos , comme des légions d'hommes au milieu d'une bataille, puis, à mesure que l'électricité s'en dégageait, devenant plus lourds, ils s'affaissaient, et alors, au-dessus de ma tête, le soleil brilla dans un ciel pur, pendant que l'orage continuait sur les plateaux inférieurs. Je me hâtai de courir au sommet ; l'atmosphère était calme ; de longues traînées de vapeurs enveloppaient les Bullets et le bassin des lacs. Notre Val-de-Travers avait disparu sous un manteau flottant absolument noir dans ses plis, mais coloré, sur les saillies, des plus chaudes teintes du couchant par une belle soirée d'été. On n'apercevait aucune cime du Jura ; par contre, la chaîne des Alpes se montrait tout entière avec ses aiguilles et ses glaciers resplendissants des couleurs de l'aurore.

Une heure après toute trace d'orage était effacée ; les fleurs secouaient et séchaient au soleil leurs robes humides et froissées, et, comme elles, je me secouai et me séchai en redescendant au village.

Je vous souhaite, ô mes amis, de voir ainsi notre Chasseron par un orage du matin, au mois de



juillet, et de le voir encore en automne, alors que sa cime se dresse comme une île isolée au sein d'un océan de brouillards, et que l'œil, dans toute l'étendue, ne rencontre que les blanches sœurs du Jura, pures et radieuses au-dessus des flots, pareilles à une ronde antique de jeunes vestales qui dansent en se donnant la main.

Maintenant faut-il vous faire un aveu ? Mes courses solitaires ont toujours été les plus chères à mon cœur et les plus délicieuses. Seul à la montagne, rien, absolument rien, ne me manquait. Je n'éprouvais ni faim, ni soif, ni fatigue, je me sentais en harmonie avec toute la nature. Les fleurs, les prés, les bois, l'air, les rochers, les sommets, les profondeurs, les plaines éloignées, les combes voisines, les villages sans nombre, les beaux lacs, les vignobles, tout ce que le Chasseron montre et peut donner, me ravissait au point de me faire oublier la vie et ses misères, le monde et ses injustices, tout, ma propre personne, mon pauvre corps infirme, mon existence même..... je me croyais transporté hors de cette terre... je planais dans l'espace jusqu'à ce que, malheur,



hélas ! trop fréquent, quelque circonstance fortuite et vulgaire vint m'arracher brusquement à ces extases et me rappeler les lois inexorables de notre planète.

Mais si la solitude me procurait d'ineffables délices, ne croyez pas pour cela qu'une *partie*, une exploration en compagnie de bons amis, me laissât froid ou indifférent. Loin de là, et je serais ingrat de ne pas reconnaître ce que mes souvenirs du Chasseron doivent à l'amitié. Le bonheur et la gaiété sont deux choses différentes, vous le savez, et plus souvent séparées que réunies. Cependant, grâce à l'amitié, j'ai pu, ici même, à cette place, les savourer ensemble.

Dans les expéditions que je faisais avec des botanistes, mes maîtres et mes compagnons bien-aimés, qu'il n'est pas besoin de nommer, nous étions d'ordinaire accompagnés par un brave homme de jardinier et la hotte classique, l'un portant l'autre, hotte destinée à la cueillette des plantes, mais d'abord bien garnie de vivres et de vieilles bouteilles du *meilleur*. En passant au glacier, on enfonçait les bouteilles dans la neige et on les



laissait là, ou si la neige avait disparu, elles étaient soigneusement déposées avec les provisions dans un petit caveau naturel et frais du fond de l'entonnoir.

Puis chacun s'en allait à ses amours et à ses recherches.

Le moment du dîner venu, la troupe se rassemblait sur quelque pelouse fleurie, à l'abri du vent, et le repas se faisait avec un abandon, un charme, un entrain joyeux, que les gastronomes des villes ne peuvent connaître. Quel appétit ! quels mets ! quels vins ! et quelle salle à manger ! On s'étonne parfois qu'un pauvre diable de naturaliste se montre peu curieux du brillant extérieur de la richesse et de la civilisation, mais où pourrait-il trouver un palais aussi magnifique, des salons aussi parés que ces palais en plein air et ces salons de verdure qu'il rencontre à chaque pas. Ah ! ces festins du Chasseron, où les retrouverai-je ? Est-il un monarque, un Crésus, un Lucullus, qui puisse en offrir de semblables ? Contentement, joie, bonheur, à dose égale, animaient les convives. On causait de tout, et de plus encore : de science, d'art, de



beauté, de cailloux et de mousses, de fleurs et de paysage, des amis absents et des jours d'autrefois, du monde présent et du monde futur; puis, sous l'influence du Cortaillod et du Champveveyres, le mot pour rire, la petite chronique avaient leur tour, et enfin, quand les ombres allongées annonçaient l'approche du soir, on regagnait gaîment, chargé de plantes et de bons souvenirs, le foyer béni de la famille.

## V

Déjà alors mes pauvres oreilles à demi fermées ne me permettaient de suivre qu'imparfaitement la conversation, mais j'y donnais mon cœur, prenant ma part de la joie commune, le seul moyen, n'est-il pas vrai, d'augmenter la part de chacun.

Je ne refusais pas non plus l'occasion de jouer mon rôle dans les comédies improvisées que la liberté de la montagne autorisait.

En voici un exemple :

Un lendemain d'abbaye<sup>1</sup>, — il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, — une douzaine de tireurs,

<sup>1</sup> Fête de tir dans quelques villages du Jura.



peu disposés au repos du dimanche, — la plupart sans doute ayant mal à tête, — se mirent en marche pour le Chasseron à l'heure du prêche. On allait, sous prétexte de laitage, courir les hauteurs, s'amuser, rire, non sans emporter, par prudence et crainte de *fringalle*<sup>1</sup>, un jambon, une pièce de bœuf rôti et une douzaine de flacons depuis trop longtemps endormis derrière les fagots. On avait frété un des cibarres de la veille en guise de bête de somme, et par je ne sais quelle réminiscence involontaire du tir, l'un de nos compagnons, le plus pacifique des humains, avait pris avec lui son fusil de chasse, de la poudre et des balles.

Le temps était charmant, et, pour le dire en passant, j'ai presque toujours eu beau temps dans mes parties de Chasseron. Le dîner fut, comme le temps, fort agréable et à souhait, abondamment arrosé, non d'eau, mais de vin, inondation dont personne n'a l'habitude de se plaindre. Après maint et maint toast, « maint et maint quolibet coup sur coup renvoyé, » l'entretien tomba

<sup>1</sup> Faim subite et impérieuse. Ce mot du pays n'est sans doute que la corruption de *faim-calle*, maladie des chevaux qui les rend voraces.



sur le tir en général et sur le fusil de notre ami en particulier. Beau fusil innocent et qui n'atteignait jamais le but, dit un railleur.

« Parbleu, répliqua le propriétaire piqué au vif, nous allons voir... et, prenant une bouteille vide, il alla la fixer à cinquante pas, sur le tronc d'un arbre mort. Maintenant, ajouta-t-il, que chacun dépose trois *piécettes* ! celui qui touchera la cible, c'est-à-dire la bouteille, gagnera la poule. »

Bon gré, mal gré, il me fallut payer ma quote part, bien que de ma vie je n'eusse touché un fusil. Je ne consentis toutefois qu'à la condition de tirer le dernier, espérant bien que, la bouteille mise en mille pièces avant mon tour, je n'aurais pas la honte d'étaler mon ignorance en si savante compagnie. On commence ; le premier tire, puis le second, puis le troisième, puis tous, et le verre est parfaitement intact à la grande surprise de ces soi-disant maîtres en l'art de Guillaume Tell, qui s'excusent à l'envi, rejetant la faute sur ceci, sur cela, et jamais sur leur maladresse.

L'un dit : « Je la tenais pourtant bien, la sorcière, mais en lâchant mon coup le soleil m'a donné dans l'œil. » L'autre : « La détente est trop dure, je n'ai pas



pu avoir mon feu. » Les autres s'en prenaient à la poudre, à la balle, au fusil.

Quoi qu'il en soit, force me fut d'essayer à mon tour, et comme messieurs les membres de l'abbaye se plaisent à le dire, de tirer mon coup. Je me mets donc en position, au milieu des plaisanteries de mes compagnons et des conseils les plus ridicules et les plus contradictoires que chacun d'eux, malgré son insuccès, se croyait en droit de venir me crier aux oreilles. Pour surcroît le cibarre lui-même... — « Tu quoque Marcellus, » — vint ajouter le coup de pied de l'âne à mes humiliations... Aussitôt qu'il vit en mes mains l'arme terrible, il s'enfuit d'un air épouvanté à une prodigieuse distance du but, dont pour mes rivaux il s'était à peine écarté.

Me voilà donc en joue, c'est-à-dire, la joue sur la crosse du fusil... j'essaie d'un œil et je ne découvre pas la bouteille ; j'essaie de l'autre, je ne la découvre pas davantage... je persiste à répéter ces tentatives, et enfin — je ne sais si c'est de l'œil droit ou de l'œil gauche ; — enfin, je l'aperçois, je tire la détente de toutes mes forces.... et....



crac... le coup ne part pas.... il n'était pas armé. Jugez si l'on se moqua de plus belle ! Mais *sourd* à ces vaines clameurs, de parti pris cette fois et par effort de volonté, je tire le chien en arrière, aussi loin que possible, je me campe solidement, les jambes écartées, le haut du corps en avant, je vise, j'ajuste, je ferme les yeux, et... boum !... la bouteille vole en éclats.

Il fallait voir alors tous les assistants se rouler dans l'herbe, il fallait entendre les bravos et les éclats de rire... sous lesquels se cachait sans doute une pointe de jalousie.

Pour moi, impassible et calme comme il convient au vainqueur, j'empochai la poule, en rendant grâce, *in petto*, à mon vieil ami le Chasseron qui m'avait protégé.

## VI

Encore un mot et je termine. Ne l'avez-vous jamais goûtée cette satisfaction mêlée d'orgueil que l'on éprouve à faire connaître à des étrangers les lieux que nous aimons, avec lesquels nous nous



identifions pour ainsi dire et qui sont nôtres par l'habitude, par l'affection ?

Un jour m'arrive un jeune Anglais quelque peu naturaliste et fort enthousiaste des beautés de la nature. Je l'amène ici en ayant soin de prendre le sentier au pied des rochers, de sorte que, tout à coup, sans se douter de rien, il vit devant ses yeux se dérouler l'immense panorama. L'atmosphère était transparente et claire, point de nuages, point de vapeurs. Immobile, la bouche béante, il regardait, incapable d'entendre et de parler, et de grosses larmes roulaient sur ses joues ! Je me sentis de trop, je m'éloignai, profondément ému aussi, autant peut-être par un sentiment de triomphe et de vanité que par la beauté du spectacle.

En revanche, si, dans une occasion pareille, la pluie et le brouillard venaient à l'improviste voiler les horizons, j'en étais affligé, mon amour-propre en souffrait comme d'un mécompte personnel ou d'une faute.

C'est ce que j'éprouvai avec un bon vieux botaniste d'Outre-Rhin. Il m'avait donné rendez-vous.



à Sainte-Croix. Le baromètre paraissait indécis, le ciel à demi rassurant. Cependant la pointe du Chasseron bien éclairée nous engageait et nous invitait. Nous cédon's à l'invitation, prenant le sentier le plus court et le plus rude, rude même pour mes jambes exercées à cette gymnastique, davantage pour mon compagnon. Il s'arrêtait souvent et secouait la tête, mesurant du regard le chemin parcouru et le chemin à parcourir. Nous avançons lentement, et, dans le combat du bien et du mal qui se livrait au-dessus de nous, le mal l'emportait de plus en plus.

Parvenus à la cime, on ne voyait rien, ni lointaines perspectives, ni rochers escarpés, ni fleurs brillantes. Le pauvre savant, trompé et trempé, épuisé, glacé, « jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. » Quoique j'aie pu dire et prétendre, le Chasseron reste et restera dans son esprit un lieu désolé, sombre, froid, sans vue, sans fleurs, l'ancre de Borée, le séjour éternel des nuées.

Combien de jugements ne sont ni mieux fondés, ni plus justes ! Combien d'opinions reposent ainsi sur une impression passagère, un accident,



une rencontre malheureuse ! Bien que sincères, faudrait-il nous y soumettre et renoncer à nos propres expériences ?

Non, mes amis, continuez à venir au Chasseron et venez-y souvent. La nature est la source de toute sagesse. Elle nous apprend à aimer, à croire, à nous résigner, à espérer ; elle remet à leur vraie place les fausses lois du monde et les conventions stupides de la société.

O mes amis, soyez de bons naturalistes, simples, candides, naïfs, et les redoutables problèmes qui troublent le cerveau des penseurs seront pour vous, comme les étoiles, ces douces lumières inconnues de notre nuit, des phares lointains vers lesquels il faut diriger sa barque et tenir les yeux fixés.

Maintenant, redescendons ensemble ; l'heure est venue. Avant de vous dire adieu et de reprendre mon vol vers les plages transatlantiques, je veux, au bouquet que vous avez cueilli en montant, ajouter quelques fleurs encore. Une rose des Alpes, difficile à trouver, la campanule à larges feuilles, plante superbe et sous laquelle se cache



la plus rare de toutes, sinon la plus jolie, la tozzie des Alpes. Prenez aussi un rameau de chèvrefeuille sauvage, plantez-le dans votre jardin, il repoussera, et ses parfums, chaque printemps, vous rappelleront le Chasseron et son disciple le vieux botaniste.

---

## NOTE

---

Il ne serait pas sans doute nécessaire de nommer à des lecteurs suisses l'Ami du Chasseron auquel je dois les dernières pages de ce volume ; chacun d'eux aura reconnu l'auteur ingénieux et savant des *Etudes sur la formation des tourbières* et le fin observateur qui adressait autrefois à *la Revue Suisse* ces *Lettres d'Amérique* dont on n'a pas oublié le charme et l'intérêt.

Mais sait-on jamais le destin d'un livre ?

Bien que celui-ci ne s'adresse qu'à des compatriotes, et prétende seulement au mérite modeste de leur rappeler des lieux aimés et de chers souvenirs, ne peut-il, par aventure, pénétrer jusqu'au sanctuaire d'un bibliophile étranger ?

Et ce studieux liseur, grand chercheur — je sup-



pose — de noms, de titres et de dates, me pardonnerait-il de ne pas lui dire quel est ce voyageur transatlantique, cet enfant du Jura, qui, de si loin, le peint si bien, et, après vingt années d'absence, en parle comme d'un objet présent qu'il n'a jamais quitté ?

En tous cas, si peu auteur que l'on soit, il ne faut pas, de gaieté de cœur, s'exposer aux reproches d'un inconnu assez bienveillant pour accueillir votre ouvrage et pour lui donner, ne fût-ce qu'un instant, une place parmi ses hôtes accoutumés.

Ce pauvre petit in-8°, à demi sauvage, n'est que trop maladroit, inexpérimenté, plein de faiblesse et de défauts — non de vices pourtant — sans le charger encore du tort énorme de cacher sous sa veste de mi-laine le mystère d'un collaborateur anonyme.

Sachez donc, ô bonnes gens, gens heureux — et curieux — hommes de loisirs et de lectures frivoles, et vous aussi, Mesdames, sachez que l'intrépide explorateur de nos montagnes, le botaniste expert et renommé, le compagnon de nos jeunes années, dont l'exil est pour tous un sujet de regrets..... en un mot, ce conteur plein de bonhomie et d'esprit que vous venez d'entendre.... s'appelle.....

..... Mais, pardon ! lui-même ici m'arrête.

« A quoi bon, » me dit-il, « et pourquoi cet épilogue. On ne fait pas d'amitiés nouvelles à travers  
« l'Océan, et les légères fumées des compliments



« n'arrivent pas à de si grandes distances ; elles se  
« dissipent dans l'espace.

« En revanche, la moindre critique, comme une  
« flèche bien lancée, atteint toujours son but. Laissez-  
« moi la tranquillité. Vous vous exposez trop tard  
« aux labeurs et aux ennuis du plus triste de tous  
« les métiers, et l'expérience vous le fera sentir : une  
« seule goutte d'acide trouble et corrompt tout un  
« vase d'eau pure et rafraîchissante. Courage , puis-  
« que vous partez, quand même il serait l'heure de  
« rentrer au port et de n'en plus sortir. — Moi, j'y  
« suis et je m'y tiens. — La haute mer ne me tente  
« plus. Encore une fois, bon voyage ! Je ne vous  
« accompagnerai pas. »

— Cependant.....

— Non, vous dis-je....

— Au moins votre nom.

— Du tout.

— Vos initiales ?

— Soit ; un logogriphe ! devinera qui pourra.

— Cela me suffit, avec vos deux initiales L. L. mon pavillon flottera mieux.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.





## TABLE DES MATIÈRES

---

Pages.

SUR LA MONTAGNE . . . . . I-IV

DIX JOURS DE SOLEIL EN 1845.

PROMENADE EN SUISSE . . . . . 3

CROQUIS ET MENUS PROPOS D'UN TOURISTE.

ALBUM DE VOYAGE . . . . . 55

I. Départ . . . . . 56

II. L'enseigne . . . . . 61

III. Le cocher, le cheval et le sabot . 67

IV. Le sermon . . . . . 70

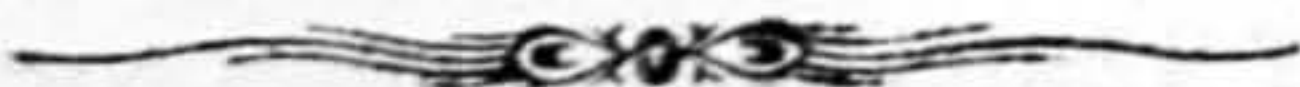
V. Le Staubbach . . . . . 77

VI. Le papillon du Grindelwald. . . 83

VII. Le touriste philosophe . . . . 89



	Pages.
VIII. La pluie . . . . .	94
IX. Un chat. . . . .	103
X. Dernière ressource . . . . .	110
XI. Bains et cascades. . . . .	115
XII. Le frère et la sœur . . . . .	119
XIII. Profils et souliers. . . . .	127
XIV. Le château de Chillon . . . . .	133
XV. Genève. Bâle . . . . .	139
CAUSERIES D'UN VOYAGEUR . . . . .	144
LE CREUX-DU-VENT . . . . .	201
LE CHASSERON . . . . .	249
ENCORE LE CHASSERON . . . . .	323





## ERRATUM

---

Page 3. au lieu de *Tristam*, lisez *Tristram*.



Verrifié le 18.1.57  
MB



